

Le grand sépulcre blanc

Émile Lavoie

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

Le Soleil de Minuit

L'auteur ayant passé trois ans dans les régions arctiques et subarctiques, il a été subjugué par le magnétisme boréal et l'attrait irrésistible qui s'empare de l'âme de tout homme se lançant à l'assaut de ce grand sépulcre blanc qu'est le Nord.

Pour faire connaître au lecteur canadien cette partie ignorée de notre vaste Dominion, il a cru devoir lui en donner un aperçu sous forme de roman… une idylle naïve s'intercalant dans le texte et déroulant ses péripéties au pays du soleil de minuit et des glaces éternelles…

Faisant d'une pierre deux coups, il a voulu lui faire connaître l'âme naïve, honnête et droite de l'Esquimau, peuple intelligent, affable, hospitalier et hardi, habitant les régions montagneuses, pittoresques et tourmentées du Nord.

L'auteur.

Par bandes les ours blancs seront expiatoires ;
L'écume aux dents, lascifs, ils bailleront d'ennui
Tandis qu'à l'horizon, au ras des promontoires
Brillera, globe d'or, le soleil de minuit.

René Chopin.

Minuit ! calme profond ! Silence ! silence éternel, grave, supra-terrestre ! Silence tellement silencieux qu'il vacille ! L'oreille saisit le bruissement des atomes, de la lumière ! Silence qui n'est

pas sépulcral car il est illuminé, éclairé et vivifié par ce grandiose spectacle du soleil de minuit.

Minuit ! pas une étoile au firmament ! Minuit, et le roi du jour, dans sa course furibonde vers Alpha Centaure, nous traînant à sa suite, brille au fond d'un ciel indigo et lointain. À quelques degrés au-dessus de l'horizon s'étalent paresseusement quelques stratus, nimbés d'or, voguant vers les chaudes régions du sud, et se colorant d'un reflet pourpre. Une cascade de lumière douce, langoureuse, tombe de l'orbe céleste, traverse le détroit de Lancaster, y teinte ses eaux froides de carmin, de safran, d'onyx. Le miroitement des eaux à peine remuées fait apparaître une mer de pierreries sur cette mosaïque liquide. Les monts abrupts, de North Devon et du Nord de l'Île de Baffin, se revêtent de violet foncé, voile sombre, où, de distance en distance, s'allument, sur leurs sommets de larges éclaircies d'écarlate, véritables feux d'artifices allumés par les gnomes, ces lutins capricieux et poétiques des régions arctiques.

Au loin s'estompe l'île Cornwallis, masse escarpée de rochers primaires, s'élevant du sein des eaux, escaladant le ciel de ses trois mille pieds de hauteur. Vue de cette distance, par un effet de réfraction habituelle aux pays du Nord, cette élévation est triplée. Ses rugosités et ses aspérités titanesques sont comme enveloppées d'un voile éthéré, d'une couleur insaisissable, faisant croire aux reflets d'un deuxième soleil invisible, à peine disparu à l'horizon.

Un silence accablant s'étend sur toute cette région. À cette heure apaisée de la nuit-jour, ni les cris perçants du stercoraire-longue-queue et du fulmar, ni les vocalises du bruant, ni le bavardage des milliers de pluviers, taches noires sur le bleu de la mer,

ni le croassement du corbeau, ni même le gloussement des ptarmigans se disputant les graines et les lichens de la grève ne troublent cette impondérable quiétude. Pas un souffle ne ride la surface lisse du détroit. Ne croirait-on pas cette scène une immense toile, peinte par un artiste-poète préraphaélite dont l'esprit, dépassant les pouvoirs limités de l'art humain, contemplait jadis en un rêve fantastique, les enfantements grandioses d'un monde nouveau ?

Ce décor, répétition quotidienne de ces millions de changements kaléidoscopiques du spectre luminaire, se produisant au-dessus de cette terre labourée par les cataclysmes antédiluviens, a pour cause le soleil, pour théâtre la combinaison du ciel, des monts, et des eaux, et pour spectateur habituel, l'Esquimau nomade et phlegmatique, roi et maître de ces régions.

Quel voluptueux cinéma que ces mirages flottants, caressants, fluides et équivoques, si communs à toute cette région située au nord du pôle magnétique, pays des glaciers, des mers polaires, des monts altiers, des vallées profondes et vertes où ne croissent ni arbres ni arbustes, où, en été l'on jouit du climat décembrien de la Riviera et où les paysages sont des poèmes vivants, supérieurs aux visions psychiques des romantiques.

La main invisible dirigeant notre monde dans sa tangente céleste, traversée des ellipses et des courbes gravitatoires des astres et des planètes semés dans l'infini, a voulu que cet infiniment petit mais aussi infiniment grand qu'est l'homme, fût témoin de cette coordination astrale, et des déploiements pyrotechniques que la chimie céleste amène sur son chemin visuel.

En cette fin de juillet 1910, un spectateur, seul, perdu au sein de ces régions désertiques, contemplait, du haut d'un rocher, cet inoubliable spectacle. Son esprit, son âme, ses sens étaient pris. Fasciné, ses yeux buvaient les cieux et les monts. Par moments, paupières mi-closes, il revoyait dans l'obscurité, la réalité apparue, ramassant en faisceau les impressions diverses subies, les amalgamant à des sensations refroidies, à toute une gerbe desséchée de vœux inassouvis, de châteaux écroulés.

Ce témoin insoupçonné de millions de mortels, aux traits raffinés, à l'apparence studieuse, de taille quelque peu au-dessus de la moyenne, était nonchalamment étendu sur une peau de renne jetée sur un rocher. De cette méridienne improvisée il contemplait la pompe accompagnant cette course de l'astre-roi, à minuit. Ses yeux bruns foncés brillaient d'une admiration extatique. À ses pieds dormait un gros animal blanc, se détachant en relief, du noir des roches métamorphiques.

« Grandiose ! Sublime ! La réalité dépasse mes rêves », dit-il à mi-voix, tout en regardant sa montre-chronomètre dont les aiguilles pointaient le midi de la nuit. « Si je ne veux pas perdre la succession des jours, il va me falloir pointiller chaque date. Mes compagnons du Neptune, maintenant au large de l'île carbonifère et basse de Melville, n'ont certainement pas eu un spectacle semblable, quelque puisse être leur position. »

Monologuant, il lève sa jumelle à ses yeux, embrasse l'horizon d'un regard circulaire, observant plus particulièrement l'Ouest afin d'y découvrir une voile, le « Neptune », navire du gouvernement canadien patrouillant les mers arctiques et prenant possession des nombreuses îles de cet archipel au nom du Canada. Ne voyant rien apparaître, il se met à observer le ciel dont les cou-

leurs vives s'estompaient de plus en plus. À ce moment un amas de cumuli vaporeux, aux formes les plus hardies et les plus fantasmagoriques s'est formé en faisceau à quelques degrés de l'horizon, juste au-dessous du soleil de sorte qu'ils lui font un trône aux contours les plus variés.

« Un tel déploiement extra-terrestre, ce silence profond, cette cinématographie aérienne, ne serait-ce le calme précédent la venue des anges sonnant la trompette du jugement dernier ? Je suis dans l'attente ! » Cette réflexion le fit sourire. Réminiscences poétiques d'un cœur sensible car le doute, tourmentait son âme, doute philosophique, doute dogmatique plus ancré que jamais en lui depuis son passage à l'Université de Toronto, où, dans le cours scientifique l'on tentait de tout prouver par la Science, aboutissant à des résultats plutôt négatifs. Son âme latine était trop imprégnée de mysticisme religieux, pour ne pas réagir contre le matérialisme anglo-saxon et la ténébreuse philosophie germaine dont il avait essayé d'approfondir les problèmes. En face de lui-même devant ce spectacle incomparable, il sentit son cynisme fondre et la foi confiante du jeune âge renaître, illuminée par la vie et la lumière céleste enveloppant mers, monts et vaux, tandis que le grand silence qui l'enrobait semblait être l'adoration muette et respectueuse de la terre à son créateur. Il naissait à une vie nouvelle. Des réminiscences de ses poètes favoris, la Genèse de la création, son enfance calme, dans un hameau perdu de la Gaspésie, — que d'autres visions encore ! — lui apparurent. Ce fut pour lui l'un de ces arrêts dans la vie, arrêt inconscient dont tout homme a un jour savouré le calme et le repos dans cet oubli incontrôlable du présent, cette sensation d'être entraîné fatidiquement vers un but indéterminé. Oublié le matérialisme terrien ! Évaporé la poursuite de la gloire et des richesses !

Qu'importe l'excruciante fatalité du « primo vivere » ? Halte bienfaisante dans le cours de la vie ! Le passé n'existe plus. Le présent est oublié. L'avenir est aboli. L'âme se replie sur elle-même. L'intelligence est ensevelie. Les désirs des sens sont assouvis. Le sphinx du nord a fait son œuvre. Le soleil de minuit, de ses tentacules éthérés de ses émanations féeriques, a enlacé le spectateur !

Dans cette demi-inconscience où l'homme n'est ni endormi, ni éveillé, où le rêve et la réalité se confondent, un bruit imperceptible vînt frapper l'oreille du solitaire voyageur : le bruit de l'eau frappée rythmiquement par un aviron. Au-dessus de sa tête une oie sauvage évolue et plane. Ses cris rauques annoncent à ses comparses couvant sur la berge des nombreux petits lacs des hauts sommets qu'un étranger a envahi leur domaine. Secouant sa torpeur, il écoute. Un chant grave, primitif, aux intonations bizarres, aux notes claires mais d'un rythme musical à lui inconnu, rompt le silence. « Me voici donc en un pays enchanté ! Est-ce la sirène de l'époque mythologique revenue en ces parages pour m'attirer sur des écueils insoupçonnés ? »

Prêtant plus attentivement l'oreille, il s'assure que c'est bien une voix féminine, d'un riche contralto, chantant une romance pathétique, indéfinissable, contenant à elle seule toute la surprise, l'amour, les douleurs et les aspirations de l'âme primitive d'une race fière et libre, dont la musique chantée peut seule rendre tout le charme, toute l'angoisse.

En un instant il fut debout examinant le point de l'horizon d'où venait ce chant. Personne n'apparut à ses yeux, mais au loin, les rayons solaires or et ambre se métamorphosaient en banderoles cramoisies ; le détroit de Lancaster se changeait en une mer

de feu ; quelques icebergs, au loin, reflétaient cette diversité de couleurs, tachées de trous sombres, là où les vagues avaient creusé de glaciales cavernes, gîtes préférés de l'ours polaire. Les flèches acérées, travail lent du soleil et de la pluie donnait, à ces masses l'apparence de cathédrales partiellement englouties dans une mer lunaire. Aucun signe de vie, mais distinct, le trille mélodieux de cette voix invisible, s'élevant dans un crescendo joyeux, frappait son ouïe, délicieusement, et berçait ses rêves.

« Mais où donc se cache cette divinité ? » se dit-il. Plus attentivement il examine les anfractuosités des rochers. Le chant s'est évanoui, mais alors son oreille perçoit nettement le grincement d'une embarcation légère tirée sur les sables. Quittant son poste d'observation, il s'oriente vers une langue de terre peu élevée s'avançant quelques cents pieds dans la baie.

L'ayant escaladée il aperçoit une jeune fille esquimaude, vêtue à la mode pittoresque du pays, tirant sur la grève un léger kayak dont la pince s'est prise entre deux cailloux. Ses gracieux mouvements décèlent ce développement physique dû à une vie en plein air, libre, sans entraves. Dix-huit ans pouvait-elle avoir. De lourdes tresses noires retombent sur ses épaules. Sa tête est nue. Son couletangorné de passementeries aux dessins bizarres, aux franges multicolores, dessine ses formes. Ses pieds très petits, chaussés de mocassins en peau de phoque effleurent à peine les sables du rivage. Au moment où elle se redresse, il constate que les Vénus, du Titien sont surpassées en eurythmie. Elle a aperçu son ombre projetée sur les eaux. Se tournant vers lui, elle l'examine d'un regard franc et ouvert. Tout surpris d'une telle apparition, à cette heure et à cet endroit, il se sent intimidé. Vite il reprend son aplomb et s'avance vers la belle inconnue .

La Rencontre

Hand in hand o'er the rugged strand
Of life, we are journeying on ;
And patiently wait till the pearly gâte
Is reached, and the goal is won.

Florence Dudly.

Calme, la jeune fille l'examinait. Elle n'avait pas paru comprendre son « puis-je vous être utile ». Son regard ouvert, candide, sérieux et poli, l'embarrassait. Il était typique ce regard. Regard d'une enfant dont le passé n'a rien à cacher, satisfait du présent et n'approfondissant point l'avenir. Regard sans artifices d'une âme primitive non encore bouleversée par les exigences et les vanités factices de notre civilisation. Regard franc, dont l'expression enfantine et confiante n'essaie pas, pour charmer l'homme, les séductions coquettes et savantes de nos jeunes filles, dont les yeux parlent souvent au lieu du cœur. Yeux fascinants des femmes du monde, dont le petit manège coquet et étudié est tant admiré, goûté même, pâlissent devant ce regard limpide. Eût-elle été au courant des minauderies de la vie actuelle, elle eût voilé ce miroir de l'âme. Elle se fût rendu compte qu'elle était seule avec un étranger, sur une plage déserte, à minuit, quoique le soleil brillât, et elle eût fait semblant d'être gênée. Au contraire, elle paraissait tout simplement très étonnée de cette rencontre inopinée.

« Évidemment, elle ne comprend pas ma langue, se dit son interlocuteur, et encore moins l'anglais ». Il s'ingénia alors par une pantomime savante mais ridicule, que tout sourd-muet eût saisie, à lui faire comprendre qu'il était à son service. Il avait constaté

que sa frêle embarcation était prise entre deux cailloux et pouvait être détruite en un instant.

Àsa savante mimique la jeune fille répondit par un rire argentin, contagieux. Très amusée, ses yeux noirs et profonds brillaient de mille reflets malicieux.

« Bien imaginée, dit-elle, même grand'mère vous eût compris. Vos gestes sont si expressifs. » Froissé par ce rire et se sentant un objet de ridicule devant cette fillette si naturelle, il se sentit quelque peu gêné, et une légère rougeur couvrit son visage.

« Je parle français, un peu, dit-elle. J'ai été très impolie. J'aurais dû vous répondre de suite. J'accepte votre offre et si vous voulez dégager mon kayak de son piège, je vous en serai très reconnaissante. Mais, prenez garde que les cailloux n'en percent les peaux tendues ! Je ne pourrais pas alors regagner mon toupie. Père et mère grand doivent être très inquiets. Je suis partie ce matin et ne leur ai pas dit que j'avais l'intention de traverser ce bras de mer. »

Redevenu homme du monde, notre héros ne se fit pas prier deux fois.

Quoique fortement tenté de déchirer par un accident voulu l'enveloppe du canot accroché à l'aspérité du rocher, et de jouir ainsi de la présence de cette enfant dont il se sentait tout ému, chaussé de bottes imperméables, il se mit à l'eau. En un adroit coup de main, l'embarcation était retirée de sa dangereuse position et mise à sec sur le rivage.

« Si nous causions quelques minutes, mademoiselle » et il désignait un gros bloc de gneiss poli.

Elle acquiesça de bonne grâce à sa demande et tous deux s'assirent, le dos aux immenses rochers accores s'élevant à trois mille pieds de hauteur, face à la mer, les pieds enfoncés dans le sable du rivage.

« Vous avez ri de moi, tantôt. Je ne vous en veux pas, car franchement je devais être ridicule. N'y pensons plus. Seulement, je vous prierais de me renseigner sur votre présence ici. Je me croyais seul sur cette île car l'on m'avait dit que le dernier établissement Esquimau se trouvait à Ponds Inlet et c'est très loin d'ici. D'où venez-vous ? Êtes-vous seule ? Comment se fait-il que vous parliez Français ? »

« Que de questions, reprit-elle. Vous êtes curieux pour un homme ! N'importe je vais vous répondre. »

« Ce que vous appelez Ponds Inlet est probablement Tunoungmiout. Il y a trois ans le village s'est divisé, et une partie s'est établie à Oulouksing (Artic Bay). Deux familles, dont celle de mon père, sont venues pêcher le saumon sur la terre que vous voyez vis-à-vis d'ici. Hier j'ai entendu grand'mère dire que nous aurions plusieurs jours de temps calme. Alors, ce matin, j'ai mis le « kayak » de mon père à l'eau et je me suis décidée à traverser ce détroit. Je voulais voir ces montagnes, dont la grandeur m'attirait. Je les croyais toutes proches ! me voilà bien loin. »

Sortant une carte de son havresac et en ayant constaté l'échelle, il fut tout surpris de voir que la distance couverte par cette jeune fille mesurait au-delà de cinquante milles.

« Vous n'avez pas craint de vous aventurer seule dans cette périssoire, lui demanda-t-il, désignant sa frêle embarcation. Si le vent se fût élevé, vous eussiez été engloutie. »

« Ô non, reprit-elle, quoique le kayak soit plus spécialement réservé aux hommes, je m'y suis habituée dès mon jeune âge. L'embarcation des femmes l'« umiak » est plus pratique, mais il est lourd, difficile à conduire et demande les efforts combinés de plusieurs personnes pour le faire avancer. Maintenant, regardez ce joli bateau. Il a 20 pieds de longueur par 18 pouces de largeur. Il est bas et très léger. Sa charpente est faite d'os de baleine souples et liés ensembles. Il est tout couvert, en-dessus et en-dessous de peaux de loup-marins tannées et absolument à l'épreuve de l'eau. Il n'y a place que pour une personne. Au centre, cette ouverture ronde que vous voyez et par laquelle nous nous introduisons. Bien assise sur un coussin de peau de renne, les jambes allongées, le dos appuyé sur le bord de l'ouverture, rien ne gêne le mouvement requis pour balancer cet aviron double que vous voyez et faire filer mon embarcation sur l'eau. Advenant une tempête, j'ai une pèlerine, aussi en peau de phoque, que je me passe par-dessus la tête et dont les rebords s'attachent au dehors de l'ouverture du « kayak ». Deux fentes laissent passer les bras et rien ne nuit aux mouvements du nageur. Les vagues peuvent passer par-dessus l'embarcation, impossible que l'eau n'y entre. Le mouvement incessant de l'avironneur avec son aviron double empêche de chavirer. Quelquefois, pour une faible distance, un Esquimau prendra un passager. Celui-ci s'étend alors de son long sur le pont du « kayak » et il doit rester immobile car le moindre mouvement de celui-ci enverrait nos deux hommes au fond des eaux. Vous voyez, il n'y a pas de dangers. D'ailleurs, « Sedna », la déesse des mers, protège ses enfants. Quoique chrétienne je puis bien, n'est-ce pas m'exprimer ainsi, mon enfance ayant été bercée par les légendes de mon peuple. »

Très intéressé, notre héros buvait ses phrases, débitées avec un certain accent très original.

Une pause momentanée et de nouveau le grand silence du Nord enveloppa de son magnétisme ce coin de terre.

Regardant au sud, de la terre d'où elle était venue, elle dit : « Ces explications, n'est-ce pas, répondent à vos deux premières questions. Vous savez maintenant d'où je viens, et aussi, que je suis seule — et ne suis pas seule — ajouta-t-elle avec un doux sourire. »

« Vous vous étonnez, avec raison que je sache votre langue. N'avez-vous jamais entendu parler de mon oncle, Paul Racine, demeurant à Blacklead Island ? »

« Non, car je ne savais pas qu'un de mes compatriotes fût établi en ce pays. »

« Mon oncle n'est pas un de vos compatriotes mais un Esquimau. Il est le demi-frère de ma mère, morte lorsque je n'avais que quatre ans. Mes parents demeuraient alors à Blacklead Island. Tous les étés, de gros bâtiments américains, à ce que l'on m'a dit, venaient chasser la baleine dans nos parages. Ils l'ont même si bien chassée qu'il n'y en a plus. Le commandant de l'un de ces bateaux s'appelait le capitaine Racine. Dans l'un de ces voyages il connut ma grand'mère maternelle, dont le mari s'était noyé l'année précédente, emporté sur un champ de glace où il était allé poursuivre les loups-marins. Le capitaine eut compassion de ma grand'mère, n'ayant plus personne à s'occuper d'elle et de son jeune enfant, ma mère à moi. Les missionnaires n'étaient pas encore venus en notre pays. M. Racine maria ma grand'mère suivant le rite esquimau. Ils eurent un fils, mon oncle

Paul. Dès l'âge de six ans, son père le ramena avec lui et il le mit pensionnaire au collège des frères à Laprairie. »

« À l'âge de dix-sept ans, mon oncle sentit l'appel de sa race. Il terminait son cours et la nostalgie du Nord s'empara de lui. Il se rendit à Montréal et de là gagna Gloucester, port d'attache des baleiniers américains dans l'état du Maine. Il s'engagea sur le dernier des bateaux en partance pour le Nord, avec promesse de se faire débarquer à Blacklead Island, une fois la pêche finie, ce qui eut lieu. Son père n'apprit cette escapade qu'à son retour à Montréal, et dut remettre forcément à l'année suivante la mise en apprentissage de son fils dans une maison de commerce. Mon oncle Paul sachant bien quelles vues son père avait sur lui n'avait rien eu de plus pressé dès son débarquement à Blacklead Island, que de se choisir une compagne. Lors de la venue de son père, un an et demi plus tard, mon oncle lui présenta sa jeune épouse ainsi qu'un joli bébé de deux mois. Il fut alors impossible à son père de ramener à Montréal ce fils récalcitrant. Le père de mon oncle Paul, que j'ai connu, étant assez âgé, fut mis à sa retraite par la compagnie dont il était à l'emploi. Il s'en vint donc demeurer ici avec sa femme, qui n'était jamais allée au Canada. Il est mort, il y a quelques années, des suites d'un accident. Étant allé à la chasse, son fusil explosa, lui arrachant une partie de la main droite. La gangrène se mit dans sa blessure et il mourut avant l'arrivée des baleiniers écossais ou américains, qui eussent pu le sauver, car ils sont presque toujours accompagnés d'un médecin. Ma mère mourut vers ce même temps. Grand'mère et moi allâmes demeurer chez mon oncle. Me trouvant éveillée, il se mit à m'enseigner le français. Dans l'intervalle, un ministre anglican, Monsieur Peck, s'était établi sur l'île, y avait fait construire une chapelle et ouvert une école. J'y fus envoyée et là j'appris à lire en

esquimau, à prier et à chanter. Vous remarquerez que toutes nos gens du nord de cette île savent lire et écrire en signes phonétiques, quoiqu'elles n'aient jamais été visitées par le missionnaire. Lors de mon arrivée ici, il y a deux ans, je le leur ai enseigné, et toute la tribu m'aime, car ainsi ces bonnes gens peuvent communiquer avec leurs connaissances d'Igloolik ou du Cap Kater.

Ici l'auteur désire ouvrir une parenthèse. Il a connu personnellement Paul Racine, sous le nom de Paul Root, traduction anglaise de Racine. Au mois de septembre 1911, étant à Blacklead Island, il rencontra M. Racine qui le conduisit à son toupie et lui introduisit sa femme et ses deux filles mariées. Il avait alors cinquante-deux ans. Il avait presque complètement oublié son français mais il parlait encore couramment l'anglais. Il lui montra avec vénération son livre de prières, son chapelet et un crucifix, seuls objets rapportés du collège. Il entretint l'auteur de ses oncles et cousins de Laprairie et des alentours. Son grand désir eût été de leur rendre visite. Il avait longtemps hésité sur l'avenir spirituel des siens. Tous les Esquimaux de Blacklead étaient anglicans. N'étant pas très féru en théologie et ne voyant pas venir de missionnaires catholiques, il avait enfin consenti au baptême de sa femme et de ses filles par le Révérend Monsieur Greenshields, stationné parmi les Esquimaux du golfe de Cumberland. Quant à lui, fidèle aux croyances de son enfance, il n'allait pas au temple. « Pouvais-je faire autrement, disait-il. » Il vaut mieux que les miens apprennent à aimer Dieu et son Fils que d'être sans religion.

L'auteur a corroboré ces faits auprès du révérend protestant.

Paul Racine était un beau type d'homme, très grand pour un Esquimau, car il devait mesurer cinq pieds huit pouces. Lors de sa rencontre il portait les cheveux courts, moustache et barbe noires. Son teint était cuivré mais l'oblique de ses yeux était très peu prononcé et ses pommettes peu saillantes. Quant à son genre de vie, il était en tout semblable à celui des autres Esquimaux, description qui se fera dans le cours de ce récit.

« Mon récit vous a-t-il intéressé ou ennuyé ? » chuchota la jeune fille.

« Certes si. Sans indiscrétions, car nous nous reverrons probablement jamais, seriez-vous assez bonne de me dire votre nom ? »

« À mon baptême l'on me nomma Marie, mais l'on m'a toujours appelé de mon nom indigène Pacca. »

« Il est tout à fait gentil et poétique ce nom ». Et, faisant une grande révérence, « à votre service Mademoiselle Pacca. Je vous présente M. Théodore Maltais, ingénieur civil, explorateur, vagabond, sceptique, incrédule, etc… »

« Est-ce là un travail bien difficile ? », demanda-t-elle innocemment ?

« Oh ! énormément, surtout la dernière partie de l'énumération de ses aptitudes », répondit-il narquois.

S'avançant sur le rebord de la pierre leur servant de siège, son regard embrassa l'horizon. Du doigt elle indiqua l'Ouest. La vue de son compagnon suivit cette direction. De sa gorge sortit une exclamation, presqu'un cri de surprise et d'admiration. La féerie solaire se continuait, changeait à l'infini. Dans ce court espace de

temps, l'aspect des cieux s'était transformé. Les rouges vifs, les violets pourprés et les oranges aux teintes ambrées s'étaient évaporés. Le ciel s'était recouvert d'une gaze transparente d'un mauve aussi délicat que les calices des fleurs de lilas, apparaissant à travers des nuages d'une texture si fine et si transparente que l'on eût dit une immense toile d'araignée tissée de fils de cristal, frangée de rose pâle. Ces nuages avaient la forme et le ténuité d'ailes de libellules se déployant de chaque côté du soleil entre lesquels il apparaissait comme un disque vieil or. Ses rayons teintés d'émeraude traversaient obliquement l'espace comme des pieds de vents et illuminaient le paysage d'une clarté radieuse et opaline. L'on eût dit deux effets de lumière différente voulant s'éclipser l'une l'autre. En effet, là-bas, au sud, à peine visible, l'ombre d'elle-même, déesse pâle, la lune se détachait sur le fond bleu du ciel. Elle faisait peine à voir, blafarde et anémiée, cette lune de nos belles nuits d'été si aimée et si chantée de nos aèdes. Quelle déchéance !

Des cieux, le jeune homme tourna sa vue vers le visage de sa voisine, dont l'ovale plein, la régularité des traits, l'oblique prononcé des yeux et l'intensité du regard semblaient transpercer le ciel pour en voir l'au-delà. Photographiant sur sa rétine cette symétrie parfaite du type oriental à la peau cuivrée, il sentit naître en lui un sentiment très doux. Il se délectait de l'effet des rayons du soleil sur elle, se jouant sur son visage et ombrant d'ambre ses lourdes tresses. Le kayak, renversé sur ses pinces, ressemblait à un bloc de bronze poli se profilant sur le bleu de la mer. L'étrange et fascinant aspect du ciel se reflétait dans ses yeux, les illuminant d'un éclat féerique. Les variations spectroscopiques de la lumière en ce changement continu dessinaient la pureté de son profil, comme si un crayon magique en eût délimité les contours.

Elle se jouait parmi les passementeries multicolores de son « couletang » et les franges perlées de sa culotte en renard blanc. Elle lui apparut enfin comme un être éthéré, fée vivante descendue de l'Olympe où les Génies du dieu « Lumière » habitent.

Elle contemplait le ciel. Son expression extatique se traduisait en un ravissement intense… céleste : peinture vivante de ces âmes matérialisées par Raphaël et Fra Angelico. Un soupir profond s'exhala de sa poitrine. Abaissant la vue, ses yeux perdirent cette intensité vive dont ils étaient illuminés. Se tournant vers son compagnon, ils rencontrèrent les siens qui s'enveloppaient d'une trop apparente admiration. Elle éprouva à cette rencontre nouvelle une sensation inconnue d'elle et ses joues s'empourprèrent. Vite remise de cette alerte, elle se leva posément, le salua. Saisissant son kayak, d'un gracieux effort de son torse cambré, de ses muscles raidis, elle l'enleva et le déposa sur l'élément liquide. En un instant ses jambes et une partie de son corps disparaissaient par l'ouverture circulaire de la fragile embarcation dont l'équilibre instable fut à peine rompu. De ses bras agiles, maniant savamment l'aviron, elle l'aplomba tout à fait en quittant le rivage.

Mû par une force intérieure, Théodore se leva rapidement et saisit la proue de l'esquif avant qu'il ne s'éloignât.

« Vous ai-je offensée que vous me quittez si hâtivement ? »

« Vous quitter, mais certainement. Les miens doivent être très inquiets. Peut-être même chante-t-on déjà pour mon heureux voyage au pays des esprits, cette mélopée funéraire, triste à fendre l'âme, où se mêlent les lamentations des hommes, les

pleurs et les cris perçants des femmes. Pourtant je suis bien portante », ajouta-t-elle, jetant sur lui un regard surpris et amusé.

« Un instant », reprit-il, ne pouvant réaliser que dans un instant cette apparition quasi mystérieuse allait disparaître à tout jamais comme un rêve, comme une émanation du soleil de minuit.

« Je veux que vous emportiez de moi un souvenir fragile et fugace comme notre rencontre. »

Àquelque pas de là, dans une petite anse abritée et verte s'étalait une minuscule prairie couverte d'une multitude de plantes arctiques. Vite il y cueillit un bouquet de pavots arctiques, de potentilles et de bryacées, dont les trois couleurs, jaune, blanche et violette formaient un ensemble gai, délicat. Pour ceux qui s'imaginent que les terres de l'archipel arctique sont des déserts immenses, couverts de glaces éternelles, sans végétation aucune, cet acte peut paraître osé. Il est vrai qu'il n'y a ni arbres, ni arbustes en aucun endroit, ce qui donne au pays cet aspect d'une si sauvage grandeur que le spectateur le croirait habité par un tout autre monde. La flore arctique comprend une quantité vraiment surprenante de fleurs délicates, simples, inodores et aux couleurs primitives. Ces fleurs croissent souvent en telle abondance, jusqu'aux pieds des glaciers, que l'on croirait marcher sur un tapis. Le contraste aussi est très frappant, lorsque comme arrière-plan, se représente cette masse perpendiculaire et cristalline que sont les glaciers, s'élevant à des centaines de pieds au-dessus de nos têtes. Ces effets sont surtout remarquables sur la côte du Groenland et sur l'île Bylot, dépôt calcaire culbuté, crevassé, amoncelé, raviné et comme abandonné au « Désordre géologique ».

Quel beau sujet pour une fable de La Fontaine, et même pour un chant épique, que cette rivière de glace abritant ces frileuses fleurs, leur fournissant la fraîcheur et l'humidité nécessaires à leur croissance pendant l'été plutôt sec qui règne sur cette terre. Dans ces prairies ainsi émaillées, les couleurs dominantes sont les jaunes du pavot arctique et des saxifrages, les blancs des potentilles, des holosties des Alpes et de la rose boréale, la dryas intégrifolia, les violets des bryacées purpurascens, et les rouges des dryas arctiques.

Chapeau bas, sérieux et respectueux, Théodore revient à la rive et déposa sur la légère barque ce muet témoignage d'admiration.

« Excusez ma témérité, commença-t-il. Ensembles nous avons contemplé les effets scéniques du soleil de minuit, nos âmes ont bu à la même coupe de joies intérieures, et, je pensais je croyais… »

Il se sentit tout timide, tout désemparé devant ce visage innocent, ne soupçonnant pas le trouble qui s'emparait de lui. Lui, le cynique impassible, habitué aux coquetteries mondaines des salons ! Quoi, cette petite sauvagesse avait-elle accaparé son cœur qu'il croyait si bien cuirassé ?

Il se raidit, se sentant ridicule, incapable de compléter sa phrase.

Quant à Pacca, très naturelle, très elle-même, ses longs cils baissés et, avec un soupçon de sourire lui dit :

« Vous jouirez encore de bien d'autres nuits boréales avant les froids. Ces jouissances-là, vous ne les oublierez pas. Mon pays est

un ensorceleur. L'appel du Nord est un philtre délicieux qui nous prend tout entier. Qui a bu à sa coupe ne peut oublier. L'esprit, l'imagination, les sens sont envoûtés. Le cas de mon oncle Paul et de son père est une preuve de cette attraction magnétique. La petite incivilisée que vous avez rencontrée sera, elle, vite oubliée. Je ne suis pas de votre monde. Vos fleurs seront à peine fanées que mon souvenir sera effacé de votre mémoire ».

« Jamais je ne vous oublierai, Pacca. Cette rencontre sera marquée d'une pierre blanche dans ma vie vagabonde. »

Fronçant légèrement les sourcils, elle lui dit « Nous ne nous rencontrerons probablement jamais. Adieu, Monsieur ! »

Gracieuse, svelte malgré l'ample de son si pittoresque costume, tête nue, son capuchon rabattu sur les épaules, au mouvement vigoureux et cadencé de son aviron, le frêle esquif s'éloigna du rivage. D'un mouvement alterné, plus vif, plus nerveux, il glissa rapidement sur les eaux du détroit ne laissant qu'un imperceptible sillage sur le calme uni du golfe.

Longtemps il la regarda s'éloigner. Lorsqu'elle ne fut plus qu'un point noir à l'horizon, il la rapprocha de lui avec sa jumelle.

Sa course droite comme la flèche lancée de l'arc se continuait là-bas, au sud. Elle n'apparut plus que comme un point brillant sur la surface glauque des mers. Encore un instant et la lumière l'avait engloutie. À ce moment, les cieux se colorèrent d'un gris pâle uniforme, du zénith à l'horizon. Ce reflet se déployait comme un manteau royal enveloppant l'astre du jour. « Tiens, se dit-il, l'éminence grise du soleil. »

Ce changement atmosphérique apporta avec lui une fraîcheur humide de rosée, semblable à celle que l'on éprouve au lever du soleil, sur les rives de la Baie des Chaleurs. Un frisson parcourut son épiderme. Une buée légère s'éleva des eaux froides voilant les îles voisines et les hautes montagnes de la terre de Baffin.

Le soleil de minuit ne brillait plus de sa lueur noctifère. À travers les légers brouillards du matin, il apparaissait dans toute sa splendeur nue, sans atours, sans rayons. L'âme de Scriabine s'exhalait en un silencieux nocturne, sur des touches célestes. L'éternel silence, musique perçue par un sixième sens, l'enveloppait à nouveau.

Théodore, consultant sa montre, vit qu'il était deux heures et demie du matin. Vite il regagna son premier point d'observation et, en un tour de main monta une petite tente de soie. À son intérieur, sur les cailloux de la grève, il étendit son édredon. Sans même enlever ses bottes, il s'y étendit. Que lui importait la visite possible d'un ours polaire ou d'un loup du nord ?

Comme le sommeil appesantissait ses paupières, il crut saisir, très distantes, très faibles, les notes musicales qui l'avaient ravi quelques heures plus tôt.

Paisible fut ce premier sommeil, seul sur son île. Agréable aussi il dut être, bercé de rêves amoureux, car de fugaces sourires éclairaient son mâle visage. Et longtemps, il fut au pays des songes.

Vision Rétrospective

La lumière, dorant ou dispersant la brume,
Semble avoir deux foyers : le soleil, et la mer ;
Tout brille dans l'azur, tout chante, tout enivre
Partout la volupté sous un ciel provoquant,
Il est doux d'y passer, il est plus doux d'y vivre

Henri de Bornier

Le lecteur a dû se demander par quels concours de circonstances en cette nuit de juillet 1910, l'île de North Devon, voyait se promener sur ses côtes abruptes et escarpées, ce solitaire voyageur. Qui était-il, d'où venait-il ? C'est ce que nous allons narrer brièvement.

Le vaste archipel arctique, comprenant toutes ces innombrables îles s'étendant de la latitude 65 à 85 degrés nord et comprises entre les longitudes 60 à 130 ouest était, il y a encore quelques années, pratiquement inconnu du public canadien, quoique nominalement ces terres appartenaient au Canada. Au siècle dernier, elles avaient été parcourues et relevées par de braves navigateurs anglais. Sur toutes ces terres, l'explorateur relève nombre d'inscriptions mortuaires de ces pionniers du Nord, car leur route est jalonnée des tombes de leurs braves. Plusieurs de leurs expéditions finirent en désastre. La fin de ces hommes non habitués à la rigueur d'un tel climat a dû être une agonie lente et inexprimable. À eux et à tous ces méconnus de la terre polaire s'adressent ces belles strophes du poète René Chopin.

Les fiers aventuriers, captifs de la banquise,
En leurs tombeaux de glace à jamais exilés,

Avaient rêvé que leur gloire s'immortalise :
Le Pôle comme un sphinx demeure inviolé.
Sur une île neigeuse avouant la défaite,
Et l'amertume au cœur, sans vivres, sans espoir
Ils gravèrent leurs noms, homicide conquête,
Et tristes, résignés, moururent dans le soir.
Les voiles luxueux d'aurores magnétiques,
Déroulant sur le gouffre immense du Chaos,
Leurs franges de couleurs aux éclairs prismatiques,
Ont enchanté la fin tragique des Héros.
Leur sang se coagula, plus de feux dans les tentes…
En un songe livide ont-ils revu là-bas,
Par delà la mer sourde et les glaces flottantes,
Le clocher du village où l'on sonne les glas ?

De 1884 à 1904 le gouvernement canadien envoya plusieurs expéditions dans les mers du nord, mais aucune ne dépassa guère les côtes sud de la terre de Baffin, au nord du détroit d'Hudson. Dans l'intervalle de nombreux baleiniers américains se rendaient dans les eaux du Nord, y détruisaient la baleine, y chassaient et commerçaient avec les Esquimaux, ne reconnaissant aucune autorité. Il fut même rumeur qu'ils projetaient la prise de possession de ces terres en y arborant le pavillon étoilé.

Ces bruits parvinrent aux oreilles du gouvernement canadien, qui décida l'envoi d'un bateau-patrouilleur pour émettre des licences de pêche et faire la perception douanière sur tous les bateaux étrangers faisant le commerce de fourrures. Sur le bateau canadien l'on envoyait aussi un officier scientifique plus spécialement chargé d'explorations techniques, de recherches et d'observations météorologiques, géologiques et magnétiques, etc… etc…

Deux expéditions de ce genre avaient déjà eu lieu. Théodore Maltais les avait suivies de près. En imagination il avait exploré tout ce monde. Son esprit vagabond ne tenait pas. Il lui fallait du mouvement, du changement. Ayant terminé son cours classique et n'ayant par les moyens de passer par l'Université pour y décrocher un doctorat, il s'était mis en apprentissage dans la maison d'un négociant exportateur. Cette vie sédentaire ne lui allait guère. Le hasard voulut qu'il rencontrât alors un ingénieur-civil anglais, gradué d'Oxford, qui avait besoin d'un clerc.

Après deux entrevues avec M. Pierce, il entrait en cléricature. En deux ans ayant maîtrisé la partie théorique de certaines spécialités du génie, il fut envoyé au Chemin de fer Transcontinental pour y acquérir la pratique. Commençant par être jalonneur, il fut vite promu à la position de porte-mire et de niveleur. Deux ans de cette vie ardue en plein air lui avaient été un stimulant. Levé avant le jour, été comme hiver, toujours à la tâche, pluie, neige ou beau temps, dormant sous la tente et quelquefois à la belle étoile, malgré ce travail de forçat, quelle belle vie libre. Il avait parcouru les forêts du sud du Québec depuis la frontière du Nouveau-Brunswick jusqu'à la Beauce. Dans l'intervalle, il était passé à la position d'assistant chef d'équipe. La construction du chemin de fer dans l'est commençait. On lui offrit la charge d'un parti pour la localisation finale du tracé dans l'Abitibi, dont les tracés préliminaires venaient d'être complétés. Après une visite hâtive aux siens, dès le mois de juin 1908, il était à Ottawa, organisant son parti. Il gagna le nord par le T. N. O. Cette voie ferrée ne se rendait alors qu'à Matheson. De là l'on s'embarquait sur des canots descendant la rivière Black, remontant l'Abitibi, traversant le lac du même nom pour, de là, se rendre à son poste. Ce fut ainsi qu'il se rendit à Macamik et à la rivière Harricana, cano-

tant, portageant et faisant les relevés complémentaires et finaux. À travers les muskegs, dans les bois, sur les rivières, toujours l'on pouvait le voir, le premier d'entre ses hommes. En été, dévoré par des millions de moustiques, l'hiver bataillant contre les neiges et les froids. Sans peur, hardi, dans toute la force de son âge et de son inexpérience, il sautait en canot rapides les cascades que ses guides cris, eux-mêmes, craignaient. Que de fois aussi son embarcation ne s'éventra-t-elle pas sur les récifs des remous, d'où il se retirait moulu, trempé, devant faire alors avec son compagnon de route une marche forcée d'un ou deux jours, sans feu, sans vivres à travers les forêts épaisses d'épinettes noires et de broussailles entremêlées, s'enlisant dans les traîtres muskegs flottants, pour revenir à son campement.

Cette vie pourtant assez mouvementée ne satisfaisait pas encore son goût d'aventures. Il rêvait de pays inconnus, lointains, peu explorés. Le hasard le servit à souhait. Vers la fin de décembre 1909, il recevait d'un ami de Québec un paquet de journaux, dans l'un desquels l'on parlait d'une prochaine expédition polaire. Voilà ma chance se dit-il. Quelques jours auparavant, il lui avait été offert une position d'ingénieur dans l'Amérique du Sud. Il hésita un instant : « L'Amérique du Sud, se dit-il, il me sera toujours facile d'y aller, car les voies de communications ne manquent pas. Une expédition arctique, il faut une chance exceptionnelle pour y prendre part. »

Sa décision fut vite prise. « J'opte pour cette dernière », murmura-t-il.

Un mois plus tard, il était notifié par le ministère de la Marine que son offre de services était accepté. Ses préparatifs furent vite faits. Muni de son havre-sac, raquettes aux pieds, en trois jours,

il franchit à pied la distance de 80 milles le séparant de Cochrane. De là il se rendit à Toronto pour y suivre un cours spécial de magnétisme terrestre.

En juin 1910, il s'embarquait sur le Neptune, à Québec, pour cette terre promise. Il était dans la joie. Peu s'imaginait-il ce que lui réservait l'avenir, les joies et les épreuves qui seraient son partage. Voici maintenant quelques extraits du journal de notre héros, depuis son départ de Québec jusqu'à son arrivée à l'Île Devon :

Le 12 juin 1910. À deux heures et demie, cet après-midi, les préparatifs du départ sont terminés. La foule s'est rassemblée sur les quais pour souhaiter un heureux voyage aux membres de l'expédition. Outre les parents et amis de l'équipage, se trouvent aussi plusieurs Messieurs des gouvernements provincial de Québec, et fédéral d'Ottawa. Nos hommes sont massés à l'avant du navire. Les amarres sont larguées, la machine fait entendre ses trépidations. Quelques commandements brefs sont donnés. Lentement le Neptune s'éloigne du quai, et, alors, des poitrines de ces exilés volontaires s'élèvent le chant sublime de notre hymne national : « Ô Canada ! terre de nos aïeux… »

13 juin 1910. Le bateau chargé au-dessus de sa ligne d'eau réglementaire, descend tranquillement le fleuve en suivant les sinuosités du chenal. J'arpente le pont, suivi de mon inséparable compagnon Pyré, un magnifique chien berger des Pyrénées, au long poil soyeux et ondulé, blanc comme neige, à la face intelligente, très alerte malgré son poids de 150 livres. Amené dans la forêt à l'âge d'un mois, il y a trois ans, il avait été élevé en vrai sauvage. Son premier contact avec la civilisation l'a émerveillé. Maintenant, au milieu du fleuve, sur une maison flottante, il est

tout désemparé. Ses yeux intelligents questionnent avidement. Heureusement son instinct de chasseur lui est revenu depuis qu'il a aperçu le chat du bord. Pour lui, ça doit être un lièvre à longue queue.

14 juin 1910. Notre contact avec le monde est fini, d'ici deux ans. Le pilote a été débarqué à Pointe-au-Père ce matin. Les dernières lettres reçues nous ont été remises, et les dernières écrites expédiées. Hier soir, sur l'immensité du fleuve, sous un ciel limpide et éclairé d'innombrables étoiles, les voiles du bateau paresseusement secouées par un véritable zéphir, appuyé sur le bastingage, je me suis cru transporté dans un autre monde. Pyré, ce mime, essayait de copier ma pose. Il humait cette senteur marine si vivifiante et si agréable, avec des airs de connaisseurs. Lui revenait-il à la mémoire que c'était là chose déjà sentie, car il avait vu le jour à Paspébiac, sur une haute falaise dominant la Baie des Chaleurs. Il prêtait une oreille attentive au clapotement de la vague sur la coque de notre bateau, le bruit rythmé de la machine ne l'intéressant plus. De temps en temps, le son d'une cloche, tintée par le balancement des bouées, arrivait à nos oreilles. Quel hurlement sinistre faisait alors entendre la pauvre bête. Il les avait prises en aversion, ces cloches lors de son passage à Québec ; pourtant c'était les cloches des églises qui carillonnaient joyeusement. J'ai dû donner une véritable formation païenne à ce fidèle compagnon.

17 juin 1910. Ce matin nous avons dépassé l'extrémité est de l'Île Anticosti. Une forte brise de l'ouest nous accompagne. De tous côtés l'œil ne voit qu'un horizon liquide. La mer en furie s'élève et s'abaisse avec des halètements de Titan. Le Neptune danse sur la crête déferlante des houles, disparaissant ensuite au

fond des ravins humides qu'elle creuse à sa proue. Toutes voiles dehors, il court sous le vent qui rugit, penché à bâbord tant et si bien qu'à la moindre secousse les vergues trempent dans l'onde. Plusieurs membres de l'équipage paient tribut à Neptune, tribut qui, inutile de le dire, coûte des efforts. Dominant la brise, s'élève la voix âcre du matelot, chantant à tue-tête : « Ô Marie, Étoile de la Mer, sois nous propice… »

18 juin. Le vent continue. Au tangage s'ajoute le roulis. C'est tout un problème que de manger. Un brancard cloisonné est placé sur la table pour y retenir assiettes et plats. Nous entrons dans le détroit de Belle-Isle, enserré entre les côtes escarpées de Terre-Neuve au sud et celles du Labrador au nord. Quel tohu-bohu formidable a dû secouer ces terres fantastiques.

19 juin 1910. Le bateau s'est arrêté une demi-heure en face de Château-Baie. Les forêts rabougries couvrant les pentes inférieures des montagnes sont apocalyptiques, les arbres n'ayant que de cinq à sept pieds de hauteur. L'homme qui les traverse se détache au-dessus des arbres. Cela produit une sensation curieuse et anormale. Pyré, revoyant la terre, voulait à tout prix se jeter à l'eau et s'y rendre. J'ai dû l'enchaîner. Pourtant il a le pied marin. Nous avons dépassé Battle-Harbour ce midi, où nous apercevions les antennes du Marconi et un joli village de pêcheurs à l'église et aux maisonnettes blanches se détachant du fond sombre des monts et des ravins, sur lesquels s'estompaient ces petites forêts pour rire. Rencontré aujourd'hui les premiers icebergs. Le vent tourne au nord-est, une brume épaisse nous enveloppe au moment même où nous entrons dans l'Atlantique.

20-21-22-23 juin 1910. Notre bateau a été ballotté, comme une coquille de noix, tous ces jours. Vents, brumes et pluies

continuels. Le thermomètre est tombé à 38 degrés Fahrenheit. Les matelots, sous ces averses répétées, sont grognards, impatients. Pyré semble sympathiser avec eux. Nous cinglons droit vers le sud du Groenland.

24-25 juin 1910. Le vent s'est mis à souffler du nord. Le soleil brille au sein d'un ciel opalin. La grande salée scintille sous la lumière. La joie est revenue. Matelots et sous-officiers détendent leurs membres au contact des rayons solaires, chantent des refrains de chansons gaillardes, se lancent force quolibets. Ni friandises ni caresses n'ont pu décider Pyré à quitter le pied du mât de misaine. Minou était à une trentaine de pieds plus haut, sur la première vergue où il s'était réfugié après une course échevelée sur le pont.

Curieux tout de même, comme il faut peu pour amuser l'homme en pleine mer. À huit heures et demie, ce soir, le soleil n'était pas encore couché. Il ne fait presque plus nuit.

26 juin 1910. Au loin nous apercevons les côtes du Groenland. Quel cataclysme épouvantable les a bouleversées. Elles sont grandioses. Baignant leurs pieds dans l'Atlantique, leurs crêtes s'élèvent au-dessus des nuages. Leurs sommets sont encore recouverts de neige et de glaces, scintillant au soleil. À 9 heures, coucher du soleil. Quel spectacle ! Les couleurs les plus chatoyantes se fondaient dans l'élément liquide, là-bas, à l'horizon. Les nuages diaphanes couronnaient les têtes des pics. Quel peintre saurait rendre les tons et les effets de lumière dont le firmament se pare et irise les montagnes et les glaciers. Sur les eaux calmes et profondes, des baleines en très grand nombre, prenaient leurs ébats. Ce soir, nous passons au nord du Cercle arctique.

27-28-29-30 juin 1910. Nous avançons lentement vers le nord en longeant la côte ouest du Groenland. Le 28 nous passions Godhaven et le 29 nous étions vis-à-vis Uppernavik. La température a été très variable et notre marche souventes fois retardée par les brouillards et d'immenses champs de glaces à travers lesquels le bateau devait se frayer un passage. Le thermomètre est même descendu à 29 degrés. Mâts, vergues, haubans et cordages se couvrirent d'une mince couche de glace, scintillant des couleurs du prisme sous les rayons solaires. Nous rencontrons aussi d'immenses icebergs aux formes les plus variées et les plus pittoresques. À un mille de nous, cet après-midi, flottaient majestueusement, les ruines du Colisée dont l'amphithéâtre était habité par cinq magnifiques ours blancs. Sur d'autres glaces plus petites, nous avons vu quantité de phoques dormant au soleil et quelques morses.

3 juillet 1910. Nous sommes arrivés aujourd'hui vis-à-vis le cap York par le 78 degré de latitude Nord, sur la côte ouest du Groenland, d'où le bateau changea sa course à Ouest par Sud. La raison de ce long détour fut d'éviter les immenses banquises qui remplissent le détroit de Davis à cette époque de l'année, et s'accumulent surtout sur ses rives occidentales. Ainsi, tandis que les côtes du Groenland sont navigables dès le commencement de l'été, celles de l'Île Baffin souffrent habituellement d'un blocus. Pour se rendre à l'entrée de Ponds Island, le Neptune dut se frayer continuellement un chemin à travers les immenses champs de glace s'étendant à perte de vue. Tout de même il ne fut guère retardé, ayant pour lui les courants polaires. Le 5 juillet il était à Ponds Inlet et jetait l'ancre en face du village esquimau de Tunoungmiut dont les toupies s'alignaient pittoresquement au pied d'un magnifique promontoire.

Ayant passé quelques jours au havre Albert, le trajet vers l'ouest fut repris. Les réservoirs furent remplis d'eau douce, les soutes à charbon furent réaménagées, et une certaine quantité de provisions débarquées et entreposées.

Le bateau sous vapeur quitte son mouillage temporaire et gagne l'entrée de Navy Board Inlet, débouchant dans le détroit de Lancaster. Le paysage est de plus en plus admirable. L'Île Bylot avec ses hauts pics, ses profondes vallées, où des glaciers nourris par la calotte de glace recouvrant les hautes terres côtières, déchargent des icebergs, fut très admirée. Ses promontoires dentelés déchirent l'azur.

Àl'entrée du Lancaster les baleines, les morses, les phoques, les narvals pullulent. Ces énormes cétacés sont comme des écoliers en vacances. Quant aux baies qui échancrent profondément tout le littoral, elles fourmillent d'oiseaux aquatiques. Les pluviers à ventre noir y sont légion. Le huard, le mergule nain, le skua, la mouette blanche, le goéland argenté, le sterne arctique, le canard, l'eider, la bernache, le cygne d'Amérique, l'alouette pipi, tous y vivent dans un communisme tout à fait soviétique, car, excepté le faucon pèlerin nichant à des milliers de pieds de hauteur dans les anfractuosités des rochers, ils n'ont guère d'ennemis et ils nichent à la bonne franquette sur les rives des lacs intérieurs.

L'approche de l'Île Devon, sortant du sein des eaux, avait magnétisé notre explorateur. Formée de précipices et de rivages perpendiculaires, de sommets plats, de pentes rudes et de superbes rochers crénelés ayant l'apparence de châteaux avec tourelles, fenêtres et bastions, elle lui apparut comme un gigantesque fort du moyen-âge. S'élevant de 2 000 à 4 000 pieds d'altitude au-dessus

de la mer, ses murs accores présentent un aspect tout à fait remarquable. Vus de loin ils semblent percés de longues rangées de fenêtres placées parallèlement les unes au-dessus des autres. Cet effet est produit par des strates d'hydroxyde noir et ferrugineux, traversant les couches de calcaire. Il se continuerait uniformément si le temps n'eût creusé le roc de manière à en rompre la continuité, les appuis se suivant en ordre régulier le long de ce mur de pierre.

« Mon rêve matérialisé » dit à mi-voix l'ingénieur. Retraite digne d'un dieu ! Quel spectacle !

Immensité ! l'esprit frissonne. Quel Vitruve
A bâti ce vertige et creusé cette cuve ?
Quel Scopas, quel Sostrate ou quel Antinopus
A construit cette attique avec des monts rompus ?
Quel Phidias du ciel a fait à sa stature
L'âpre sérénité de cette architecture ?
Qui forgea les crampons ? qui broya les ciments ?
De haut de quel zénith tomba le fil à plomb ?
Qui mesura, toisa, régla, tailla ? le long
De quel mur idéal a-t-on tracé l'épure ?
De quelle région de la vision pure
Est sorti le rêveur de ce rêve inouï ?
Quel cyclope savant de l'âge évanoui,
Quel être monstrueux, plus grand que les idées,
A pris un compas haut de cent mille coudées,
Et le tournant d'un doigt prodigieux et sûr,
A tracé ce grand cercle au niveau de l'azur ?

HUGO.

Récitant mentalement ce cri du poète désemparé, battu du doute lancinant, Théodore s'en fut frapper à la porte de la cabine du capitaine.

« Entrez ! » répondit la voix mâle du vieux loup de mer de qui dépendait la vie du bâtiment, et de ses quarante hommes d'équipage.

Poussant la porte, il s'avança vers le commandant et le salua.

Le capitaine était penché sur ses cartes marines. Au moyen d'un compas et d'une échelle, il repérait la position du Neptune. C'était un homme gros et trapu. Les moustaches grises se hérissaient. L'empreinte d'une volonté fortement trempée dessinait ses traits, gestes et paroles brefs, on le disait très dur. Mais, dans ce visage un peu froid, luisaient des yeux intelligents et aux reflets les plus doux, nuancés d'affection maternelle. Un estime et une affection réciproques s'étaient établis entre ces deux êtres pourtant si opposés.

Le capitaine était causeur. Il aimait être consulté en tout et partout. Il n'admettait pas de discussions. Sa parole était loi. D'un autre côté il était très sensible aux louanges, même par trop apparentes. Sous des apparences rébarbatives se cachait un cœur d'or et une sensibilité féminine. Qu'un membre de l'équipage tombât malade, malgré son travail et sa responsabilité, il s'improvisait garde-malade. Sa sensibilité se faisait jour alors, et son magnétisme personnel faisait plus pour calmer fièvres et douleurs que les potions du médecin.

L'officier technicien était plutôt taciturne. Son cerveau était sans cesse en ébullition. Personne ne savait à quoi il pensait. Il pouvait trouver la solitude même au milieu de la foule. Il parlait

peu, lisait continuellement. Peu susceptible, mais excessivement sensible. Toujours prêt à rendre service, il s'était attiré l'estime et l'affection de tous ceux avec lesquels il était venu en contact. Le capitaine lui témoignait une affection quasi-paternelle.

Voyant qui était son interrupteur, il lui dit :

« Qu'y a-t-il à votre service mon fiston ? »

Théodore arrivait à point. Le capitaine était de bonne humeur.

« Je voudrais mon capitaine, une faveur. »

« Qu'est-ce ? »

« Me faire débarquer ce soir dans une des baies de l'Île Devon. »

« Seul ? »

« Mais, si. N'ai-je pas un compagnon qui me tiendra compagnie ? Mes instruments pour occuper mes loisirs ? La nature à contempler, car, vous aussi, mon capitaine, vous l'aimez, ce pays. Je l'ai moins connu que vous, mais sous ce rapport, nos cœurs battent à l'unisson. Je connais et apprécie votre longue expérience et je serai guidé par vos conseils. »

Ce petit trait fit plus que toute discussion pour obtenir le consentement désiré.

« Tiens, asseyez-vous. Nous allons tirer nos plans. La chose peut se faire je crois, mais il vous faudra être prudent. Quelle idée vous avez tout de même. Si l'on pouvait savoir le fond de votre pensée. »

« Mais, mon capitaine, je n'ai rien à cacher. Vous-même êtes très enthousiaste des travaux scientifiques concernant le Nord. Je veux tout bonnement les augmenter. »

« Vous serez seul, car toute l'Île est inhabitée. Je serais moins inquiet de vous y débarquer, s'il y avait des Esquimaux. Votre expérience de Ponds Inlet s'y répéterait, où toutes les belles du village vous entouraient, quoique vous fissiez semblant de ne pas les voir », ajouta-t-il en clignant de l'œil, la figure toute réjouie. « Ce n'est pas moi, vieille barbe grise, à qui il arrive pareille aubaine. »

« Capitaine, avouez que votre position de commandant y est pour beaucoup, au physique je ne puis entrer en lice avec vous. Dans un concours, le choix féminin ne serait pas en ma faveur. »

Fort réjoui de ce compliment, après tout mérité, il reprit :

« Je n'ai pas d'objections sérieuses à ce que vous me demandez là. Vous n'ignorez pas que je dois essayer le fameux passage du Nord-Ouest. Je vais d'abord continuer ma route par le détroit de Barrow et me rendre à l'entrée de celui de McLure, pour y constater l'état des glaces. Que le passage soit navigable ou non, je dois revenir dans ces parages pour y recevoir les droits de pêche de deux baleiniers écossais qui ne sont pas encore arrivés. Mais, au fond, quel est votre idée en vous faisant débarquer sur cette île où vous serez absolument seul de trois à quatre jours ? »

Ne voulant pas avouer qu'au fond de sa pensée, l'idée d'être un nouveau Crusoé dans son île abandonnée, afin de s'y livrer à ses méditations et à ses considérations métaphysiques, il répondit :

« Vous n'ignorez pas que depuis notre départ de Québec je n'ai encore pu m'occuper que de mes observations météorologiques et recueillir quelques données sur les mouvements des glaces. En débarquant sur l'île Devon, je pourrais installer mon magnétomètre et prendre une série d'observations ayant surtout trait aux oscillations, aux inclinaisons et aux déviations magnétiques.»

Indiquant le compas marin sur la table du capitaine : « Voyez, dit-il, l'aiguille aimantée indique une déviation de 83 degrés ouest. Depuis une semaine cette variation oscille entre 60 et 90 degrés. Vous comprenez, n'est-ce pas, l'importance de ces observations comme aide aux navigateurs dans ces régions ? »

Le capitaine connaissait bien les dangers de la navigation dans les régions polaires, où l'observation continue, l'effort de l'esprit tendu, le sang-froid et l'expérience valent mieux que la science. Il ne dédaignait point cette dernière, vu l'aide qu'elle peut donner. Sans plus de discussion il consentit donc à laisser son jeune ami sur l'île.

« Soit, dit-il. Faites vos préparatifs. Dans une heure je vous débarquerai dans la petite anse à l'ouest de la baie Crocker. Je vais faire avertir le steward de vous préparer la nourriture requise pour une semaine. Si, dans sept jours, je ne suis pas de retour, prenez votre canot et filez à Ponds Inlet. »

Àsix heures ce même soir, une embarcation quittait les flancs du Neptune. Conduite par un rameur solitaire, elle se dirigeait vers la terre ferme, à un mille de distance. Outre son unique nageur, elle contenait un fusil, des provisions, différentes caisses.

Sur la poupe, la tente et la literie requises, sur lesquelles, Pyré trônait.

Quelle escapade médite encore mon maître, devait-il dire ?

Voilà comment il se fit qu'en cette nuit du 12 juillet 1910, l'Île Devon, outre ses habitants réguliers, tel que loups, renards, rennes ours et autres, voyait sur sa grève cet animal nouveau venu, genre homo.

Surprise, Travail, Solitude

Ihead not custom, creed nor law ;
I care for nothing that ever I say,
I terribly laugh with an oath and sneer,
When I think that the hour of Death draws near !

W. Winter.

Le soleil continuait sa course au-dessus de l'horizon, s'élevant degrés par degrés jusqu'à ce que son point culminant fût atteint à midi. La lumière féerique de la nuit avait été éclipsée par la lumière plus naturelle de celle du vrai jour.

Jusqu'à quelle heure se fût prolongé le sommeil du voyageur après les émotions de la veille, est assez difficile à conjecturer. Son chronomètre, posé sur le sol à portée de sa main, indiquait huit heures et quarante. Depuis deux ou trois minutes, son chien faisait un manège inusité. Entrant sous tente, il regardait son maître une ou deux secondes puis, s'élançant au dehors, il courait à la grève. Là, les yeux fixés sur un point blanc s'avançant, il

aboyait. Rebroussant chemin, il retournait au triple galop au gîte de son maître et s'y engouffrait. Pour attirer son attention il aboyait légèrement et lui léchait la figure et les mains. Réveillé en sursaut, ce dernier s'assit, se frotta les yeux d'une main tandis que de l'autre il repoussait le gros animal dont les caresses étaient plus démonstratives que d'habitude.

« Quelle mouche t'a piqué, vieux fou ? lui dit-il. Es-tu fatigué de ta longue veille ? Est-ce ton pemmican que tu es après ? »

Pyré ne s'était pas attardé à une futile discussion. Bondissant, il retourna à la grève. Une succession de jappements furieux et saccadés sortaient de sa gorge. À cet appel Théodore sortit de sa tente. Regardant dans la direction de son chien, il vit ce qu'il l'agitait et l'exaspérait. Un superbe ours polaire nageait vers terre et n'en était plus qu'à une centaine de pieds. Ni les aboiements du chien, ni la vue de l'homme ne l'arrêtèrent. Celui-ci se rappela alors, que la veille il avait laissé quelque part sa carabine, dont il ne s'était plus soucié. Son regard anxieux regarda de côté et d'autre. Heureusement, il la vit à quelques trente pieds de lui, reposant sur un gros cailloux. Complètement éveillé maintenant, les muscles tendus, en deux bonds et trois sauts il s'en était saisi. Il courut à la grève, ajusta et pressa la détente. Une détonation formidable, répercutée au loin par les échos de la montagne, vibra dans l'air. L'ours fit un mouvement de côté et fit entendre un grognement furieux. Quelques taches rouges flottèrent sur l'eau, mais il continua d'avancer. La balle n'avait fait que lui érafler l'épaule. L'homme ajusta sa mire, et, cette fois, posément, tira sur le chien de son fusil. L'écho reprit sa moquerie. Cette fois, le coup avait porté juste. L'animal avait eu deux ou trois vifs sursauts et flottait renversé, la tête sous l'eau. Le projectile lui avait traversé

la cervelle. Théodore attendit encore quelques minutes. Posant la main sur la tête de son chien, il lui dit :

« Plus de danger, maintenant, mon vieux. Vas le chercher, mais prends garde à quelque traître coup de pattes. Sus ! »

Le noble chien n'attendait que ce commandement car il frémissait d'impatience. Il se jeta à l'eau, et en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, il fut aux côtés de la bête morte. Il la saisit par le cou et se mit à nager vigoureusement vers la rive. Ce n'était pas là travail des plus faciles, car l'animal pesait plus de quatre cents livres. Après bien des efforts il s'échoua sur la grève. Le reflux se faisait alors, de sorte qu'au bout d'un quart d'heure, la carcasse était à sec.

« Nous déjeunerons plus tard, n'est-ce pas vieux, et nous aurons un jambon d'ours grillé », dit l'ingénieur à son chien. De sa ceinture il retira un long coutelas bien aiguisé, et se mit en frais non seulement de dépecer sa victime mais surtout d'en enlever avec soin la peau, superbe trophée qu'il montrerait plus tard à ses amis. Il fit ce travail avec le soin qui aurait mis un taxidermiste.

Laissons à ce travail notre ami et revenons à sa victime.

L'ours blanc peuple le littoral de toutes les terres arctiques. Son habitat s'étend du détroit d'Hudson à la limite nord des terres. On ne le rencontre presque jamais sur la terre ferme. C'est un nageur d'une force et d'une vitesse incroyables, se nourrissant surtout de loups marins, qu'il traque sournoisement lorsqu'ils sommeillent sur les glaces. En été, lorsque le saumon, en bancs serrés, remonte les cours d'eaux peu profonds pour y frayer, il s'en régale, D'un coup de patte habile il le projette sur la grève,

où il lui est facile ensuite de l'y dévorer. L'ours polaire est tellement dans son élément naturel dans l'eau qu'il a été donné à l'auteur d'en rencontrer sur des minuscules glaces flottantes à quarante milles des côtes. Quelques-uns, avec l'âge, deviennent très gros, et il n'est pas rare d'en voir pesant de 1 500 à 2 000 livres, et dont les peaux mesurent de 10 à 12 pieds de longueur. Malgré sa masse il court très vite et il est doué d'une force prodigieuse, s'attaquant même aux morses. On le rencontre presque toujours isolément. De son naturel il n'est peut-être pas féroce, mais sa grande curiosité est presque toujours la cause de sa perte. Voyageant continuellement sur les glaces et explorant de son regard aigu toute la côte il en connaît la physionomie particulière. Dès qu'un objet insolite ou inusité s'y voit, il doit s'en rendre compte. Il s'attaque alors à l'obstacle, poteau, cairn ou tente, et, dans une bataille épique, détruit, déchire, macère tout ce qui lui tombe sous la griffe, témoin les efforts répétés qu'ils ont faits pour desceller la plaque de marbre du cénotaphe Franklin, sur l'Île Beechey.

Ce caprice ou cette fantaisie de l'ours mit à deux doigts de la mort un parti d'explorateurs en 1908. Le sous-officier Morin, voyageant de l'Île Melville à l'Île Banks avait laissé, de place en place, des dépôts de provisions pour son retour. Son travail sur l'Île Banks étant terminé il revint sur ses pas pour regagner le bateau en hivernement à Winter Harbour, à l'Île Melville. À son retour, toute trace de provisions avait disparu. L'ours blanc était passé par là et avait tout détruit. Ce ne fut qu'à force d'énergie, de courage et de misères que M. Morin et ses deux compagnons revinrent sains et saufs. Lorsque l'ours polaire vient ainsi faire une razzia d'une tente, il n'a peut-être pas de mauvaises intentions, mais celles-ci peuvent vite le devenir, si à l'intérieur il lui arrivait

d'y trouver un homme, soit éveillé soit endormi. Sa chair est loin d'être succulente. Ce n'est que lorsque le renne et le loup-marin font défaut que les Esquimaux, ou les Blancs de passage, en font usage. Elle est dure, coriace et a un goût rance très prononcé.

Il était près de midi avant que Théodore eût terminé son travail et que la peau de l'ours bien grattée pour en enlever le gras, fût étendue au soleil pour y sécher.

La faim le travaillait. D'une caisse il sortit du thé, du sucre, des biscuits, et un minuscule poêle à pétrole, Dédaignant ce procédé ultra-moderne de cuire ses aliments il se mit à la recherche d'un combustible local. Dans ce pays où il ne croît ni arbres ni arbustes cette décision lui valut quelques efforts enfin couronnés de succès. Il recueillit d'abord une quantité de mousses tondreuses et de lichens desséchés. Cherchant ensuite des racines mortes du saule rampant, il en ramassa un fagot mais non encore suffisant pour ses besoins. Ce fut alors, que, dans une cavité bien abritée des vents, il découvrit un arbre devant lequel il tomba en extase. C'était aussi un saule arctique, mais vu sa position protégée il avait poussé droit. Le tronc avait deux pouces de diamètre et l'arbrisseau, ayant la forme d'un chou monstre, mesurait vingt neuf pouces de hauteur. Il devait être très vieux, car ses branches, dont une grande quantité étaient mortes, étaient tordues et nouées dans leur continuel effort pour résister aux intempéries et aux vents tempétueux qui règnent sur ces côtes en automne et en hiver. De son long coutelas, il enleva toutes les branches sèches, aidant la nature dans son émondage. Avec les racines déjà ramassées il eut une brassée de sarments secs suffisants pour ses besoins actuels. Il disposa alors des pierres plates en forme de four carré, et y fit son feu à la mode indienne. Tandis

que dans son poêlon une immense tranche d'ours rissolait, il se prépara à établir la latitude à laquelle il se trouvait. D'une boîte en acajou il retira son sextant et l'ajusta. La mer étant calme et unie comme un miroir, il n'eut pas à faire usage de son horizon artificiel mais ramena à la surface des eaux l'image du soleil, au moment précis où celui-ci avait atteint le zénith. Sur un calepin, il inscrivit l'angle obtenu, compara l'heure à son chronomètre et remit à plus tard ses calculs. Il siffla son chien, lequel s'était promu gardien du trophée acquis ce matin, et se dirigea vers sa cuisine. Sur un tapis de mousse et de fleurs il s'installa, divisant son repas en part égale avec son compagnon. Ce dernier eut même sa ration de thé au lait condensé. À l'eau claire d'un ruisselet sourdant d'une crevasse du rocher, il fit sa toilette.

« Agis à ta fantaisie, maintenant, vieux chien ! moi, je vais travailler. Penses-tu qu'elle va venir aujourd'hui ? Ne fais pas l'air si bête, tu sais de qui je veux parler, Serais-tu jaloux par hasard ? »

Caressant affectueusement la tête intelligente de la bonne bête, il se leva, roula une cigarette dont il aspira avec délices la fumée qui s'envolait en volutes circulaires. Il s'en fut à son embarcation d'où il sortit deux trépieds qu'il enfonça solidement dans le sable. Sur l'un d'eux il vissa son théodolite-magnétomètre et sur l'autre son aiguille aimantée servant à mesurer l'inclinaison.

Vu que ces observations de la déclinaison et des oscillations sont très longues et très absorbantes, il ouvrit un siège pliant et se mit à l'ouvrage, observant et notant de minute en minute, les degrés des verniers.

Au-dessus de sa tête un ciel lointain, très bleu, taché seulement au nord de quelques cirro-cumuli au blanc laiteux, semblables à un troupeau de brebis paissant dans les prairies de l'Olympe. Face à lui, l'eau calme du détroit, d'un vert glauque dont la surface était animée d'une multitude incroyable de guillemots-nandt, de mergules noirs, de labbes skua, de stercoraires pomarins, de goélands, de canards kakawi. Plus au large, des icebergs aux formes les plus variées dérivaient vers l'est et le sud, fatidiquement entraînées par les courants polaires, qui comme les hommes recherchent des climats tempérés.

« Déjà trois heures », dit l'ingénieur en regardant sa montre.

« Que le temps passe vite. Je vais maintenant établir ma longitude. Un autre jour j'observerai l'inclinaison magnétique et la mesure absolue de la déclinaison ».

« Le point exact où je me trouve étant établi, je pourrai comparer mes observations avec celles de l'Observatoire de Toronto, sur une donnée juste, sur une base scientifique établie. »

Reprenant son sextant, par une série de lectures, durant trois quarts d'heure, il nota les angles indiqués sur le vernier, dont le calcul des degrés devait lui indiquer la longitude où il se trouvait. Pour ce travail il se servit de son horizon artificiel dont le mercure reflétait le ciel.

Démontant ses instruments, il les remit dans leurs caisses respectives, recouvrant le tout d'une toile imperméable.

« Il est trop tard aujourd'hui pour faire l'ascension de ces monts, se dit-il. Tout de même je pourrais chercher un endroit

par où cette ascension peut se faire, car d'ici, inutile d'essayer d'escalader ces murs abrupts. »

Il se dirigea alors vers le fond de la crique Cumming. Après une heure de marche, il l'atteignit. Il fut enchanté de voir qu'une vallée étroite et profonde, dans laquelle coulait un clair ruisseau, nourri par un glacier dont il voyait au loin la face, était le prolongement terrestre de ce fjord.

D'ici, répéta-t-il, je ferai bien l'ascension de ces rochers. Quel beau panorama, j'aurai là haut ! Les anachorètes étaient des sages, et leur amour de la solitude le prouve. Pourtant, il n'est pas bon que l'homme soit seul ! Faisant un mouvement brusque : Est-ce que par hasard, cette apparition d'hier ! C'est une hallucination ! il ne se peut pas que mon cœur soit dupe à ce point de mes sens.

Le lieu, les circonstances, l'étrangeté de cette rencontre, la féerie de la nature, le magnétisme émanant de cette terre apocalyptique ! tout s'explique ! Je suis envoûté ! Le vieux Thor est aigri de ce que j'ai envahi son domaine et voulu en arracher les secrets. La science ploiera toujours le genou devant une force spirituelle supérieure.

Monologuant ces pensées philosophiques, il rebroussa chemin. Il était près de onze heures du soir lorsqu'il arriva à son point de départ. Il se prépara un souper sommaire, et, quoique harassé par sa longue marche, il voulut revoir le soleil de minuit dans toute sa splendeur. Il avait deux raisons pour ce faire ; une fausse espérance que peut-être sa solitude serait égayée d'une apparition désirée, mais non voulue, se disait-il. L'autre considération, plus pratique, il voulait à cette heure, fait inusité et qui flat-

tait son orgueil professionnel, prendre une observation solaire, à minuit juste, afin de contrôler celle du midi.

Son travail fini, il scruta l'horizon de sa longue-vue. Rien ne vint en briser l'uniformité. Il se dévêtit, gagna sa tente, mit cette fois sa carabine à portée de sa main, s'enroula dans son édredon : Quelques minutes plus tard sa respiration régulière indiquait le repos complet, l'oubli au pays des songes.

Alpinisme et Méditations

Comme nous aimons à ne jamais risquer
Que notre droit d'agir soit soudain révoqué,
Ni que devant nos pas le sol s'ouvre et bascule
Ne pas mourir !...

Alphonse Beauregard.

Réveillé dès avant sept heures, le lendemain matin, par les aboiements de son chien qui avait découvert les galeries souterraines d'une famille de lemmings, Théodore se leva promptement. Ayant fait une toilette sommaire à la source glacée déjà mentionnée, il déjeuna sommairement. Dans son havresac il enfouit quelques provisions de bouche, mit son baromètre en bandoulière, et, muni d'un bâton ferré, se prépara à escalader les montagnes Croker.

Ne voulant pas indûment attiser la curiosité de l'ours polaire et l'induire en tentation, il abattit sa tente et la cacha, avec ses caisses et autres objets, en arrière d'un amoncellement de grosses pierres.

Pendant tout ce temps, Pyré s'acharnait vainement de ses griffes à élargir l'orifice d'un clapier ayant à peine trois pouces de diamètre, par lequel il avait vu disparaître un lemming. Ce petit animal, court et trapu, à pelage souple et fourni, brun-clair en été et blanc en hiver, sans queue, moins gros qu'un rat, est célèbre par les migrations qu'il entreprend en quantités innombrables pendant les froids rigoureux ou après de grandes sécheresses. Dans ces pérégrinations les renards, les loups et les hiboux en font un grand carnage. Rien n'arrête leur course et on les a vus traverser de larges cours d'eau à la nage. C'était un de ces petits animaux que Pyré avait surpris en rase campagne. Celui-ci, au lieu de fuir, s'était redressé sur ses hanches, faisant face à son ennemi. Retroussant sa lèvre supérieure il montrait ses petites dents pointues. Ses grognements imitaient le cri de la souris. Devant tant d'audace le gros Pyré s'était trouvé désemparé. Peut-être riait-il dans ses barbes ? Lemming profita de cette distraction canine. D'un bond de côté il fut à son trou et disparut. Dogue voulut alors lui prouver qu'on ne se moquait pas impunément de lui et il se mit avec entrain à démolir le souterrain bâti avec tant de misères et de peines.

Ce ne fut qu'après plusieurs appels de son maître qu'il se décida à le suivre, jetant de temps en temps un regard sournois en arrière.

Après une heure de marche ils arrivèrent au fond de la baie Cummings. De là ils suivirent une vallée étroite, qui, à trois milles plus loin, était fermée par un immense glacier, dont la surface polie s'élevait à une hauteur de 400 pieds. Ce fut alors que commença le travail ardu de l'ascension pour arriver au plateau supérieur couronnant l'île.

L'aspect des montagnes n'était guère invitant. Du fond de la baie à cet endroit le baromètre indiquait une élévation de cinq cent quatre-vingt pieds. Il restait encore au-delà de mille cinq cents pieds à gravir. Les premiers six cents pieds, d'une rampe d'un pied d'élévation par pied horizontal furent franchis en deux heures. Cette section de la montagne proprement dite était composée de rochers détachés du sommet et amoncelés depuis des siècles, jusqu'à ce que la face même de la montagne fût atteinte. Elle présentait, sur une hauteur de cinquante à soixante pieds une muraille perpendiculaire, toute fissurée, avec de place en place des projections calcaires pouvant servir de marche-pied. Après des efforts inouïs, nos deux amis parvinrent à escalader ce rempart, non sans avoir été attaqués par des gerfauts d'Islande, nichant dans ces lieux inaccessibles. Cette attaque inopinée faillit leur coûter la vie. Heureusement que les aboiements du chien éloignèrent les oiseaux. Tout de même ils n'étaient pas encore en sûreté. La troisième partie de la montagne était glissante, remplie de cailloux roulant sous les pas, quoique d'une pente beaucoup plus accessible. C'était une couche de glaise à travers laquelle l'eau des neiges fondantes s'était infiltrée. Une centaine de pieds avait été franchis à quatre pattes. S'étant arrêtés pour respirer, ils sentirent la terre trembler sous leurs pieds, et un bruit sourd, comme le grondement du tonnerre se fit entendre. Une sensation fade, le cœur sur les lèvres, les yeux désorbités par la frayeur, un cri de rage impuissant, le sang se glaçant dans les veines, précédèrent cette souleur si fluide de la chûte dans le vide : La terre se dérobait sous leurs pas. Une avalanche de terre et de pierres, glissant sur le roc sous-jacent se détachait de la montagne. Leur course vers une mort certaine était vertigineuse.

L'abîme s'ouvrait sous eux prêt à recevoir leurs corps rompus, leurs chairs meurtries. Un saut de plusieurs cents pieds de hauteur les attendait. Secondes d'angoisses qui parurent un siècle. « Sauve-toi, Pyré ! Chacun pour soi ! Adieu ! »

Suivant l'ordre de son maître, le chien s'élança vers le sommet de la montagne. C'était l'effort d'un pygmée sur le manège monstre d'une gigantesque batteuse.

Il galopait, n'avançant pas il est vrai, mais n'étant pas non plus entraîné à sa destruction. Quant à son maître, la Providence, lui qui n'y croyait pourtant guère, veillait sur lui. Dans le chemin de l'avalanche se trouvait une arête, couronnant la paroi perpendiculaire du mont. Cette pointe résista à la poussée formidable de l'avalanche, la divisant en deux bras. Sur ce phare naturel notre ami fut porté par les débris et s'y cramponna avec la force du désespéré. Ses yeux horrifiés virent le plongeon fatal, rivière fangeuse dont le bruit l'assourdissait. Dix minutes au plus et le cataclysme avait pris fin. Théodore voulut alors poursuivre sa route, mais ses jambes fléchirent sous lui. Maintenant que tout danger avait disparu, la force physique faisait place à la peur. Par un effort surhumain il reprit son ascension, péniblement, lentement. Arrivé à l'endroit d'où il s'était senti entraîné, il y trouva son compagnon haletant, exténué. Instinctivement, il l'enlaça de ses bras, peut-être même l'embrassa-t-il.

Le soleil avait dépassé le méridien, lorsqu'ils arrivèrent sur les hauteurs surplombant le détroit de Lancaster. L'immense plateau, dénudé, aride, s'étendait à perte de vue, plat, monotone. De place en place, un petit lac d'émeraude encore partiellement recouvert de glace, aux rives couvertes de mousses et de lichens

d'un vert tendre, d'où émergeaient des millions de fleurs arctiques, en diamantait la surface.

Théodore l'avait échappé belle. Il s'assit sur une grosse pierre plate et se prit à réfléchir : Qu'est-ce après tout que la vie ? À quoi tient-elle ? Quel est cet instinct de la conservation, le plus fort qui existe en tout être créé, qui, en temps de danger décuple la force humaine, rend l'esprit si clair et si lucide que dans un éclair il embrasse et le danger et aussi les moyens de s'en préserver ? La réaction se faisait. Il se sentit faible. Sa vue se voilait et ses oreilles bourdonnaient. Que se passait-il donc en lui ! Allait-il comme une femmelette faire de la toile ? Il fit un effort pour se ressaisir, et de son cœur monta, fervent et sincère, un acte de remerciement à son Créateur. Sa pensée jusqu'alors n'avait pu songer un instant aux grands mystères de l'au-delà. L'idée du danger à éviter, arc-bouté sur le roc de l'instinct de la conservation matérielle ne lui avait pas laissé le loisir de songer à la vie spirituelle qui suit cette première. Sa vie entière, si souvent inutile, si souvent en contradiction avec les enseignements moraux du christianisme, déroula son film à sa vue intérieure. « Que l'homme est peu de chose », soupira-t-il. Un fil rompu et tout est fini. Philosophant ainsi, il prit son baromètre, constatant qu'il était à une altitude de 2 930 pieds au-dessus du niveau de la mer.

Reprenant son soliloque intime :

« Moi, qui dans mon orgueil, avais pris pour règle de conduite de donner à mon pays le meilleur de mes travaux et de mes connaissances, connaissances que je basais sur des réalités palpables, moi qui voulais établir le bonheur et la vérité dans les sentiers de la science, où serais-je maintenant si ce roc protecteur n'eut arrêté ma chute ? »

Faire son devoir est une loi morale à laquelle tout homme est assujetti. Non content de ce rôle passif je m'imaginais, nouveau dieu, de bâtisseur, devenu semeur, semant sur le monde des poignées de vérités couvées sous mon front orgueilleux. Semant des étincelles de fraternité, de vérité et de charité universelles dans les ténèbres de l'ignorance, je voyais s'étendre une conflagration dans laquelle se consumait les superstitions, les fanatismes, les haines, les sottises et les préjugés humains, créant ainsi un bûcher d'apothéose à l'intelligence éternelle de l'homme libre ! »

« Oui, reprit-il, malgré mon entraînement technique où l'attrait domine tout, j'avais enfourché Pégase, moi qui croyais avoir soumis mon imagination à ma volonté. J'ai chevauché sur ce coursier, mors aux dents, vers des régions sublunaires, où l'Utopie règne, mais ce que me voilà désarçonné ! Où en suis-je mon Dieu ? Il a suffi d'un faux pas pour me placer face aux réalités. »

« J'ai roulé ma bosse un peu partout ; j'ai goûté le calme du cloître où viennent mourir les bruits du monde. J'ai joui de l'existence fébrile et fastidieuse des grandes villes. J'ai médité à l'ombre des forêts, et sur les flots de nos immenses lacs. Ma pensée ardente voulait rénover le monde, mais, comme la montagne en travail, elle n'a enfanté qu'une souris. Avais-je oublié que l'homme n'est pas seulement matière mais qu'il a aussi une spiritualité distincte devant régner sur celle-là ? »

« Encore quelques degrés plus au Nord, et, orgueilleusement je foulais du pied le pôle, fin scientifiquement correcte d'un axe imaginaire autour duquel nous tournons et tournons. C'est ça, je suis un derviche tourneur ! »

« Quel pôle magnétique m'a attiré en ces lieux ? »

Ainsi raisonnait et philosophait notre ami. Perdu au milieu de ces solitudes granitiques, rugueuses et sauvages, assis sur un promontoire s'élevant à des milliers de pieds au-dessus des mers polaires, il oubliait le présent dans ses déductions métaphysiques. Le soleil irradiait l'horizon, ses rayons violacés patinaient les frontons des icebergs, ombraient les anfractuosités schisteuses des calcaires, les eaux de la mer reflétaient les alto-cumuli aux vives et chatoyantes couleurs. Le zénith scintillait comme un diamant à facettes, la nature entière attestait l'œuvre du Créateur, le Grand Architecte de l'Univers, Dieu ! Dans le calme éternel d'une nature grandiose il écoutait bruire le silence et l'entre-choc de ses méditations à la recherche du beau et du vrai.

Inconscient il laissait s'écouler le temps. La température ayant baissé de plusieurs degrés il frissonna, constatant avec surprise que le soleil venait de s'obscurcir et qu'une pluie fine tombait.

Me voilà bien pris se dit-il. La présence des cirro-nimbus hier soir eût dû m'avertir de ce qui m'arrive. Leur présence ne ment jamais : pluie avant vingt-quatre heures. Ils étaient tellement au Nord qu'ils auraient bien pu déverser ailleurs leurs eaux. Contre mauvaise fortune, faisons bon cœur. D'ailleurs ce n'est pas une pluie de durée car à travers le brouillard j'aperçois le bleu du ciel. Déjà trois heures de l'après-midi ! Brr ! mais qu'il fait froid ! En effet, son thermomètre de poche n'indiquait que 38 degrés. Viens Pyré, tu as assez dormi. Il faut nous réchauffer. Inutile d'essayer de retourner à nos pénates ce soir.

La pluie a rendu encore plus difficile notre retour. Je me demande même si nous pourrons jamais redescendre ces caps. La pluie monotone, pesante, froide, glacée tombait. Pas un abri, pas un gîte. À travers les cailloux il se mit alors à ramasser toutes les

racines, les mousses et les herbes mortes qui s'y trouvaient. Dans peu de temps il en eut une bonne gerbée, avec laquelle il se bâtit un feu, bien maigre, bien misérable, donnant plus de fumée que de chaleur ou de flammes. Tout de même il fut fier de son œuvre. Encore une fois il remportait la victoire sur les éléments, il domptait la nature, cavale rebelle qui ne se laisse brider que par un effort soutenu.

Satisfait de lui-même il s'approcha de son feu et s'y accroupit, à la mode indienne, les jambes repliées sous lui. De l'ample poche de son habit il tira un biscuit marin, et de son havre-sac son thermos dont le bouchon à vis servait de tasse. Pour son compagnon il avait apporté un gros morceau de pemmican. Tous deux alors se mirent à manger, attendant le beau temps. Le soleil ayant percé les nuages à cinq heures, il put alors contempler à son aise le magnifique panorama se déroulant à ses yeux. Les côtes escarpées de Baffin se détachaient nettement, dentelant l'horizon de leurs fiers promontoires. À ouest par sud il entrevoyait les côtes plus basses de Sommerset-Nord. Au sud, l'horizon se perdait dans les eaux du détroit Régent. Il en était là de ses observations lorsqu'il crut entendre un chant plaintif aux notes cristallines et claires, monter de la terre au ciel. Nonobstant le vertige auquel l'homme est sujet lorsqu'il regarde dans le vide, il s'approcha du bord de la falaise, afin de constater si réellement son cœur ne mentait pas. Il avait cru reconnaître cette voix. Si c'était elle revenue, ramenée là par sa pensée dont l'aimant avait attiré sa barque. Sur le flanc du précipice, à deux mille pieds d'altitude, il se coucha de son long, et son regard plongea dans l'abîme. Un point noir évoluait en face de son campement. Quoiqu'il ne pût rien distinguer de précis, il eut l'intuition que sa visiteuse de l'autre nuit, avec cette grâce et ce laisser-aller natu-

rels aux races primitives, était revenue vers lui. Il fut dépité de s'être absenté pour une expédition dans laquelle il avait presque péri. Il recula en rampant, se leva, siffla son chien, et se mit à ramasser les quelques effets qui traînaient aux alentours de son bivouac.

« Viens, mon chien, il faut bien retourner là d'où nous sommes venus. »

Rebroussant chemin ils parvinrent bientôt à l'endroit où ils avaient vu la mort de près. Avant de risquer la descente, Théodore examina le terrain. Après deux ou trois essais infructueux, il en vint à la conclusion que prendre ce risque, à cet endroit, équivalait à un suicide. Descendre ce mur perpendiculaire ne se pouvait.

« Il va nous falloir trouver un autre chemin, ma bête », dit-il à son chien.

S'éloignant un peu de la falaise ils se dirigèrent vers le nord. Trois milles plus loin ils arrivèrent au glacier remplissant la vallée. Les abords aussi en étaient précipiteux et impraticables. Ce glacier n'était pas un géant, tout de même, à cet endroit il mesurait bien 900 pieds de largeur. Ces rivières de glaces recèlent aussi bien des dangers insoupçonnés. Leurs mouvements de descente vers les mers polaires, quoique très lents, de neuf à quinze pieds par année, causent, surtout à leurs embouchures, des crevasses profondes et traîtres, car elles sont souvent recouvertes d'une mince couche de glace qui les cachent à la vue.

Étant au courant de ces dangers, Théodore fouilla son havresac, se rappelant qu'il y avait mis lors de son passage à Ponds Inlet, une longue babiche de peau de phoque, achetée d'un Esqui-

mau. En effet, elle s'y trouvait. Il l'en retira et l'ayant étendue par terre, il constata qu'elle mesurait une trentaine de pieds de longueur. Il en essaya la force de résistance. Très satisfait de cette épreuve il l'attacha au cou et en arrière des pattes d'avant de son chien, car, en cas d'accidents, il ne voulait pas que la pauvre bête se pendît comme un malfaiteur. Ainsi équipé il commanda à son chien de prendre les devants, lui le tenant en laisse. Avec mille précautions ils franchirent la barrière de glace. Un accident en somme insignifiant ne survint qu'au moment où il arrivait à la rive opposée de la banquise. Entre elle et la terre ferme se trouvait la seule crevasse qu'ils eussent rencontrée. Elle n'avait qu'une dizaine de pieds de profondeur par six pieds d'ouverture. Prenant son élan, Pyré la franchit d'un bond, mais il eut la malencontreuse idée de s'arrêter et de voir si son maître enlèverait l'obstacle aussi bien que lui. Malheureusement pour Théodore, la laisse qu'il tenait toujours à la main s'enroula dans ses jambes au moment précis où dans un effort surhumain, il s'élançait pour le saut final. Ainsi, au lieu d'atterrir sur l'autre côté, disparut-il dans l'ouverture. Pyré, croyant son maître en danger revint à la hâte là où il était disparu, et sans attendre aucune recommandation se jeta avec lui dans l'étroit couloir, compliquant et doublant les difficultés de sortie. Ce ne fut qu'après une heure d'efforts qu'ils reprirent leur marche, sales, trempés, boueux. Se dirigeant toujours à l'est, ils traversèrent ainsi, la haute péninsule séparant la crique Cummings de la baie Croker. L'animal, sans fatigue apparente, plus occupé de son maître que de lui-même, l'homme, moins philosophe que la bête, maugréant…

Ce ne fut que sur le versant ouest de la baie Crocker qu'ils trouvèrent enfin un ravin abrupt, dangereux même, mais qui leur permit une descente un tant soit peu praticable. Lorsqu'ils attei-

gnirent la grève, il était déjà quatre heures du matin, et notre explorateur constata qu'il était à vingt-sept milles de son campement.

Après un repos bien mérité, ayant dévoré un autre biscuit, et fumé une cigarette, le tout ayant duré une demi-heure, ils reprirent le chemin de leur logis temporaire. Suivant la grève, la marche fut moins pénible, et à une heure de l'après-midi ils atteignirent leur point de départ, fatigués d'une telle course et de leur longue veille. Théodore se laissa choir sur ses effets et regarda d'un œil distrait autour de lui. Sur la caisse de son sextant il vit un petit jet blanc, luisant. Il s'en saisit et fut tout surpris de constater qu'il était d'ivoire poli et sculpté d'une manière toute originale. C'était une amulette esquimaude, de la forme d'un trident. Il s'étonna quelques instants, ne comprenant comment cet objet avait été placé là. Une lueur se fit en son intelligence :

« Mes sens ne m'avaient pas trompé. Elle est venue ! »

Il porta affectueusement le petit objet à ses lèvres et le mit dans la poche intérieure de son gilet.

Secouant sa torpeur, il se leva, installa son magnétomètre et pendant une heure se livra à son labeur. Pour lui, c'était la satisfaction du devoir accompli, car s'il eût écouté ses sens endoloris et fatigués, il eût remis au lendemain ce travail absorbant.

Ses observations terminées, il fit haut cette réflexion : l'éducation donnée par les moines a sa valeur, elle nous apprend que l'esprit doit dominer la matière.

Il monta sa tente, y étendit son édredon et mit tout en ordre pour un repos bien mérité. Pour préparer son souper il ne trouva

pas trop prosaïque sa lampe à pétrole. En vaquant à ses différentes occupations il fut tout surpris de constater dans le nord-est un effet de lumière des plus curieux. L'examinant attentivement, il vit que c'était un arc-en-ciel triple, dont la vignette ci-jointe expliquera, mieux que toute description, la forme originale et tout à fait inusitée. Partant d'une base unique, l'arc principal montait au zénith dans la direction de l'ouest. De cet arc-souche, un autre, plus court, s'allongeait vers l'est, entrecoupé par un autre parallèle au premier.

Après un repas sommaire, Théodore mit ses notes à point. Il se dévêtit, étendant sur les cailloux ses habits mouillés et boueux pour que le soleil les y séchât.

« Au diable ours et loups, Pyré. Nous allons dormir comme des bienheureux. Viens, je vais même te donner un coin de ma couverture. Il est déjà dix heures. C'est embêtant ces journées de vingt-quatre heures de clarté. Demain, il y aura six jours que nous sommes ici. Peut-être verrons-nous arriver le bateau. Tu seras content de revoir le petit terrier qui t'amusait tant, et moi, oui, je serai enchanté du changement. Cette solitude commence à me fatiguer ».

Pour être précis, l'incident est arrivé le 12 août 1911. Les observations prises par l'auteur situent cette montagne par 80 degrés, 30 minutes de longitude Ouest et par 72 degrés 27 minutes, 52 secondes de latitude Nord.

Nouvelles Explorations

L'infini sous mes pieds reflétait l'insondable ;
Des lueurs y flottaient comme dans un miroir.

Victor Hugo.

« Hup ! hup ! Vous êtes bien paresseux ce matin, Monsieur l'ingénieur. »

Ce fut la voix joviale et rude du bon capitaine Bertrand qui l'éveillait. Il était tout surpris du sommeil profond dans lequel était plongé Théodore.

Savez-vous qu'il est déjà dix heures ? Le bateau est au large depuis une heure. Nous avons tout fait pour attirer votre attention mais inutilement. L'écho seul nous a renvoyé les cris de la sirène. Nous ne pouvions distinguer votre tente. Votre chien n'était pas plus visible. J'ai eu quelqu'inquiétude à votre sujet. Les jeunes gens sont si imprévoyants.

« J'ai tenu à débarquer moi-même pour m'assurer que rien d'insolite ne vous était arrivé. Mais, que diable dans quelle flaque de vase vous êtes-vous roulé ? »

« Je ne me suis pas roulé dans la vase, capitaine. Je ne sais ce que vous voulez dire. »

« J'ai vu vos habits avant d'entrer. Ils sont recouverts d'une couche de glaise se détachant par galettes. Regardez, votre chien aussi est tout crotté ! »

Un bon rire s'échappa de la poitrine de l'ingénieur, son escapade de la veille lui revenait à la mémoire.

« Je suis allé visiter le grand plateau de l'île et j'ai eu un peu de difficultés à redescendre. »

« Vous êtes fou ! vous auriez pu vous tuer ! Ignorez-vous que l'escalade de l'île n'est possible que dans ses parties ouest et nord ? Vite, habillez-vous ! Et voilà ce qui va vous réconforter. Tirant de sa poche un flacon, le bon capitaine, qui lui, pourtant, ne prenait pas une goutte, versa à son jeune ami une bonne rasade de vieux rhum, tonique des marins.

Celui-ci l'avala d'un trait, grimaça un peu mais fut très reconnaissant de cette délicate attention du commandant. « Merci », dit-il.

Ravigoté, il s'habilla à la hâte. Pendant ce temps les matelots qui avaient accompagné le capitaine mirent son canot à l'eau, y placèrent tout son bagage et l'attachèrent à leur chaloupe.

Pendant le trajet de la terre ferme au bateau, le capitaine se fit raconter les détails de l'ascension des monts Croker. Théodore lui en ayant fait le récit, le capitaine reprit : « Vous autres, vous êtes tous pareils. Vous croyez tout savoir, tout pouvoir faire, et vous me causez bien des alarmes. »

La conversation dériva alors sur la possibilité de faire le fameux passage du Nord Ouest, entreprise qui a coûté la vie à bien des marins anglais et qui n'a jamais réussi.

« Croyez-vous mener à bien cette entreprise, Capitaine ? »

« J'en doute, lui répondit-il. J'ai pu approcher l'extrémité est de l'île Melville, mais le détroit McLure est rempli de banquises et de champs de glaces à perte de vue, d'une épaisseur de cinq à

vingt pieds. Ce sont les glaces de la mer de Beaufort se frayant un passage vers le sud. »

« Ne pensez-vous pas qu'elles aient le temps de dériver avant les froids de l'hiver et vous permettre la navigation du détroit ? »

« Peut-être. L'avenir dira si les dieux me sont propices. Nous retournons à Ponds Inlet où nous mouillerons quelques jours dans le havre Albert. De là vous pourrez relever les baies non explorées des côtes de Baffin. Quant à moi je m'occuperai de la perception des droits de pêche des baleiniers écossais et américains. Dans un mois nous reviendrons à Melville. Si le sort nous favorise nous hivernerons aux îles Herschell, à l'embouchure du Mackenzie. »

La chaloupe accostait le bateau. Les officiers, le médecin du bord, souhaitaient la bienvenue à l'explorateur. Pyré renouait connaissance à la mode chien, avec Sport, le petit fox-terrier du bord, n'oubliant pas un magistral coup de queue aux cuisiniers, reconnaissance du ventre…

Le retour à Ponds Inlet se fit en longeant la côte nord de l'île Bylot et en la contournant à l'est, au lieu de revenir par les détroits Navy Board et Éclipse. Les membres de l'équipage purent alors contempler l'immense calotte de glace qui recouvre cette partie de l'île et ses nombreux glaciers dont quelques-uns déchargent des icebergs. Pendant ce trajet, l'idée d'une apparition poétique passait devant les yeux de notre explorateur.

Incidemment, pour amorcer la conversation il demanda un jour au capitaine :

« Vous avez déjà mouillé à Blackhead, dans le détroit de Cumberland, n'est-ce pas ? »

« Oui, répondit celui-ci, la formation géologique des côtes vous intéresserait. Nous y avons trouvé du graphite et du mica. »

« Connaissez-vous les naturels ? »

« Mais oui. »

« Y auriez-vous rencontré par hasard un Esquimau du nom de Paul Racine ? »

« Certainement j'ai même connu son père. »

Cachant sa joie intérieure, Théodore reprit :

« Est-ce que par hasard, vous n'auriez point vu chez cet Esquimau un enfant, une jeune fille… que… qui… le vieux Jim Macketoui à Ponds Inlet, me disait être une perle ? »

Le capitaine regarda son interlocuteur avec un certain intérêt et même avec une curiosité à peine dissimulée ; mais celui-ci, sous un masque impassible ne laissa rien paraître de son émotion.

« Je sais que Paul élevait une orpheline, sa nièce je crois. Elle était réellement jolie et intelligente. De plus, elle parlait assez bien le français. À la mission, c'était l'élève la plus éveillée et la plus intelligente, m'a-t-on dit. Lors de mon dernier passage à Blacklead j'ai appris qu'elle et son père en étaient repartis. Je ne me suis pas informé où, mais je serais porté à croire qu'ils demeurent à Ygloulik, dans la partie nord du Fox Channel. »

« En quoi cela peut-il bien vous intéresser ?

« Études ethnographiques, mon capitaine. Curiosité d'un civilisé pour un oiseau rare, reprit-il laconiquement. »

Même à ce vieux loup de mer, en qui il avait confiance, qu'il savait indulgent au besoin et très discret, allait-il ouvrir les arcanes de son âme ? Un instant il eut cette tentation, mais habitué à se replier sur lui-même, il se tut.

« Paul Racine, reprit le capitaine, n'est pas le seul civilisé de ces régions. À cap Kater, il y a aussi un Monsieur Georges Duval, homme très instruit, parlant couramment le français, l'anglais et l'allemand. Venu en ces parages il y a une vingtaine d'années, il s'est laissé ensorceler par les beautés et l'attrait irrésistible du Nord. Il a rencontré une jeune Esquimaude qui lui a pris son cœur. Quoique menant la vie dure et remplie de privations des naturels du pays, il n'a jamais voulu retourner à la vie civilisée. Vous êtes un peu romanesque, mon ami, prenez garde à vous ! Les fils ténus qui enserrent l'âme deviennent vite des chaînes que l'on ne peut briser. Il y a une certaine émanation dans l'atmosphère arctique, dans ce pays aux contrastes si tranchés qui domine l'homme, se l'accapare et le retient presque malgré lui, l'enrobant de sa féerie et le clouant au sol. Tenez, à l'est, voyez ces nuages papilionacés. Ils vibrent dans la lumière, imitant le battement d'ailes d'immenses libellules. Comme elles, ils sont colorés de vert pâle et de lilas, et, comme elles, éphémères, car déjà ils se fondent et disparaissent, antithèse de notre monde connu. »

« La lumière dans ces régions est vivante. J'en suis à mon dixième voyage dans les mers arctiques. Chaque printemps, lorsque je suis dans mon home dominant la falaise du vieux Québec, l'appel du nord se fait sentir : venir ici me retremper, me ra-

jeunir. Pourtant, je sais qu'un hiver passé sous ces latitudes devrait à jamais nous dégoûter de ces horizons. »

« Trois mois de nuit boréale ! C'est affreux ! Les froids ! les tempêtes ! un affaissement moral de toute la vitalité ! Comme les plantes anémiques conservées dans les caves, l'homme devient morose, grogneux, hâle, étiolé ! Vous constaterez vous-mêmes cette antinomie. Mais, au premier rayon du soleil, lorsqu'en mars l'on voit son orbe supérieur apparaître pour la première fois, une fraction de seconde au-dessus des montagnes, toutes les angoisses sont oubliées, un philtre roboratif circule dans les veines avec des liens qui d'année en année deviennent plus intenses. »

Devisant, notant et observant, les quelques jours requis pour le trajet de North Devon à Ponds s'écoulèrent rapidement. Le huit août, le Neptune jetait l'ancre dans la rade Albert, havre formé par un élargissement du détroit Ponds, et protégé par de hautes montagnes.

Le lendemain matin, le capitaine fit appeler Théodore à sa cabine.

« Le Neptune va faire escale ici. Je connais votre besoin d'activité, de mouvements. Je vais vous faire appareiller notre petit yacht à vapeur « L'Artic Junior » pour une croisière dans les baies et les fjords découpant la côte Nord de Baffin. Choisissez quelques hommes pour vous accompagner. Vous n'aurez pas à revenir ici, vous vous rendrez au fond de Milne Inlet où nous serons dans quatre jours. »

Cette perspective enchanta l'ingénieur.

« Puis-je choisir moi-même mes hommes ? » demanda-t-il au capitaine.

« Faites votre choix. Surtout ne perdez pas de temps car la course que vous avez à fournir est assez longue et vous n'avez que quatre jours pour faire ce relevé. »

« Très bien, mon capitaine, vous serez satisfait. Dès ce midi, nous partirons. »

En quittant la cabine du capitaine, il descendit quatre à quatre l'escalier conduisant du rouf à la cabine du maître-coq. « Vite, stewart, s'il vous plaît, faites préparer des provisions pour sept hommes. Nous partons dans trois heures. »

Il s'engouffrait dans le corridor :

« Holà, monsieur le pressé, lui lança cet appréciable employé, partez-vous pour deux jours ou pour un an ? »

« Pardon, j'oubliais, quatre jours. »

De là, il s'en fut trouver le premier second qu'il savait être très bon navigateur. Celui-ci accepta avec plaisir le poste de capitaine pour l'expédition. De l'ingénieur-mécanicien il obtint un graisseur, promu mécanicien, et un chauffeur. Pour aider à la manœuvre générale, un matelot fut choisi pour prendre charge de la chaloupe remorquée par le yacht et contenant le combustible et les provisions. Il s'adjoignit aussi ses deux aides, un minéralogiste et un naturaliste.

Le repas du midi pris à bord, l'équipage au complet, l'Artic Junior quitta les flancs du Neptune, se dirigeant vers l'ouest.

Cette expédition, commencée sous d'aussi heureux augures, finit presque tragiquement. Quelque temps après le départ l'on constata que le yacht, qui n'avait que vingt pieds de longueur était surchargé par le poids de son engin. En effet, la ligne d'eau n'était qu'à six pouces du bord. Advenant une tempête, un naufrage était inévitable. Heureusement qu'il n'en fut rien, mais le danger vint d'un autre côté. Deux jours après leur départ, un brouillard épais les enveloppa. Ne voulant pas perdre de temps, l'on continua tant bien que mal la course, le compas étant tout à fait inutile dans ces régions. À un moment, l'un des hommes entendit un bruit à peu près semblable à celui que fait un torrent impétueux.

« Machine arrière », cria le capitaine.

L'ordre fut obéi à la minute. La chaloupe était au milieu de récifs dangereux, entraînée par un fort courant et elle toucha fond.

Quelques minutées d'angoisse et chacun se mit à l'œuvre pour l'en dégager. Le brouillard devenait de plus en plus opaque. L'ordre fut donné de jeter l'ancre. Vu qu'il n'y avait pas de guindeau sur l'avant de la chaloupe pour faire mécaniquement ce travail, Théodore en deux enjambées fut sur l'avant-pont. Saisissant le grappin, d'un poids de soixante livres, il le jeta par dessus bord. Malheureusement pour lui, un des becs de l'ancre accrocha le haut de son habit et il fut entraîné au fond de l'eau, à une profondeur de quatorze pieds.

« Sedna me veut en son paradis, pensa-t-il, et je ne tiens pas à y aller. Pourvu que l'on fasse diligence là-haut ! »

En un tour de main, il fut retiré de sa mauvaise position, et bien à temps, car il était inconscient lorsqu'on l'étendit sur le

pont. Revenant à ses sens il dit au premier officier :

« Quelle idée bête ai-je eue d'aller déposer cet ancre au fond de l'eau. Quel froid baiser. Je n'ai pu ni examiner la formation géologique, ni étudier l'archéologie de l'hypogée humide où j'ai été entraîné. »

Deux heures anxieuses s'écoulèrent après cette alerte. Enfin, la brume s'éleva d'une vingtaine de pieds au-dessus de la mer, l'équipage constatant avec stupeur que l'on s'était fourvoyé, au milieu d'une cinquantaine de petits îlots formant une chaîne de brisants à marée basse. Ils avaient mouillé près d'un des plus étendus, de cent pieds de longueur par trente-cinq pieds de hauteur. Sur cette éminence ils bâtirent un cairn de pierres sèches dans lequel ils placèrent une note, au cas où ne revenant pas à l'endroit désigné par le capitaine Bertrand, il eût pu les retracer.

De là ils gagnèrent la baie White, à l'est du goulet Milne. Traversant la baie, un des tubes de l'engin creva. L'eau en se répandant sur les charbons ardents causa une explosion qui heureusement n'eut pas de suite grave. À la rame l'on se rendit au fond de la baie, mouillant au pied d'une montagne de 3 530 pieds d'altitude. Heureusement qu'en explorant Oliver Sound, ils avaient trouvé un morceau de bois rond, de trois pouces de diamètre, ayant cinq pieds de longueur. Trouver du bois dans ce pays, où il n'y a pas un arbre est toujours une surprise et ils l'avaient ramassé. Il leur fut d'une grande utilité pour fermer le tube brisé.

Tandis qu'ils étaient occupés à ce travail, une avalanche de terre s'étant détachée du flanc de la montagne les ensevelit presque, et ils ne durent leur salut qu'en se jetant dans la chaloupe qu'ils poussèrent au large en grande hâte. Ces accidents

n'altérèrent en rien leur joie de vivre et leur bonne humeur. Les baies qu'ils avaient explorées, encaissées dans des précipices, étaient de toute beauté. Les eaux en étaient d'un bleu opaque, indice de leurs très grandes profondeurs. De distance en distance, ces montagnes étaient coupées de vallées profondes dont le vert tendre, succédant au blanc cristallin des glaciers, tranchait sur le noir des rocs métamorphiques. Ici et là ils rencontrèrent les vestiges d'anciens campements esquimaux. Enfin, le quatorze au matin, ayant marché toute la nuit, l'Artic Junior s'amarrait au flanc du Neptune, au fond de la baie Milne, — tel que convenu.

Quelques heures avant d'accoster le bateau, leur marche avait été retardée par un incident tout à fait original, et dont bien peu d'explorateurs sont témoins : l'explosion d'un iceberg. Les hommes de la science ont expliqué ce phénomène par la dilatation des bulles d'air, échauffées par les rayons solaires, bulles d'air qui furent emprisonnées dans ces monts de glace lors de leur formation dans les glaciers. Cette déduction est très logique, car ce prodige ne se produit que tard en été, après une suite ininterrompue de jours ensoleillés. Nos explorateurs approchaient le fond du golfe Milne, s'approchant d'un iceberg à bâbord, haut de cent quinze pieds et ayant de 800 à 1 000 pieds de diamètre. L'imagination peut donner une idée de la masse énorme de ces îles flottantes, lorsque l'on sait que pour chaque pied hors de l'eau, il y en a neuf de submergés.

Ils n'en étaient plus qu'à un quart de mille lorsqu'un crépitement sec comme le bruit d'une mitrailleuse se fit entendre. Très étonnés, ils tournèrent leurs regards dans la direction de la canonnade. Quelle ne fut pas leur surprise de voir se détacher du flanc et du sommet de l'iceberg des morceaux de glace de toutes

les dimensions, tombant à l'eau, s'y enfonçant et réapparaissant à la surface. Ce travail de désagrégation était tellement rapide, se continuant avec un bruit sourd de mitraille, qu'en peu de temps ils se trouvèrent au milieu d'un immense champ de glaces flottantes, formé de millions d'unités variant en dimension depuis la grosseur du poing jusqu'à celle d'une maison. Plus de la moitié de l'iceberg avait ainsi volé en éclats. Les morceaux ainsi détachés avaient dû lui faire perdre l'équilibre, car à un moment leurs yeux horrifiés virent la masse énorme pencher insensiblement et tourner sens dessus dessous. Le déplacement d'eau entraîna presque leur chaloupe dans le maelstrom causé par cette culbute. Alors apparut à leur vue émerveillée une toute autre banquise. Au lieu de sa forme carrée, elle dessinait maintenant les contours les plus fantastiques et les plus variés, sculptés par l'action des vagues. Lorsque tout danger fut disparu, le premier second dit : « Maltais, vous êtes un chanceux. Depuis dix ans que je parcours les mers du nord, ce n'est que la deuxième fois que je suis témoin de l'explosion d'un iceberg. Vous qui êtes renseigné, dites-nous donc, où serions-nous tous si, par hasard, nous nous fussions trouvés au pied de l'iceberg lorsqu'il a commencé sa pétarade, car mon intention était de le frôler ? »

« Au diable votre demande et ma réponse, répondit Théodore en riant. Qu'importe, nous sommes ici, et c'est là le principal. »

Le déplacement d'air entraîna presque leur chaloupe dans le Maelstrom.

Ils étaient tous gais de la performance unique à laquelle la nature les avait conviés, et encore plus du travail accompli.

En moins de cinq jours, l'ingénieur, si bien secondé de ses hommes, avait couvert au-delà de trois cents milles, et relevé deux cents milles de côtes inexplorées. Inutile d'ajouter que tous étaient exténués par ce travail de galérien.

Àbord, on leur prépara un copieux déjeuner, arrosé d'une double ration de rhum. Tous gagnèrent leurs cabines pour prendre un repos bien mérité. Aucun d'eux n'entendit le grincement des chaînes sur l'acier de l'écubier, s'enroulant sur le cabestan et hâlant les ancres, ni le trépidement des machines lorsque le Neptune reprit sa course vers le nord et l'ouest. Les deux quarts de diane avaient sonné, la relève s'était faite deux fois, et toujours le long sommeil réparateur pesait sur eux. Huit heures s'écoulèrent ainsi. À leur réveil ils constatèrent qu'ils étaient déjà dans le détroit du Navy Board.

Monté sur le tillac, Théodore s'amusait à étudier les allées et venues des grands plongeons du Nord, des eiders, des bernaches, des phalaropes roux, des maubèches pourprées, des sanderlings et des goélands à manteaux glauques, qui ayant quitté leurs terrains de nidification, avaient conduit leurs petits sur les eaux du détroit où ils leur enseignaient la pêche. Ils formaient une république assez bruyante mais exempte de guerre.

Le Passage du Nord-Ouest

Hanté d'impossibles départs
Et d'aventures incertaines,
Vers le bleu des plages lointaines
Je t'ai dit, Ô mon Rêve : Pars !

Huit heures du soir. La cloche du bord avait sonné le quart de nuit. Quelques ordres brefs avaient été donnés. Silencieusement, le capitaine, le deuxième second, le quartier-maître et les matelots dont le travail était terminé, se retiraient dans l'entrepont pour s'y reposer. Relevé par un nombre égal de marins, le premier officier assuma le commandement de la manœuvre. Il envoya le troisième au nid-du-corbeau, petite tourelle au sommet du mât de misaine entre le petit cacatois et le perroquet. De ce poste élevé d'où la vue portait au loin, il signalait à l'officier de quart l'approche et la direction des banquises.

Pour les éviter, le Neptune longeait alors la côte sud du détroit de Lancaster.

Théodore était tout attention. Appuyé au bastingage, à bâbord, sa lunette ne quittait pas sa vue. Il cherchait tous les contours de la côte, tâchant d'y découvrir la forme conique d'un toupie. Son cœur était dans l'attente. Sous l'emprise d'une forte émotion, il se dit : « Si seulement je peux apercevoir une silhouette se détachant sur le fond sombre des monts ? D'après les informations que m'a données Pacca, elle est temporairement installée sur cette côte. »

Une heure se passa ainsi. Deux ou trois alertes le firent tressaillir. Ce n'était qu'une illusion occasionnée par l'apparence trompeuse de grosses roches, ressemblant de loin à une tente.

L'on approchait maintenant l'entrée du golfe de l'Amirauté. Dépité, le cœur tri, il dut constater que Pacca et les siens avaient transporté leurs pénates ailleurs, probablement à ce village d'Ou-

louksigne, qu'il ne savait où placer, les cartes ne mentionnant pas les noms indigènes des différentes localités.

« Une prémonition intime, impersonnelle, m'avait laissé sous l'impression que je reverrais cette petite sauvagesse », murmura-t-il en allant à tribord. Là il voulut de nouveau revoir les caps de l'île Devon où il avait joui en égoïste de sa grande amie : la solitude.

Au dessus des monts, plusieurs gros nuages réniformes, gris-blancs et lilas voguaient lentement vers l'est.

Quelle splendeur ! s'écria-t-il. Qui donc a bâti cette chaîne de châteaux, de castels, de rotondes, etc., ayant fenêtres, galeries, meurtrières, tours crénelées et galeries, dont la toiture découpe l'horizon ?

« Faites-vous votre prière Monsieur ? » lui demanda, narquois, un matelot.

Il n'eut pas le temps de répondre. Le bateau filant 10 nœuds à l'heure n'avait pu éviter à temps un champ de glace à la dérive. Le choc fut raide, et l'on put entendre sur tout le navire des grognements et des expressions qui n'étaient certainement pas des invocations pieuses. Contusionné, chacun se relevait et se secouait, un rire joyeux succédant à la surprise momentanée causée par un arrêt aussi brusque.

Le bateau gagnait lentement l'ouest, le capitaine Bertrand, tel qu'il l'avait décidé, voulant encore une fois essayer de franchir le fameux passage du nord-ouest.

Pour la description de cette partie du voyage aussi bien reproduire le journal de notre explorateur. Consciencieux, il notait au

jour le jour les faits les plus intéressants :

15 août 1910. Un champ de glaces nous barre la route. Nous sommes à soixante milles de la baie Erebus, enveloppés dans un épais brouillard. Quelques ours polaires passent à portée de nos fusils dont deux sont tués et hissés à bord.

16 août. Partout, de tous côtés, les glaces nous enserrent. Rien ne rompt la monotonie d'un arrêt forcé. Les glaces, la pluie et les brouillards nous tiennent à leur merci.

17 août. Une éclaircie s'est produite. Les glaces en mouvement se sont disloquées, nous laissant un passage assez facile par le sud. Il a plu toute la journée.

18 août. À six heures de l'après-midi, le Neptune mouillait dans la baie Erebus, à l'extrémité sud-ouest de l'île Devon. Sir John Franklin, le grand explorateur arctique, hiverna en cet endroit en 1845-46. Quoique le gouvernement anglais eût dépensé une somme de dix millions de livres en recherches et expéditions, la preuve de la perte de ses deux vaisseaux et la mort des membres de l'équipage ne fut contrôlée que douze ans plus tard par McClintock.

Les équipages en quittant l'Angleterre s'élevaient à cent trente-quatre personnes, dont cinq furent rapatriées du Groenland. On ignora pendant longtemps ce qu'il était advenu de l'expédition. En plus des expéditions officielles, il en partit d'autres dues à l'initiative particulière. L'Amérique se joignit à l'Angleterre et envoya un certain nombre de vaisseaux pour faire des recherches. La France envoya deux braves officiers, dont l'un, le lieutenant Bellot périt au cours des recherches.

Les vaisseaux de Sir John Franklin ont dû être engloutis par les glaces au large de l'île Cornwallis, où l'on a trouvé des traces de leur séjour, tel qu'emplacement d'ateliers, forge et observatoire. Après la perte des deux bâtiments, l'Erebus et le Terror, les survivants partirent des vaisseaux en tirant de lourdes chaloupes sur des traîneaux. McClintock a retrouvé une de ces chaloupes avec deux cadavres dedans sur la rive ouest de l'île « King William ».

La baie Erebus est d'un aspect enchanteur. L'entrée en est surtout grandiose, protégée de chaque côté par deux immenses forteresses naturelles de mille à mille cinq cents pièces d'altitude, de formation calcaire, travaillées et sculptées par l'effet des vagues et des vents.

Débarqué à sept heures ce soir, j'y ai installé ma tente près des ruines de la Northumberland House, longue construction basse en pierres sèches, et du monument élevé à la mémoire de Sir John Franklin et du lieutenant Bellot. Une série d'observations magnétiques a été prise avec le magnétomètre.

28 août. Depuis le 19, le bateau est constamment retardé par les champs de glaces. Ce soir il n'était encore que vis-à-vis l'île Griffith. Le compagnon de Pyré, Sport, est mort ce matin, et il a eu les honneurs d'une sépulture marine. « Sport » était très jeune. Il s'était embarqué à Québec à l'âge de dix jours. Il était le compagnon inséparable de son gros ami, s'amusant à s'esquiver et à lui passer entre les jambes, ce qui laissait l'autre toujours surpris de tant d'agilité et de hardiesse. Sport, élevé au biberon, nourri de lait condensé, était délicat, et il n'a pu digérer les limailles d'acier, que, dans un moment de liberté et de fantaisie, il s'était plu à avaler.

26 août. Brouillards, pluies, et depuis deux jours forts vents du nord. Le vent nous a été très secourable car il a brisé les glaces qui se sont mises en mouvement. Nous allons à toute vapeur dans une mer relativement libre. Nous avons tous hâte d'arriver à l'île Melville. Ce soir nous avons eu une légère bordée de neige.

30 août. Depuis trois jours nous sommes emprisonnés par les glaces au large de l'île Byam Martin. La charpente du bateau craque et gémit sous la poussée des pressions. N'était sa constitution spéciale, nous aurions le même sort que les bateaux de Sir John Franklin. Lorsque les glaces se resserrent sur sa coque triangulaire, celle-ci, au lieu de s'écraser, monte tranquillement et les glaces s'engouffrent sous sa quille. Lorsqu'elles s'écartent le bateau reprend son aplomb, mais un frémissement le secoue de la poupe à la proue, de la cale à la dunette. Tout le monde est sur le qui-vive.

31 août. Éveillé ce matin par le bruit des chaînes glissant sur l'armature des écubiers. Nous mouillons. Quelques instants plus tard, sur le pont, je constate que le capitaine a fait jeter l'ancre au milieu du havre « Winter » à l'île Melville. Quel changement dans la configuration de ces terres ! L'île de Melville, à base carbonifère, est basse, onduleuse et recouverte d'herbes et de mousses. Elle est l'habitat privilégié d'un nombre incalculable de bœufs polaires, de rennes, de loups, de renards blancs et bleus, de lièvres, de lemmings, de perdrix blanches, de hiboux et de corbeaux arctiques. Les oiseaux aquatiques y sont très nombreux. Le bruant, l'unique chantre ailé du Septentrion module ses trilles mélodieux au sein de la plus sauvage nature.

Sur le rivage du havre Winter se trouve un rocher, solitaire et étranger sur ces côtes plates et unies. Ce bloc, témoin des milliers

de siècles passés, où les glaciers s'étendaient sur une mer peu profonde dans cette région désertique, sert maintenant de monument en perpétuant la mémoire des braves, qui, vers 1800, affrontèrent Borée dans sa forteresse jusque-là inaccessible, et ravirent au Nord ses secrets. Ce rocher, cinglé par les vents et les tempêtes arctiques, porte différentes inscriptions sur bronze, scellées à sa paroi. La plus intéressante est certainement celle en date du premier juillet 1909, relatant la prise de possession de l'Archipel Arctique, au nom du gouvernement canadien par une expédition du Capitaine Bernier. Un replicata de cette plaque existe à l'entrée de la Bibliothèque Nationale à Ottawa.

3 septembre. Après trois jours d'essais infructueux pour franchir le détroit de McLure, le bateau a dû forcément rebrousser chemin. Les banquises et les champs de glaces barrant complètement le détroit depuis l'île Prince Patrick à celle de Banks n'ont pu être franchis. C'est une mer d'eau solide, informe, bouleversée, entassée en monticules, formant une barrière impassable de quinze à quarante pieds d'épaisseur, à laquelle le bateau se luttait inutilement.

Rencontrant le capitaine, Théodore lui fit cette remarque :

« Quel dommage que vous ne puissiez franchir cet obstacle ? Quel digne couronnement c'eût été à votre carrière ? »

Dans son for intérieur il se disait :

« Je remercie les forces de la nature de cet échec. Le bateau retournera probablement hiverner quelque part sur l'île Baffin. Je reverrai alors cette lutine dont la pensée me poursuit sans cesse. N'en faisons rien paraître ! Que mon impassibilité apparente cache les désirs de mon cœur ! »

Comme nous le constaterons plus tard, sa prémonition ne le trompait pas.

Les Grandes Chasses du Nord

SINCE WE PROVE BEASTS, LET BEASTS BEAR GENTLE MINDS.

Shakespeare.

Un beau matin ensoleillé. Le bateau est mouillé à l'extrémité sud-est de l'île Melville. L'excitation est à son comble, les chasseurs jubilent. Les carabines sont examinées, huilées et chargées.

Le capitaine forme trois partis de chasse, pour le ravitaillement de l'équipage en viande fraîche. L'usage continu des viandes salées ou en conserves pouvant amener le scorbut, maladie qu'il faut prévenir afin de conserver dispos tous les membres de l'expédition, au cours du long hiver qui s'annonce. Une grande battue est donc organisée.

Les chasseurs se divisent en trois groupes de quatre membres. Le steward donne à chacun la nourriture requise pour la journée. Le préposé aux magasins à son tour leur remet cartouches, poudre et plomb.

Les préparatifs étant terminés, deux chaloupes de sauvetage conduisent les Nemrods à terre, distante d'un mille, d'où chaque parti prend une direction différente.

La caravane dont fait partie Théodore gagne l'intérieur en se dirigeant vers le Nord-Ouest. La marche se fait allègrement sur un terrain vallonneux, recouvert d'un épais tapis de verdure. Le

soleil verse à flots lumières et rayons, mais si peu chauds, que l'on n'en souffre pas.

Après une heure de marche, à quatre milles dans l'intérieur, ses hommes débouchent d'un petit ravin, dont un repli du terrain fermait l'horizon.

« Regardez, fait le matelot Ulric Tremblay, ça remue à notre droite. »

Tous s'arrêtent, retenant leur haleine, dilatant leurs pupilles, le sang courant plus rapide dans les artères. L'instinct du chasseur s'éveille, l'animal humain se prépare à tuer, à massacrer. Fort de sa civilisation, il aura facilement l'avantage car il ne combattra pas avec ses mains, ses pieds ou ses dents, comme ses frères sans raison. Il portera la mort au loin, sans danger, mort foudroyante, affolante pour ces pauvres êtres.

L'ingénieur, de sa lunette, scruta la plaine, et y vit en effet un troupeau de bœufs polaires, aussi dénommés bœufs musqués ou buffalos du Nord. Le troupeau se composait d'une quarantaine de têtes comprenant des mâles, des femelles, et une vingtaine de veaux du printemps. Ils broutaient paisiblement, disséminés sur une étendue d'une quinzaine d'acres. Les jeunes jouaient et folâtraient à l'entour des mères. De temps en temps, un animal levait la tête et inspectait les alentours, une attaque des loups étant toujours à craindre. Si rien d'insolite ne se voyait, il faisait entendre un mugissement particulier et le repas se continuait, les femelles ayant la précaution de rappeler les petits qui s'étaient trop éloignés d'elles.

L'animal que l'on désigne sous ce nom est un gros bœuf à garrot relevé en bosse, recouvert d'une épaisse fourrure laineuse,

formant une crinière dont les extrémités traînent par terre. Il a la tête courte, large, et massive, à front très bombé, à cornes, descendant de chaque côté de la tête et retournées en arc. Un adulte peut peser de quatre à cinq cents livres. Ils habitent la partie septentrionale du Canada, appelée les " barren-lands " et les îles de l'Archipel Arctique, se nourrissant des mousses et des lichens qui y croissent. De son large sabot, en hiver, il enlève la neige durcie les recouvrant.

C'était un troupeau de ces animaux que nos chasseurs venaient de surprendre. Se séparant, ils s'avancèrent avec mille précautions vers eux et ils n'en étaient plus qu'à trois cents verges lorsqu'ils furent découverts. Théodore et ses hommes furent témoins d'une véritable tactique de guerre de la part de ces animaux. Un gros taureau, probablement le capitaine de la bande, fit entendre un beuglement féroce. En un clin d'œil, il se fit un rassemblent de toutes les bêtes. Les jeunes furent placés au centre, les femelles les entourèrent en carré, et les taureaux se placèrent bien en évidence aux quatre faces du carré. Tous mugissaient et beuglaient. Celui qui s'était constitué le chef, encore plus que les autres, frappant et piochant la terre de ses pieds d'avant, tête basse, prêt à bondir. Les chasseurs n'étant plus qu'à trois cents pieds s'arrêtèrent. Le capitaine-taureau se détacha alors du groupe et dans un galop furieux fonça sur les intrus. Ayant franchi une distance de cent pieds, il s'arrêta net, regarda à droite et à gauche, et, à reculons, regagna son point de départ. Une deuxième fois, il répéta le même manège, mais cette fois il ne s'arrêta qu'à une centaine de pieds des chasseurs. Une troisième attaque de sa part eût probablement fini en désastre, car il ne semblait pas vouloir s'arrêter et il galopait furieusement vers le petit peloton d'hommes, d'où une balle l'étendit à peine à cin-

quante pieds d'eux. Le chef étant mort, un autre le remplaça immédiatement et eut le même sort. Les chasseurs tuèrent ainsi onze mâles et cinq femelles, celles-ci remplaçant les taureaux lorsque tous furent tués. Nos chasseurs eurent toutes les peines du monde à disperser ou à faire éloigner le reste du troupeau après cette boucherie. Les jeunes montraient des ardeurs belliqueuses, reniflaient ceux des leurs qui étaient morts et faisaient entendre le beuglement plaintif des animaux que l'on conduit à l'abattoir.

Alors commença pour nos hommes une besogne des plus ardues : écorcher et dépecer toutes ces carcasses. Un envoyé fut dépêché au bâtiment. Pendant vingt-quatre heures, l'équipage, divisé en équipe de nuit et de jour, travailla sans relâche à transférer à bord peaux et quartiers de viande. La nuit, afin d'éloigner les loups, deux sentinelles restèrent postées auprès des carcasses. Les autres chasseurs revinrent bredouille, à l'exception de ceux qui avaient accompagné le troisième second. Ils avaient rencontré quelques rennes "barren-ground cariboo" dont trois avaient été tués. La chasse de ce ruminant, agile et rapide, est plus difficile que celle du bœuf polaire. Soupçonneux et nerveux, il inspecte sans cesse la plaine environnante où aucun arbre ou arbuste puisse dissimuler l'ennemi. Le chasseur doit l'approcher, face au vent, par bonds successifs, suivis d'un arrêt plus ou moins long, se pelotonnant de manière à ressembler à une grosse pierre. Lorsque l'animal, avec ses énormes andouilles, au pelage brun foncé dessus et blanc en dessous, élancé sur ses jambes grêles, tête haute et membres déliés, galope sur la plaine, il représente bien la grâce et l'agilité de notre chevreuil, dont il est une fois plus gros. Sa curiosité est souvent la cause de sa perte. Lorsque le chasseur en a abattu un, il n'a qu'à se tenir bien coi.

Le reste de la bande se disperse, mais dans un intervalle plus ou moins long, deux ou trois de ses congénères viennent s'assurer des causes d'une mort si soudaine chez l'un des leurs.

Le lendemain de cette chasse, Théodore, accrochant son fusil à plomb en bandoulière, s'en fut de nouveau sur les « tundras » de l'île en quête d'explorations, accompagné de son toujours fidèle compagnon, Pyré. Il vit au loin d'autres rennes et d'autres buffalos, mais il ne chercha pas à les approcher. Par hasard il rencontra un troupeau de lièvres arctiques, et là encore il fut tout surpris de la tactique adoptée par ces animaux si craintifs, pour se protéger, individuellement, et d'une manière tout à fait égoïste. Le troupeau comprenait au moins deux cent cinquante à trois cents de ces petits animaux. Dès qu'ils furent découverts, tous se pelotonnèrent, s'appelant d'un cri plaintif. Ils se rassemblèrent en une masse compacte, serrée, d'où ceux qui formaient le cercle extérieur, par un bond furieux s'élançait vers le centre du troupeau, où ils tombaient, grosse boule blanche. Le jeu se continuait sans répit et il y en avait toujours une quarantaine entre ciel et terre. C'était une folie, une bacchanale lapinesque, un cake-walk dont les contorsionnistes américains, adeptes de la callisthénie primitive, eussent pu tirer un « rabbit-trot » tout à fait original. Théodore conclut logiquement, que, dans sa courte cervelle, monsieur Lièvre savait pertinemment que si renards ou loups attaquaient la bande, les premiers du bord tomberaient victimes de ces carnivores, d'où cet acharnement à se tenir au centre du troupeau. Là, comme ailleurs, c'était la « survie du plus fort » "The survival of the fittest". Notre chasseur se contenta d'en abattre deux, mais il fut très surpris lorsqu'il les soupesa : un seul pesait plus que trois de ceux que tous connaissent. Il les attacha par les pattes et les posa sur le dos de son chien que celui-ci, mal-

gré sa répugnance, dut porter jusqu'à la grève. À bord il les mit sur la balance, et il constata, non sans surprise, que l'un pesait dix-huit et l'autre quinze livres.

La vie du bord avait repris son calme. Les viandes, coupées en quartiers, furent suspendues dans les cordages du mât d'artimon sans autres précautions. L'atmosphère du nord est si salubre, que ces viandes se conservent ainsi des mois, exposées aux rayons du soleil ou aux intempéries sans se détériorer, sans se gâter et sans perdre leur saveur. L'absence des mouches explique peut-être cette anomalie.

Hivernement

Ruskin.

Le 12 septembre 1910, le bateau était à l'ancre dans la baie « Arctic » par 73 degrés nord de latitude et 80 degrés ouest de longitude, où il devait passer l'hiver.

La baie Arctic, l'ouvrant par un étroit goulet sur le golfe Admiralty, dans le nord de l'île de Baffin, était un endroit idéal pour hiverner. Le havre est très profond, formant un bassin circulaire d'un mille et demi de diamètre, protégé par de très hautes montagnes.

Lorsque Théodore apprit que l'on devait hiverner en cet endroit il en fut enchanté : « Impossible, se dit-il, que je ne revoie pas ma petite sauvagesse. Les siens doivent demeurer dans ces parages d'après les indications qu'elle m'a données. Quelle aubaine ! Je vais pouvoir recueillir des données ethnographiques et

des légendes de ce très ancien peuple, certainement d'origine Asiatique. »

« Quel est bien le nom indigène de l'endroit où elle m'a dit demeurer ! Il a une terminaison en signe… la première appellation m'échappe… J'aurais dû l'inscrire. Peut-être bien le capitaine pourrait-il me renseigner. »

Il s'en fut le trouver, sans mettre plus longtemps ses méninges à la torture.

« Mon capitaine, dit-il, vous ne pourriez pas par hasard me donner le nom indigène par lequel les Esquimaux désigne « Arctic Bay » ? »

« Mais si… Oulouksigne. »

« Oulouksigne ! Oulouksigne ! c'est bien ça ! » s'exclama-t-il, la surprise l'ayant fait se départir de son calme habituel.

Très surpris, de l'intensité avec laquelle il avait répété ce mot, le capitaine leva les yeux et fut encore plus surpris d'y voir la joie qui illuminait ses traits.

« Franchement mon ami, vous m'avez l'air tout drôle. Ce nom barbare évoque donc de bien beaux souvenirs chez vous ? Pourtant c'est la première fois que vous visitez ces lieux, hier encore totalement inconnus de vous. »

« C'est que, mon capitaine, vous voyez, il y a des Esquimaux aux alentours et je vais pouvoir les étudier, colliger des notes, faire œuvre de savant. »

« Comment savez-vous qu'il y a des Esquimaux dans ces parages ? Lors de mon dernier voyage il y a deux ans, le dernier

poste esquimau habité était à Tunungmiout autrement dit : Ponds Inlet. »

Le capitaine ignorait naturellement que depuis son dernier voyage en ces régions, un groupe avait quitté le détroit Ponds pour s'établir à la baie « Arctic ». Quant à Théodore, lui aussi ignorait ces détails, ne sachant pas qu'Oulouksigne était de fondation toute récente.

Il craignit un moment que son court roman fût découvert, mais la réponse du capitaine le rassura.

« Il se peut fort bien, lui dit-il, qu'il y ait des Esquimaux dans les environs, car il se fait quelquefois des migrations lorsqu'il y a diminution de chasse ou de pêche en certaine localité. »

De fait, ce même après-midi, un Esquimau en kayak se rendait au bateau. On l'invita à bord, invitation qu'il accepta avec plaisir. Par signes il fit comprendre que quelques membres de la nation demeuraient sur le versant sud de la pointe ouest, formant l'entrée de la baie. La couleur sombre de leurs toupies se mariant avec les rochers environnants, ils n'avaient pas été remarqués par l'équipage, car il faisait nuit lorsque le bateau entra dans son havre d'hivernement.

L'hiver se faisait déjà sentir. Depuis la fin juillet, la température baissait graduellement, la grisaille de l'automne amenant brouillards, grésil, et pluies. Le jour diminuait très rapidement. La lumière changeait de tonalité. Elle était blafarde et comme filtrée à travers une gaze, quoique les aurores et les couchants émissent une variété de tons chauds des plus brillants.

Il y avait beaucoup à faire pour préparer le bateau à son long sommeil dans les glaces. Des provisions de toutes sortes, toutes les chaloupes, les habits de surplus, etc., furent débarqués et mis en sûreté sur le rivage. La voilure fut aussi descendue des mâts et emmagasinée dans les écoutes.

Pendant ce temps Théodore ne perdait pas son temps. Il était joyeux et heureux. Sur la rive, il s'était fait construire un abri temporaire devant lui servir d'observatoire, où il avait transporté ses instruments magnétiques. Ses thermomètres et baromètres, sa jauge automatique pour les marées, tout était en place. Sous prétexte d'explorations, il faisait aussi de longues marches, escaladant des montagnes de deux mille pieds d'altitude, pour les dégringoler sur le versant du golfe Admiralty, au pied desquelles se blottissait frileusement le campement esquimau.

Il avait découvert le refuge de Pacca. Furtivement, il s'y rendait et il se complaisait dans la vie toute primitive de son père et de sa grand'mère. Il ne parlait à personne de ces expéditions sentimentales, voulant éviter les sourires narquois et les allusions gaillardes de ses compagnons. Sa nature franche et supra-sensible en eût souffert.

Avec la venue du froid et des neiges les habitations esquimaudes évoluèrent. Les toupies ou tentes de peaux de loups-marins, devenaient très froides. Ils furent remplacés par les « iglous », cabanes semi-circulaires faites de blocs de neige superposés en spirale. Celles-ci furent alors tapissées à l'intérieur avec les peaux du toupie, laissant une couche d'air intermédiaire entre les deux, empêchant ainsi la fonte des blocs de neige.

Les lits en peaux de rennes, formant sièges, furent disposés au fond de la cabane, et la lampe à huile de baleine, creusée dans une pierre ponce, placée près de l'entrée, ouverture basse par laquelle il faut pénétrer à quatre pattes.

Le sept octobre, les « cométiques »tirés par les chiens-loups des Esquimaux voyageaient sur la surface unie et solide de la baie. La température se maintenait très froide, le mercure descendant même en bas de zéro.

Àcette époque plusieurs expéditions furent envoyées en différents endroits. Théodore eut en partage le relevé du golfe Admiralty, avec ordre de pousser jusqu'au détroit de Fury and Hecla.

La veille de ce départ, il s'en fut passer la soirée à l'iglou de Nassau, le père de Pacca. La jeune fille était enfin retrouvée ! Son charme si naturel, ignorant ce que le monde civilisé nomme les convenances, lui alla droit au cœur. Il ne put s'empêcher de lui dire comment sa conversation l'intéressait ; il lui donne même à entendre qu'un sentiment plus doux que celui de l'amitié l'entraînait vers elle.

Souriant finement, elle lui dit :

« Je vais veiller sur mon cœur, car il ne faut pas qu'il prenne la préférence sur ma raison. N'oubliez pas que vous avez là-bas des amis et des parents que vous ne pouvez pas oublier. Votre pays doit être plus beau que le mien, car c'est lui qui nous envoie les brises chaudes de l'été et le beau soleil que vous avez tant admiré. Je veux bien être une amie et vous aider autant que je le pourrai. »

Vous m'avez dit vouloir étudier la langue esquimaude et recueillir nos légendes. À votre retour du voyage que vous êtes à la veille d'entreprendre, je veux bien vous initier aux secrets de notre langue. Vous avez déjà un bon vocabulaire inscrit sur votre calepin. Il s'agira surtout de voir à l'agencement de ces mots pour en faire un langage parlé. Quant à nos légendes, j'en suis plutôt ignorante, vu l'éducation chrétienne qui m'a été donnée à Blacklesad. Mais, « analouyik »et papa vous les raconteront toutes. Je vous les interpréterai. Je vous aiderai aussi dans le travail que vous vous proposez de faire en décrivant nos us et coutumes. Ils sont si peu intéressants que je ne vois pas qu'ils vous enchantent. » Se tournant vers son père, elle lui dit en esquimau :

« N'est-ce pas, père, que vous me raconterez toutes nos légendes, pour ce bon « cablouna »qui veut les raconter à son peuple ? »

« Mais si, lui répondit-il et ta grand'mère aussi t'en racontera. Elle en sait beaucoup, Car son mari était « Anguécouk »et possédait des secrets et des pouvoirs que nous n'avons pas. »

Sur le désir de Théodore, elle lui raconta les croyances esquimaudes sur l'origine de l'homme.

« Lui, reprit-elle, c'était le premier homme-esprit qui a tout créé, d'après nos croyances. Des descendants de sa fille, l'Esquimau est son peuple préféré, et il lui a donné le nom d'Inuit, ce qui veut dire le « peuple ». Il n'y a que les Blancs qui nous appellent des Esquimaux. Nous sommes des Inuits.

Changeant le ton de la conversation, elle lui dit : « Ainsi vous partez demain pour un long voyage : Serez-vous absent

longtemps ? »

« Probablement deux lunes », répondit-il.

« C'est long, soupira-t-elle. Je voudrais bien que vous n'eussiez pas trop à souffrir. Cette saison-ci en est une très mauvaise pour les voyages. L'on m'a dit que les gens vous accompagnant n'amenaient pas leurs femmes, est-ce vrai ? »

« Certainement que c'est vrai. Cette promiscuité de gens de sexes différents voyageant, mangeant et couchant sous le même abri n'est pas convenable. »

Souriant finement elle reprit : « Vous penserez autrement à votre retour. La femme esquimaude est l'aide efficace et absolument nécessaire dans toute expédition. Son absence vous causera un surcroît de misères et une foule d'inconvénients. Nos hommes sont bien disposés, mais ils sont encore païens. Certains travaux leur sont « tabous ».Qui entretiendra le feu de votre lampe la nuit ? Qui raccommodera vos mocassins ? D'ailleurs, vous emportez avec vous une tente en toile. Ignorez-vous que la construction idéale en ce pays, l'hiver, c'est l'iglou ? Je veux votre bien, mais l'expérience vous assagira. J'ai constaté que vous étiez observateur. À votre retour, vous comprendrez pourquoi je vous ai fait ces remarques. »

« Je suis habitué à la misère, reprit-il, et je m'en tirerai bien, vous verrez. Tout de même je vous remercie de vos bons conseils. Ils me sont doublement précieux, venant de vous, jolie Pacca. »

Il était onze heures, ce soir-là, lorsqu'il quitta l'iglou de Nassau pour se rendre au bâtiment. Tout le village, comprenant une dizaine de huttes de neige, dormait profondément. La lune ar-

gentait ces dômes blancs tous pareils, plats et trapus. À l'arrière, les rochers sombres se détachaient violemment, rébarbatifs et inaccessibles, voulant protéger le cœur d'une enfant dont ils avaient si souvent senti la présence et le pied léger sur leurs cimes altières. Les chiens, étendus sur la neige ne grognèrent, ni ne se dérangèrent à son passage. Ils connaissaient maintenant cet étranger, et surtout ils savaient la force et le pouvoir dominateur de ce gros animal blanc, pourtant des leurs, mais si dissemblable, qui le suivait toujours. Dans leur cervelle canine s'était photographié leur premier contact avec ce chien si étrange. Il y avait un mois de ça. Il avait suivi son maître au village. À sa vue, la bande entière composée de trente belles bêtes, s'était ruée sur l'intrus portant haut la tête et le panache d'un superbe appendice relevé sur le dos. Une bataille homérique s'en était suivie. Au bout d'une heure, la lutte était finie, faute de combattants. Deux de leurs compagnons gisaient morts, un fort coup de gueule sur le cou leur ayant rompu la colonne vertébrale. Les autres, piteux, la mine rabattue, s'étaient furtivement repliés et dispersés. Au deuxième voyage, ils oublièrent la leçon reçue et la bataille recommença. Elle fut courte, à peine une demi-heure. Un des leurs, un leader était resté sur le carreau. Les coups, déchirures et morsures qu'en retira Pyré se guérirent rapidement. Le capitanat qu'il avait chèrement acheté ne lui fut plus disputé. Il fit même plus. Polygame invétéré, il s'associa trois des plus belles femelles de la troupe qu'il surveillait avec un soin jaloux, et qui partout le suivaient comme ses esclaves. À le voir se cambrer fièrement en passant parmi les vulgaires chiens-loups, l'on eût dit un pacha oriental suivi de ses odalisques. Un air d'immense satisfaction et d'orgueil se faisaient jour et perçaient sur ses traits. Afin de se rapprocher encore du potentat oriental, il avait pris sous sa pro-

tection un pauvre vieux chien, incapable de tout travail et le souffre-douleur de toute la meute. Les Esquimaux ont une coutume en soi barbare en ce qui concerne leurs vieux chiens impropres au travail : ils ne les tuent jamais, mais ils les laissent mourir d'inanition et de faim. C'est un de ces êtres presque morts que Pyré avait rescapé. Lorsque le temps de la curée venait, conscient de sa force, il le protégeait de la rapacité des autres fauves pendant son repas. Ce dernier s'était aussi attaché à la suite de Pyré. C'était en quelque sorte son eunuque. Dans leur langage animal ils en étaient venus à une certaine entente. Que de fois l'auteur n'a-t-il pas été témoin du fait suivant. Son chien s'éloignait du bâtiment, y laissant quelquefois sa suite. Le vieil impotent se couchait alors avec les trois chiennes. Tout était paisible, mais, si au loin, il voyait venir un intrus cherchant compagne ou amour, vite il se redressait sur ses hanches et de son gosier sortaient des aboiements, appels désespérés. Ces cris étaient toujours entendus et compris, car au loin l'on entendait les jappements féroces du gros dogue qui s'amenait dans une course échevelée. Malheur à ceux qui s'étaient fourvoyés dans son harem ! À sa manière de chien civilisé, lui aussi montrait à ses congénères sauvages qu'il y a des principes avec lesquels on ne transige pas.

C'est à tous ces petits faits divers que songeait Théodore en regagnant sa cabine du bateau, en cette claire nuit d'hiver. La voie lactée traçait sur le bleu sombre du ciel une trajectoire laiteuse. L'étoile polaire scintillait, les diverses constellations trouaient les profondeurs insondables du firmament. Théodore était insensible à toute cette féerie noctifère, car il marchait tête basse, le cœur tout rempli d'amour, sain, intense et vivifiant, il s'en rendait bien compte maintenant. Arrivé au bateau, il en monta deux

à deux les degrés de l'échelle conduisant au pont supérieur. Étouffant ses pas afin de ne pas attirer inutilement l'attention de la sentinelle, il s'engouffra dans le noir du corridor conduisant à sa cabine. Tranquillement il se dévêtit et se coucha. Longtemps, en sa tête, il échafauda mille projets tous plus fous les uns que les autres. Il s'endormit enfin, rêvant vaguement au voyage qu'il devait entreprendre le lendemain matin, mais toujours lui apparaissait, souriante et encourageante, la douce figure de Pacca.

Par Monts et par Vaux

My heart leaps up when I behold
A rainbow in the sky.
So was it when my life began ;
So is it now I am a man ;
So be it when I shall grow old
Or let me die !

Woodsworth.

Un pâle soleil d'hiver poudroie de ses rayons la surface cristalline de la baie. Les monts s'estampent hardiment, déchiquetant sauvageusement le pâle horizon boréal. Des rumeurs, des bruits confus viennent du dehors, frappant l'oreille de Théodore, qui dans sa cabine, sangle son ceinturon. Il monte sur le pont dans son accoutrement mi-européen, mi-esquimau. Sans ostentation, sans hâte, il enjambe le bordage et descend l'échelle. Il savoure d'avance les émotions d'une randonnée en pays inconnus. La gloire de découvrir des terres nouvelles, cette sensation de suivre des côtes inexplorées lui montent à la tête comme un vin capi-

teux. Ses émotions, personne ne les perçoit. Les trois cométiques, tirés par huit chiens chacun, sont prêts. Les adieux sont vite faits par ces hommes habitués aux duretés de l'existence. La voix du bon vieux capitaine se fait réellement tendre lorsqu'il tend la main à l'ingénieur « Bon succès et que Dieu vous garde ! » « De tout mon cœur, merci mon capitaine », lui répond-il.

« Messieurs, bonjour, au revoir ! » et d'un geste de grand seigneur il salue tout l'équipage assemblé sur la glace, vaste amphithéâtre digne des cieux.

Les Esquimaux font entendre deux ou trois claquements de langue sonores, les longs fouets sifflent et touchent les chiens. Ceux-ci, en un clin d'œil, sont debout, et partent au grand galop, s'étalant en éventail. Le parti comprend, outre l'ingénieur, un aide et le premier second du bateau qui ne doit faire qu'une partie du trajet. Comme guides et conducteurs des chiens, ils emmènent avec eux trois Esquimaux.

Ainsi le 10 octobre 1910, ces hommes partaient à la conquête d'un idéal, à une bien mauvaise saison pour les explorations arctiques. Les jours sont courts, l'atmosphère est presque continuellement chargée de vapeurs froides et le soleil ne se montre que très rarement. Comme toutes les courses et distances parcourues doivent être repérées sur l'astre jour au moyen du sextant et du compas solaire, l'on comprendra la difficulté de faire un travail satisfaisant. Le malaise intolérable et sans remède à cette saison de l'année, c'est de voyager avec des vêtements et une literie continuellement humides, n'ayant pas de feu soit pour se sécher, soit pour se réchauffer.

Une semaine après leur départ tous les lainages étaient saturés d'humidité. À l'intérieur de la tente s'était formée une couche de verglas, qui au moindre mouvement se détachait et tombait sur ses habitants. De vingt-cinq livres à son départ, le poids en était maintenant de soixante livres.

Théodore n'avait pas un instant pour songer à tous ces inconvénients. Il lui était bien arrivé dans ses pérégrinations au sein des forêts septentrionales du Québec et de l'Ontario de coucher à la belle étoile, en plein hiver, mais quelle différence ! Dans ces pays boisés l'on abattait quelques arbres bien secs et un bûcher était vite bâti. Des branches de sapin étaient étendues sur la neige où l'on se couchait. Une chaleur bienfaisante se répandait dans tous les membres, séchait les vêtements, et les flammes réjouissaient la vue de leur éblouissement. Ici, quel triste contraste ! Les nuits étaient froides et l'on se couchait grelottant dans des couvertures trempées. Une ration de gazoline lui avait été allouée pour une lampe portative sur laquelle matin et soir il préparait le café pour les membres de l'expédition. Le reste du repas se composait de pemmican et de biscuits-matelots. De plus, l'expédition devait pourvoir à son ravitaillement en viande fraîche, soit pour elle, soit pour nourrir les chiens. Vu la grande quantité de loups-marins habitant les eaux polaires, elle en tua de deux à trois presque tous les jours. Il fallut bien s'habituer à la cuisine esquimaude, c'est-à-dire manger crue la viande ainsi obtenue, car il n'y avait aucune possibilité de la faire cuire.

Ce voyage, outre les souffrances causées par la température, fut peu mouvementé. Dès le premier jour Théodore décida que l'on ne prendrait que deux repas par jour, afin de ne pas trop retarder la marche.

Au cours de cette expédition il fut témoin d'un autre phénomène spécial aux régions polaires : les parhélies.

Ceux-ci apparaissent surtout le mois précédent à la disparition totale du soleil et de nouveau en mars, lorsqu'il réapparaît au-dessus de l'horizon. Les vignettes ci-dessous donneront au lecteur une idée de ce que sont les parhélies ou faux-soleils.

Il arrive très rarement que l'on puisse observer quatre parhélies équipollés, car les rayons du soleil couvrent le faux-astre supérieur. Quant au quatrième, qui, logiquement, devrait être vu, il se trouve toujours au-dessous de l'horizon. Voici une description de ce phénomène illustré par la vignette n°. 3. Lors de son apparition, deux faux-soleils seulement apparurent parallèlement à l'horizon. Un halo, rouge jaune et vert, s'était formé, la partie inférieure disparaissant à l'horizon. Un troisième faux-soleil se montra à la partie supérieure du cercle lumineux, et trois demi-halos, jaunes, rouges et pourpres se formèrent à l'intersection des trois faux-astres, qui tous brillaient autant que le soleil même, et émettaient des rayons. En hiver, il arrive aussi quelquefois que la parasélène entourant la lune présente le même phénomène.

Le parti, arrivé au fond du golfe Admiralty, subit bien des contre-temps. Les glaces étaient entassées les unes sur les autres, et il y eut des jours où l'on ne couvrit que de quatre à cinq milles. La chasse ayant fait défaut, les chiens affamés devinrent presque incontrôlables, mangeant leur harnais ou tout vêtement de fourrure que l'on n'avait pas la précaution de cacher. Heureusement pour nos explorateurs qu'au moment d'entreprendre la traversée de l'isthme devant les conduire à la baie Agou (Whyte Inlet) s'ouvrant sur le détroit Fury and Hécla, ils tuèrent quelques rennes. Ainsi ravitaillés, ils suivirent une vallée peu profonde, qui, par

une succession de lacs intérieurs, les conduisit à la baie Agou. Avant d'y arriver, ils avaient trouvé quantité de saumons gelés et cachés sous des amas de pierres par les naturels du pays, ce qui avait été un changement bien agréable à leur monotone diète. Le 26 octobre, ils atteignaient le fond de la baie Agou, où étaient temporairement campés les Esquimaux d'Igloulik, venus en ces lieux pour la pêche au saumon et la chasse à l'ours polaire.

Ils furent reçus très cordialement par les naturels. Le parti ayant beaucoup souffert du froid et des intempéries, Théodore décida de le faire reposer au milieu d'une tribu aussi hospitalière. Lui-même s'installa dans l'iglou du chef du village, Sigailto, son assistant étant hébergé par le fils de ce dernier. Les vêtements humides furent séchés et l'on s'en procura d'autres plus appropriés à ce climat. Quant au premier second qui avait accompagné l'expédition les premiers jours, il était retourné au bateau depuis quelque temps.

Après quelques jours de repos, Théodore se décida à commencer le relevé des côtes du Prince Régent en remontant vers le nord. Après trois jours de marche, il dut revenir sur ses pas, la glace n'étant pas encore prise, au large du golfe Boothia. Il lui était impossible de pousser de l'avant. Il revint donc sur ses pas, retournant au bateau par le même chemin d'où il était venu. Il y arriva le 17 novembre. À son voyage de retour, instruit par l'expérience, il mit sa tente de côté. Chaque soir ses Esquimaux construisaient une hutte de neige. Quoique froide, elle était plus confortable, mais il fut impossible de se servir de lampes esquimaudes, celles-ci étant « tabous » aux hommes. Il n'y a que les femmes qui doivent y veiller et les entretenir. À l'entrée de la baie Moffet, il fut surpris par une épouvantable tempête de neige

poussée par un fort vent. Après une très pénible marche forcée de douze heures, il s'aperçut qu'il était revenu à son point de départ. L'on ne voyait ni ciel, ni terre, mais l'instinct des chiens découvrit la hutte abandonnée ce même matin. Les jours étaient maintenant très courts, le soleil ne se montrant plus que deux heures par jour. L'atmosphère étant toujours chargée de vapeurs, il n'était visible qu'une ou deux fois par semaine. Comme le compas magnétique est absolument inutile dans ces endroits, avec une variation de 88 à 115 degrés, il était aussi impossible de prendre des observations solaires pour faire un travail exact. La neige qui était tombée rendait aussi la marche plus pénible. Près des pointes, les glaces brisées, tourmentées et broyées avaient été jetées pêle-mêle sous la poussée des marées. Maintes fois, chiens, traîneaux et hommes disparaissaient complètement, engloutis dans les crevasses de 10 à 15 pieds de profondeur. Les hommes criaient, les chiens hurlaient, se mordaient et emmêlaient leurs attelages de nœuds compliqués ou les brisaient sur les glaces coupantes des bordillons.

Au moyen d'une hachette, il fallait creuser des marches dans la surface lisse des glaces. Chaque infructueux essai de sortir du précipice était salué de rires gouailleurs. Toujours la bonne humeur l'emportait, et l'on se remettait vite de ces avaries. Aussi, fut-ce avec une joie sans mélanges et le cœur content, que ce 17 novembre au soir, le petit groupe d'aventuriers saluait le bateau, leur unique home en ces terres désolées.

Pyré, en revoyant son maître, était fou de joie. Il ne lui en voulait plus d'avoir trompé sa vigilance en l'abandonnant ainsi. Étant trop aristocrate pour servir de chien de trait, il ne pouvait

être d'aucune utilité à nos voyageurs. L'on avait bien essayé, mais sans succès, de l'habituer à cet esclavage.

Hiver Arctique

Et c'est du blanc partout où se portent les yeux ;
Le ciel même a coiffé sa plus blanche calotte.
Un reste de brouillard dans l'air encore flotte.
C'est le règne du givre éphémère et joyeux

Alonzo Cinq-Mars.

Le 9 novembre, le soleil disparaissait aux regards pour ne réapparaître que le quatre février suivant. Cette disparition de l'astre du jour a sur le physique et le moral des gens une influence morbide. Ils deviennent misanthropes, susceptibles et colériques.

Les membres de l'équipage furent occupés, l'hiver durant, à scier de la glace sur un lac dans les montagnes adjacentes, et à la charroyer au bateau où elle était mise dans les réservoirs pour s'y transformer en eau potable. Ce travail eut l'effet d'un tonique sur les hommes, les fonçant à secouer leur torpeur, à respirer au grand air et à prendre un exercice hygiénique. Au reste, le peu de lumière pendant cette nuit polaire de trois mois ne permettait de travailler que de trois à quatre heures par jour.

Dès les premiers jours de janvier, le crépuscule du midi, ne se faisait presque plus sentir, de sorte que la lune et les étoiles brillaient 24 heures par jour.

Enfermés dans des murailles de glace, isolés du monde et éloignés de leurs parents et amis, à ces quarante-trois hommes, exilés volontaires, Noël advint comme une bénédiction. Son arrivée fut saluée avec autant de joie, sinon avec autant d'éclat, que sous les climats les plus favorisés. La fête fut célébrée avec tout le recueillement et toute la dignité que permettaient les conditions de leur isolement.

Son charme mystique enveloppa le bateau, couché dans son berceau glacé, et tous en goûtèrent le charme immanent au même degré que les richards au fond de leurs palais de marbre.

Ce n'est pas la pompe ni la splendeur des villes et le gai carillonnement des cloches ; ce ne sont pas les poignées de mains amicales ou l'échange de souhaits nobles et désintéressés qui font de Noël une saison d'amour, de joie et de bonne entente. Toutes ces choses ne sont que l'expression du bonheur que tous sentent au fond de leurs cœurs lorsque arrive l'anniversaire de la Rédemption du genre humain.

Peu importe l'endroit où se trouve l'homme ! Que ce soit dans la zone glaciale ou sous le climat brûlant de l'Équateur ; que ce soit les étoiles boréales ou la splendeur de la lune des tropiques qui éclairent sa joie, partout il sent la suavité spirituelle de la fête de la Nativité du Sauveur.

Ainsi, tous ces hardis navigateurs et explorateurs, quoique peu nombreux et éloignés des leurs, passèrent un joyeux Noël. Le matin, il y eut un chant des bons vieux cantiques, dont la mélodie simpliste va droit au cœur. Qui, enfant, n'a pas été bercé à leurs rythmes ? Dans l'après-midi, grand concert auquel furent invités les Esquimaux du petit village arctique.

Les rondes campagnardes furent dansées, chacun enlaçant sa chacune et s'oubliant dans un tournoiement accéléré.

Théodore se joignit de grand cœur à tout ce monde. Il fut causeur spirituel, se révélant aussi boute-en-train jovial et entraînant. Quelqu'un de perspicace eût pu deviner la cause de toute cette joie, car à son bras, un peu gênée et craintive, se cramponnait Pacca. Elle fut de toutes les danses. Ses yeux brillaient de plaisir, la pourpre de ses joues s'aviva et bien des regards se firent tendres en la contemplant.

Somme toute, l'hiver s'écoula assez rapidement. De temps en temps il y avait concert au salon où l'on fêtait l'anniversaire d'un officier. Il est certain que quelques-uns eurent deux anniversaires cet hiver, car il y avait à ces occasions banquet et double ration de rhum. Mais le bon vieux capitaine Bertrand, quoique non dupe de ces petites supercheries, en bon philosophe, n'y laissait rien paraître.

Dès le mois de mars, quoique le thermomètre enregistrât encore de 30 à 49 degrés sous zéro, de nombreuses expéditions furent envoyées en différents endroits. L'une d'elles marqua d'un caillou blanc l'existence de notre héros. Il ne faut pas anticiper, le lecteur désirant apprendre plus particulièrement quel parti Théodore tira du programme qu'il s'était tracé pour l'emploi des longs mois de l'hiver, dont un court aperçu vient d'être narré.

Études sur les Esquimaux

J'ai cru trouver bien des Compagnons dans l'étude de l'homme, puisque c'est celle qui lui est propre. J'ai été trompé. Il y en a moins qui l'étudient que la géométrie.

Pascal.

Dès son retour au Neptune, Théodore, après quelques jours de repos bien mérités, se fit construire un observatoire en blocs de neige sur la grève. Il y transporta ses instruments magnétiques et reprit sa série d'observations, malgré le froid vif, le thermomètre variant de 50 à 55 degrés sous zéro en janvier, février et mars.

Ce travail l'occupait de deux à trois heures par jour. Comme délassement, il se rendait alors au village esquimau, distant d'un mille et quart. À l'iglou de Nassau, père de Pacca, il était toujours reçu à bras ouverts. L'on se saluait d'un « chaïmo », amical, l'on s'installait à l'indienne sur les peaux de renne et le travail commençait. La vieille grand'mère s'occupait de la lampe de pierre, maintenant une chaleur d'une quarantaine de degrés au-dessus de zéro dans la hutte.

Après plusieurs mois d'études philologiques, Théodore commençait à savourer toute la beauté du langage agglutinatif des Esquimaux, exprimant en termes précis et clairs toutes les nuances de la pensée humaine. Pouvant suivre une conversation, et de temps en temps y mettre son mot, étant compris et surtout encouragé par un clignement d'yeux de Pacca, tout cela lui faisait oublier les efforts passés, car c'est tout un travail que de s'assimiler une langue étrangère sans manuel, sans grammaire.

Suivons-le maintenant et saisissons une de ces longues conversations sur les us et costumes des aborigènes de la zone glaciale.

Les formalités civiles sont remplies. Tous sont installés, car presque toujours il y a des visiteurs, Euké, la cousine de Pacca, son oncle Ignoara, et quelquefois Koudnou, le sorcier de la tribu, dont l'esprit inspirateur est l'ours blanc, nanouk.

« Pacca, demande donc à ton père, si les Inuits n'ont jamais habité des terres boisées où le soleil était visible toute l'année ? »

Le récit est un peu long. Nassau parle et raconte. Lorsqu'il a fini, Pacca traduit la longue explication, légendaire pour eux.

Il y eut un temps, d'après la tradition, où leurs ancêtres s'étendaient vers le Sud jusqu'aux confins d'un immense fleuve. Ils en ont été chassés par des peaux rouges auxquels les Blancs avaient fourni des armes à feu. Ils s'étendent sur toutes les terres boréales du Pacifique à l'Atlantique, mais répandus sur une si grande étendue et étant peu nombreux, il n'est pas étonnant qu'ils soient divisés en beaucoup de petites tribus, se distinguant par de légères variations de mœurs et de coutume. Quant à la langue elle varie peu.

Leurs croyances et leurs cérémonies religieuses sont aussi les mêmes partout.

« J'ai pu observer, reprit Théodore, votre régime de vie, mais quel est au juste le train de vie des « Esquimaux ? »

« Les Inuits, reprit Nassau, doivent leur subsistance à la chasse. Ils lui demandent non seulement leur nourriture et leurs

vêtements, mais aussi le combustible qui leur est fourni par le gras des phoques, des morses et des baleines. »

« En hiver, nous vivons dans nos huttes de neige et en été sous une tente faite de peaux de phoques tannées. L'hiver est la période difficile à traverser. La chasse alors est incertaine et il y a de graves dangers à s'aventurer trop loin sur les glaces à cause des tempêtes formidables qui peuvent surprendre le chasseur. Si, à l'automne, l'on n'a pas mis de côté une bonne provision de viande de renne, la famine se fait alors sentir avec de tristes résultats, car il meurt à cette époque plus des nôtres que durant le reste de l'année. »

« Décrivez-moi donc le mode de construction d'un iglou ? » demanda l'ingénieur.

L'Esquimau reprit : « L'on fait d'abord l'essai des bancs de neige avec nos longs couteaux. Il faut que ces derniers soient formés de neige durcie par les vents et aient une assez bonne profondeur. On taille alors un trou oblong avec une paroi nette sur le plus long côté. L'on découpe des blocs dans cette paroi », blocs qui, mesurés par Théodore, avaient six pouces d'épaisseur, de vingt-quatre à trente pouces de longueur et vingt pouces de hauteur. « Règle générale, un homme taille des blocs et l'autre bâtit la hutte. Un cercle de la dimension de l'iglou projeté est tracé à la surface de la neige, et le premier rang de blocs disposés autour de ce cercle. Les assises étant ainsi posées, les premiers blocs sont entaillés en diagonale, de sorte que ceux de la seconde rangée et des suivantes s'enroulent en une spirale décroissante jusqu'au dôme qui est fermé par un bloc irrégulier formant la clef de voûte. Il est percé d'un trou de quatre pouces de diamètre sur lequel s'ajoute une petite cheminée de neige pour la ventilation.

L'iglou terminé forme un dôme avec un aplatissement d'arche au sommet. Vous en remarquerez la solidité car l'on y marche dessus sans aucun danger. La cabane finie, les femmes se chargent généralement de combler les interstices entre les blocs avec de la neige meuble. Une rangée de blocs est ensuite placée en travers de la cabane, en face de l'endroit où se trouve la porte, et d'autres blocs y sont appuyés perpendiculairement, de façon à réduire l'espace du plancher utilisable à un rectangle s'étendant de la porte au centre de l'iglou. En arrière, l'on forme une plate-forme unie, élevée de dix-huit pouces au-dessus du plancher ; celle-ci forme le lit de la famille, où l'on se tient continuellement, les plates-formes latérales étant utilisées pour y déposer les viandes, les ustensiles de cuisine et les lampes. Dans la paroi opposée au lit se taille la porte, de dix-huit pouces carrés. En avant de celle-ci se construit le porche, dans lequel l'on entre à quatre pattes. »

« Pendant ce temps les femmes démontent le toupie, apportent la literie et les ustensiles de ménage. Avec les peaux de phoques de la demeure d'été, l'on tapisse l'intérieur de la hutte de neige, laissant entre les murs de celle-ci et le mur intérieur ainsi formé, une couche d'air de quatre pouces, qui aura pour effet d'empêcher la neige de fondre et de tout mouiller à l'intérieur. Le lit se fait en déposant sur la neige plusieurs épaisseurs de peaux de rennes tannées, mais dont le poil n'a pas été enlevé. La lampe est ensuite mise en place. Si la hutte est grande, on en emploie deux. Elles sont toujours placées sur les plates-formes latérales et reposent sur des os de baleine enfoncés dans la neige. Elles sont faites de pierre ponce. La lampe, de forme triangulaire, est longue et étroite, les côtés du triangle étant concaves. La surface supérieure de la lampe est creusée, formant un réservoir dans lequel est placée l'huile. Une mèche de mousse sèche et de tondre

pulvérisé est posée sur le bord concave de la lampe et pressée adroitement avec un os pour lui donner la forme requise, après avoir été imbibée d'huile. Ce travail préparatoire fini, on l'allume avec un briquet. La flamme est d'abord très basse, mais la chaleur réchauffant la pierre, elle prend plus d'ampleur. Lorsqu'elle augmente, la mèche demande beaucoup de manipulation pour que la flamme brûle également et ne cause pas de fumée. Afin que le niveau de l'huile ne baisse pas dans le réservoir de la lampe, l'on découpe en lamelles le blanc de phoque, et on le suspend au-dessus du réceptacle à deux pieds de la flamme. La chaleur l'amollit et il dégoutte alors goutte à goutte dans le réservoir, maintenant le liquide au niveau de la mèche. »

« L'on suspend aussi au-dessus de la lampe une chaudière oblongue de pierre ponce pour fondre la neige ou la glace qui fournissent l'eau dont on a besoin pour se désaltérer. La petite quantité d'eau ainsi obtenue ne permet pas de l'employer aux ablutions. En hiver, très peu d'aliments sont cuits, et les viandes, aussi bien que le poisson, sont mangés crus. »

« Les femmes étant ainsi occupées à l'arrangement intérieur de leur nouvelle demeure, les hommes voient à nourrir les chiens et à construire un rempart semi-circulaire de blocs de neige, adossé à l'iglou, dans lequel les harnais et les peaux non tannés sont mis en sûreté, hors de l'atteinte des chiens, qui dévorent tout ce qui leur tombe sous la dent. »

« Les aliments sont, dans une certaine mesure, propriété commune. En temps de disette, si un Esquimau tue un animal, il le divise entre tous les membres de la tribu. »

« C'est du communisme pratique que ce genre de vie, » remarqua Théodore.

« Je ne sais, répondit Pacca, ce que cela veut dire, mais nous sommes très charitables les uns envers les autres, et nous nous aidons mutuellement. Les missionnaires n'ont guère eu à nous enseigner cette vertu. De fait, elle est une cause de notre survie dans un pays si dépourvu de tout. »

Tous les soirs, ces conversations reprenaient et l'on causait longuement. Une après-midi, Théodore dit à Pacca : « J'ai fait votre père s'étendre longuement sur les constructions esquimaudes, car lorsque je retournerai dans mon pays l'on me posera bien des questions à ce sujet. »

« Ne vous questionnera-t-on pas aussi sur les hommes et les femmes de ce pays ? » lui demanda-t-elle avec un sourire narquois. « Vous vous gausserez alors de notre naïveté et de nos manières primitives. »

« Oh ! cela jamais Pacca, ne serait-ce que par affection pour vous. D'ailleurs, je me suis rendu compte qu'une femme est tout autant bonne mère en ce pays qu'au mien. Je suis étonné de l'affection et de l'amour qu'ont les enfants pour leurs parents, et des soins que ceux-ci leur prodiguent. Je leur raconterai tout cela, ainsi que les croyances de ceux des vôtres qui sont encore païens. Avant de questionner votre père sur ce sujet ce soir, je continuerai la conversation sur un thème plus pratique. »

En effet, lorsque après son souper il se fut rendu à l'iglou de Nassau, qu'il fut installé sur les chaudes fourrures pour sa causerie habituelle, il lui dit :

« Dans ce pays où le bois est totalement inconnu, comment vos pères construisaient-ils leurs traîneaux et la charpente de leurs kayaks ? »

Il ne faut pas oublier que le cométique a de douze à vingt pieds de longueur.

« Dans ce temps-là, qui n'est pas éloigné, nous nous servions d'os de baleine attachés ensembles bout à bout jusqu'à ce que la longueur voulue fût atteinte. Nous obtenons maintenant des bateaux qui viennent en nos parages de grandes pièces de bois. Vous avez remarqué que le patin est ordinairement formé d'une seule pièce, mais si le bois est rare, ce qui arrive souvent, il est souvent formé de plusieurs morceaux ajustés et reliés ensemble avec de la babiche. Les barres transversales qui sont liées aux patins les dépassent un peu à l'extérieur car elles servent de prise à la corde qui amarre le chargement du cométique. Les patins sont lissés avec des plaques d'ivoire maintenues au moyen de chevilles de bois. Des traiteurs nous ont déjà fourni des lisses en acier, mais elles glissent mal sur la neige durcie. Vous serez tout surpris, dès que vous partirez en voyage cet hiver, de voir comment l'on élimine ce crissement sur la neige, facilitant de beaucoup le halage par les chiens. »

« Vous feriez mieux de me dire de suite comment se fait ce semelage du patin, afin que je n'ai pas trop l'air nigaud ? »

« Si vous y tenez, soit. Ce semelage se fait avec des mousses tourbeuses délayées à l'eau et formant une pâte épaisse. Comme il ne s'emploie que par les grands froids, dès qu'on l'applique sur l'ivoire du patin, il gèle très vite en s'y soudant et en s'attachant aussi au rebord. On met deux à trois couches de cette préparation

jusqu'à ce que l'on ait une épaisseur d'un pouce que l'on rabote et façonne à la main afin d'avoir une surface lisse. Comme finale, le tout est recouvert d'une mince couche de glace. Pour l'obtenir, un des hommes s'emplit la bouche d'eau et à maintes reprises la vaporise sur le semelage. Ce glaçage doit être uniforme et toute la pâte recouverte. Cette couche de glace sera renouvelée tous les matins et vous constaterez combien plus facilement les cométiques glisseront sur la surface rugueuse de la neige. »

« Pourquoi, lui demanda Théodore, les Esquimaux n'attellent-ils pas leurs chiens à une même paire de traits, l'un derrière l'autre ? »

« Ça ne serait pas pratique, répliqua Nassau. Chaque chien a son trait individuel, s'attachant sur le dos à la bretelle formant collier. Chaque trait a de dix à trente pieds de longueur. Il est réglé de telle façon que lorsque les chiens tirent droit, le leader est à quelques pieds en avant du suivant et les autres, par paire, une verge en arrière les uns des autres. Les traits sont longs pour que les chiens ne se massent pas dans les glaces pressées, et, s'étendant en éventail, ne soient pas aussi portés à se battre. En cas d'accident ou de surprise, le dételage se fait en un clin d'œil, car, chaque trait, étant terminé par un anneau d'ivoire, n'est pas attaché au cométique, mais à une corde de babiche à nœud coulant, laquelle s'attache au premier barreau. Cet arrangement permet au traîneau de tourner facilement et de glisser à un angle différent de la direction dans laquelle tirent les chiens. On peut de cette façon profiter des places les plus unies lorsque l'on voyage sur les glaces pressées des battures, ou éviter les trous d'eaux au printemps. Si, en voyageant loin des côtes, l'on aperçoit un ours polaire, d'un tour de main la boucle retenant les traits est déta-

chée, les chiens se trouvant libres, s'élancent à la poursuite de l'animal qu'ils ont bientôt rejoint et qu'ils harcèlent. Pendant ce temps le chasseur l'approche à une cinquantaine de pieds et le tire. S'il n'a pas de carabine, il se sert alors de sa lance, se plaçant à une dizaine de pieds de l'ours, lui lançant le javelot lorsque celui-ci se tient en équilibre sur ses pattes d'arrière. »

« Ceci me rappelle, reprit Théodore, qu'à mon retour au bateau en novembre, j'ai été témoin d'une belle bataille. Le fils de Koudnou et Monké-Chat étaient allés chercher du saumon à une cache au sud de la baie Adams. Ils n'avaient que deux chiens avec eux et leurs javelots. Ils rencontrèrent un ours et l'attaquèrent. Nous les atteignîmes quelque temps après, et, quoique nous eussions nos carabines, nous assistâmes comme spectateurs à cette lutte homérique. Elle dura trois quarts d'heure, avant que l'animal ne fut mis hors de combat. Quelle agilité, quelle souplesse de mouvements déployèrent ces jeunes gens, admirablement secondés par les deux chiens. »

« Voyaient-ils leurs maîtres en danger d'être saisis par l'ours, ils se lançaient derrière la bête, la mordant et aboyant, détournant ainsi son attention. »

« Avant que les Blancs vinssent dans nos parages, c'était là notre unique moyen d'attaquer l'ours et le morse, reprit Nassau. C'était une chasse dangereuse. Quant au renne nous le chassions à la flèche. Nous avons encore notre manière primitive de prendre le loup-marin et c'est la plus pratique. »

« Racontez-moi donc, lui dit Théodore, une chasse au phoque. »

« Avec plaisir, » répondit son hôte.

« Lorsque la glace recouvre détroits et baies, les loups-marins ne quittent pas leur habitat, quoiqu'ils soient obligés de revenir à la surface toutes les dix minutes pour y respirer. Ils conservent alors des trous ouverts où ils viennent remplir leurs poumons d'air. Quoique les glaces atteignent une épaisseur de six pieds, leur retour constant et fréquent à ces trous les empêchent de se congeler. L'Esquimau doit chasser le phoque en hiver lorsque les autres animaux se tiennent cachés. Pour le trouver, il emploie son chien qui a bon flair et le découvre par une faible vapeur s'élevant au-dessus de la glace lorsque l'animal vient respirer. L'Esquimau étend sur la glace une peau de renne. Il lie une lanière autour de ses genoux pour qu'ils ne fassent pas de bruit en s'entrechoquant quand il grelotte de froid. Ces préparatifs terminés, il s'assied, absolument immobile, quelquefois des heures durant, jusqu'à ce que le phoque se présente pour respirer. »

« Comment se fait-il que le chasseur doit attendre si longtemps, puisque vous me disiez, il y a un instant que le loup-marin doit continuellement revenir à la surface renouveler son approvisionnement d'air ? »

« Voyez-vous, il est très craintif et susceptible, de sorte qu'il entretient ainsi plusieurs respirateurs et ne fréquente pas le même deux fois de suite. Le moindre mouvement ou bruit, lorsqu'il approche d'une ouverture, suscite ses soupçons et il va ailleurs. Son approche s'annonce par l'apparition de bulles montant à la surface de l'eau et causées par l'animal qui exhale l'air de ses poumons. Le chasseur en profite. Lançant son dard au-dessus du centre de l'orifice, il enfonce le fer barbelé dans le cerveau de l'animal avec l'espoir de le tuer instantanément. La pointe se détache alors du harpon et la corde à laquelle elle est attachée est

enroulée sur la main gauche. Si l'animal n'est pas tué, il replonge, l'Esquimau, déroulant sa corde. L'animal touché se débat violemment et est bientôt forcé de respirer. Pour cela, il lui faut, revenir à la surface, où il reçoit le coup final. Il est alors tiré sur la glace, et les cérémonies pour apaiser son esprit et se concilier les faveurs de la déesse habitant les profondeurs des mers ont lieu. Elles consistent à crever les yeux de l'animal, afin que l'esprit du loup-marin ne voie pas qu'on le conduit à l'iglou. Ce faisant, certaines incantations rythmées sont marmottées par l'heureux chasseur. »

« En été, reprit Théodore, vous n'avez pas l'avantage d'épier le loup-marin à son trou, comment vous y prenez-vous pour le chasser ? »

« Il faut alors, répondit l'Esquimau, déployer beaucoup de patience et procéder d'une manière tout autre, et même le singer. Dès que les glaces se brisent, le phoque aime à s'y hisser et à y faire de longues siestes au soleil. Lorsqu'il nous arrive d'en voir un ainsi étendu sur la glace, nous l'approchons en rampant et zigzaguant. On prend bien soin alors de ne pas éveiller les soupçons de l'animal, de sorte que l'on n'avance qu'au moment où il se tient la tête basse, car il dort par petits sommes, relevant la tête toutes les cinq à six minutes, et inspectant les alentours. Dès qu'il relève la tête, le chasseur se cache la figure, et, de ses bras et de ses jambes, imite le phoque se prélassant sur les glaces. Il dissipe ainsi ses soupçons. Le manège se continue et la distance entre chasseur et chassé diminue. En avançant ainsi, il arrive à cinquante verges de sa proie, d'où il tire dessus. Le coup doit être foudroyant, car autrement l'animal plonge et ne reparaît pas. Si l'Esquimau n'a pas de fusil, il continue à s'en approcher jusqu'à

ce qu'il soit assez près pour lui lancer son javelot. C'est le moment critique de la chasse, car le phoque, surpris hors de l'eau, est d'une agilité merveilleuse pour s'y jeter dès la moindre alarme. »

« Tout cela est bien intéressant, et démonte chez vos gens un esprit d'observation tout à fait remarquable, reprit l'ingénieur. Mais, une autre question ? »

« Comment, sans piège à ressort, pouvez-vous prendre une telle quantité de renards blancs et bleus ? »

« Demain, lui répondit l'Esquimau je vous amènerai avec moi, en arrière des montagnes où, dans une étroite vallée, j'ai mon territoire de chasse. Vous y verrez quantité de longues boîtes, faites de pierres plates, au fond desquelles j'ai attaché de la viande crue à une corde la reliant à une porte. Si l'appât est dérangé, la porte tombe et le renard est prisonnier. Mais j'ai d'autres pièges, avec lesquels je peux prendre plus qu'un animal à la fois. J'ai construit à l'automne, avec des pierres plates, plusieurs cabanes rondes de la forme d'un iglou, mais n'ayant que quatre pieds de hauteur par autant de diamètre à leurs bases. Elles vont se rétrécissant, n'ayant que dix-huit pouces d'évasement. Sur cette ouverture, j'ai placé un morceau de glace de trois pouces d'épaisseur, au centre duquel j'ai fait une petite ouverture circulaire. Sur le plancher de la cabane ainsi construite, je jette quelques morceaux de viande Le renard a l'odorat très fin. Il s'amène, et sans songer un instant qu'il ne pourra remonter les murs obliques de sa prison, il y descend et s'y trouve captif. Afin qu'il ne puisse en démolir les murs en pierres sèches j'ai eu la précaution de calfeutrer toutes les interstices avec un mortier de mousse et de neige mouillées que le froid a rendues dures comme

marbre, cimentant le tout ensemble. Dans les trappes, ainsi construites, j'ai déjà eu trois prisonniers d'un seul coup. Une autre caractéristique assez curieuse, mais fort intéressante, du renard consiste à suivre l'ours polaire sur les glaces en hiver pour manger les intestins du loup-marin que l'ours dédaigne. Sa nourriture habituelle étant composée de lemmings, de ptarmigans, et de lièvres, faisant défaut à cette saison, il ne dédaigne pas les restes de son puissant pourvoyeur. Vous constaterez ce fait vous-même par les empreintes laissées sur la banquise là où ces animaux chassent. »

« De tous les animaux de ce pays, les loups sont les plus difficiles à tuer. Quoiqu'ils soient très nombreux, il arrive très rarement que nous puissions en prendre. Ils voyagent par petites bandes de trois ou quatre unités. Ils sont très ombrageux, très sournois, très soupçonneux, et ne se laissent pas approcher. Ils dévorent lièvres, rennes et bœufs musqués. Ils s'attaquent même à l'ours, ce qui explique pourquoi celui-ci se sauve dès que nos chiens le poursuivent. Les loups sont aussi cause que nous perdons quelquefois les meilleurs de nos chiens, l'atavisme les faisant rechercher leur compagnie, attirés qu'ils sont par leurs hurlements auxquels ils répondent. Que leur arrive-t-il, nul ne le sait, car jamais nos chiens retournés à l'état sauvage ne nous reviennent. C'est l'irrésistible appel de la race. »

« Vous pourriez me demander, vu la quasi-impossibilité de détruire ces carnassiers, comment il se fait qu'ils ne se multiplient pas plus vite et ne détruisent pas tout le gibier de la région ? »

« Je vous répondrais alors : leur appétit vorace et sanguinaire nous protège de cette calamité. Au printemps, lorsque la louve

doit mettre bas, elle cherche à se cacher et à s'éloigner du mâle. Ce dernier la surveille et dès que les louveteaux ont vu le jour il les dévore. Sous ce rapport nos chiens ont la même habitude, et dès la mise-bas, si nous voulons augmenter notre troupeau, il nous faut isoler les chiennes et les enfermer deux semaines dans un iglou, alors que tout danger est disparu. »

Les Esquimaux (suite)

Rien n'est plus difficile à des hommes que de bien voir des hommes... Nous connaissons des objets, des choses, des faits ; nous ne connaissons jamais nos semblables. — La Pensée.

Edouard Rod.

Tous les jours Théodore se rendait à son observatoire. Les observations magnétiques l'intéressaient plus que tout autre travail. Il lui arrivait quelquefois de manquer quelques jours de suite ses visites à la case de Nassau. Il vivait alors dans une expectative anxieuse, car, lorsque ses absences se prolongeaient, Pacca, avec sa franchise et sa liberté natives se rendait à son observatoire. Elle s'installait sur un bloc de glace formant siège, tranquille, ne disant mot, mais suivant d'un œil intéressé tous ses mouvements, ajustant niveaux et compas, lisant les vernieres et inscrivant ses lectures sur un calepin. Son âme ardente et fière perçait dans le noir de ses yeux. À la dérobée, il lui jetait un coup d'œil et tout son être en recevait un choc. Maintes fois il dut recommencer un travail exigeant toute l'attention possible. Il ne s'en plaignait pas, car la présence de Pacca était pour lui un rayon de soleil dans la nuit arctique. Dans la demi-obscurité du jour, sa silhouette se dé-

tachait nettement sur les blocs de glace formant les murs de sa hutte, et il la comparait à un camée serti sur une porcelaine lactescente. Sa venue était un reproche muet à sa négligence. Sentant l'emprise que cette jeune fille prenait sur lui, qu'il n'était plus le maître de son cœur, il voulait réagir, mais sans succès. Il désirait posséder cet être dont l'apparition première l'avait bouleversé. Il se débattait dans un cercle vicieux. Il ne pouvait songer à habiter toujours ce pays et encore moins à éloigner cette jeune fille de son milieu en la ramenant avec lui à Québec. Pourtant, il la voulait sienne. Des tentations de civilisé l'assaillirent, mais il les repoussa, comme indignes de lui et de celle qui, rencontrée sous un autre ciel, fût devenue sa femme. Il ne voulait pas non plus que la confiance enfantine qu'elle reposait en lui fût abolie. Son âme jouissait de ces tiraillements contraires, mais bientôt la sérénité illuminait son front. Son travail terminé, il la reconduisait chez son père, s'entretenant doucement avec elle. Elle voulait surtout connaître la vie, les habitudes et les amusements des femmes blanches. De la civilisation, il ne lui montrait que le beau côté ne voulant pas souiller son intelligence d'un exposé des vices des Blancs.

Après chacune de ces absences, les visites recommençaient et les conversations ayant trait aux pays du Nord reprenaient. Un jour, il s'en fut avec Nassau, visiter ses trappes à renard. Ayant traversé la baie « Arctic », ils suivirent une étroite vallée, les conduisant cinq milles à l'intérieur où ils débouchèrent sur une plaine recouverte de six pouces de neige durcie. Quelques caribous hivernaient dans l'intérieur, car l'on constata que de leurs pieds d'avant ils avaient gratté la neige pour se nourrir des lichens qu'elle recouvrait. Pacca avait désiré les accompagner, mais son père lui avait dit : « Inutile, mon enfant, nous ne serons

absents que la journée. Si nous partions pour trois ou quatre jours tu viendrais sûrement pour t'occuper de la lampe et veiller à l'entretien de nos habits. »

Théodore n'osa insister, quoique Pacca lui eût lancé un long regard de regrets de ne pouvoir se joindre à eux. Il vit au cours de cette randonnée l'habilité avec laquelle ces pièges dont Nassau lui avait fait la description, étaient construits. Ils n'avaient pas été visités depuis une semaine et l'on y releva quatre renards blancs, dont trois étaient morts de froid dû à leur inaction forcée. De retour à l'iglou le soir, l'on continua la conversation sur la vie des Esquimaux : « Vous avez été témoin, l'automne dernier lui dit Nassau, de notre abandon du toupie pour l'iglou. Ce printemps, vous verrez le contraire, dès les premiers jours de juin. C'est un temps de misères pour les femmes. La chaleur du soleil fait crouler le toit des cabanes, et pour les tenir comparativement sèches, il faut tous les jours remplacer quelques blocs de neige par de nouveaux. Ces derniers, étant poreux, absorbent l'eau deux ou trois jours avant de dégoutter à leur tour, ce qui arrive lorsqu'une couche de glace s'est formée sur leurs surfaces par des gels et des dégels répétés. La terre n'étant pas encore assez nue pour y planter sa tente, c'est une lutte entre l'eau et la chaleur, jusqu'à ce que la voûte de l'iglou commence à s'enfoncer lentement. Alors, il n'y a plus de lutte possible et l'on déménage. Pendant ce temps, les hommes sont très occupés à la chasse aux phoques dont les peaux sont nécessaires pour réparer les tentes d'été et couvrir kayaks et oumiaks. Les chasseurs apportent les peaux aux femmes qui les tannent. Le toupie, ou habitation d'été est à dos d'âne ; l'arête, de six à dix pieds de longueur, est supporté à l'avant par deux bâtons croisés. L'arrière repose sur un

treillis semi-circulaire. La hauteur totale au faîte est de six à sept pieds, et les plus grands peuvent avoir douze pieds par neuf. »

Un soir, au cours d'une causerie, l'ingénieur dit à son hôte : « Vous m'avez donné maintes informations sur la vie routinière de votre peuple, mais il y a un sujet que je n'ai pas encore touché. Il est un peu délicat, car il a trait aux mœurs intimes de vos gens. Mais, vu que vous avez demeuré plusieurs années dans un village chrétien, je sais que vous êtes au-dessus des superstitions et des croyances païennes, vous et les vôtres. Ainsi, quelle est la moralité des Inuits (Esquimaux) ?

« Nos gens, non christianisés, reprit Nassau, ont certaines coutumes qui répugnent aux Blancs et sur certaines d'elles je glisserai très légèrement, car je me demande, si le contact avec les traiteurs blancs n'est pas pour beaucoup dans ces manières libertines. Règle générale, l'Esquimau est strictement honnête. Le voleur, s'il s'en découvre un, est méprisé par tous ses concitoyens, et, un jour, il disparaît pour ne plus revenir. En notre pays, où la vie commune dépend de l'honnêteté et tous ses membres, la justice doit être expéditive. »

« Le mensonge n'est pas considéré comme une faute grave mais plutôt comme un excès de politesse. L'Esquimau répond à son interlocuteur d'une façon qu'il croit lui être agréable, et il arrive souventes fois alors que sa réponse soit loin de la vérité. Au point de vue des règles morales sexuelles, il n'occupe certainement pas un rang très élevé. Les liens du mariage sont très lâches et le divorce des plus faciles. La rupture a lieu quelquefois pour les motifs les plus insignifiants. Les principaux sont l'absence d'enfants mâles et l'incompatibilité de caractère. La polygamie

est permise mais ne se pratique guère, car un homme a assez d'une femme à nourrir. »

« La jalousie chez l'homme est un raffinement auquel il ne voit goutte et qu'il ne peut comprendre, car il éprouve plutôt une certaine fierté que les charmes de sa femme soient appréciés par d'autres que lui. Lorsqu'un visiteur arrive dans un village, le principal de la tribu lui offre toujours de s'y reposer le premier soir, dans sa hutte. Un refus serait très blessant pour l'hôte, et l'impolitesse commise ne se répare pas. Cette apparente intimité peut rester dans les bornes de la décence, quoique les apparences puissent être toutes autres, car nos femmes sont modestes. »

« J'ai fait, cette expérience, repartit Théodore, lors de mon arrivée à Agou, l'automne dernier. Sigailto, chez qui je m'étais retiré, m'a fait cette politesse à laquelle j'ai dû me plier pour ne pas froisser mes hôtes. Comme vous n'ignorez pas que sa femme est bancale, très vieille, très laide, édentée, et qu'elle a un œil dégoulinant sur sa joue hâve, j'ai pu reposer sur la même couche qu'elle sans inconvenances. Ma tentation eût été de m'en éloigner et de rabrouer son mari de son excès de politesse, car sa douce moitié était en plus parfumée à l'huile rance. En me pliant à ce caprice de mon hôte, j'ai satisfait aux règles d'une étiquette qui, en certaines circonstances, pourraient avoir ses charmes. Cet acte réellement méritoire m'a valu l'estime du vieux Sigailto et de tous les siens.

Racontant ce fait Théodore jetait un coup d'œil à la dérobée vers Pacca, mais elle refusait absolument de lever son regard. Quant à la grand'mère, elle riait aux éclats de la bonne farce arrivée au Cablouna, que dans son for intérieur elle chérissait bien

pour toutes les friandises qu'il lui apportait, mais qu'au fond elle considérait comme un intrus dans leur cercle familial.

« Est-ce vrai, Nassau, lui demanda son interlocuteur, que les Esquimaux pratiquent l'échange des femmes ? J'ai eu occasion d'entendre ce fait raconté, mais depuis que je suis ici, et je viens presque tous les jours à votre village, je vois toujours les mêmes couples ensembles ? »

« Malheureusement, répondit-il, cette coutume païenne existe encore. Elle n'a lieu qu'une fois l'an, au printemps, après certaines fêtes religieuses présidées par le sorcier. Il y a deux points à considérer dans cette coutume, satisfaire aux manquements de certains tabous dans le courant de l'année, et s'assurer de la survivance de la race. »

« Comment cela ? »

« Nos enfants s'unissent jeunes. La population de chaque village est très restreinte, de cinquante à deux cents âmes. Nous sommes tous consanguins rapprochés et il s'ensuit que les familles sont très peu nombreuses, quatre enfants étant l'exception. Les femmes stériles sont communes et pour remédier au mal, l'on se sert d'un plus grand mal. Cet échange est encore plus apprécié si les visiteurs sont des étrangers non apparentés à leurs hôtes. Il dure trois semaines. Les femmes sont bien traitées par leurs maris et l'entraide est mutuel. Tous aiment beaucoup leurs enfants. Les châtiments corporels sont inconnus parmi nous, et un enfant adopté ou acheté est traité comme les enfants issus du mariage. »

« Nos vieillards sont respectés et bien soignés. S'ils n'ont pas d'enfants, la communauté s'en occupe. En cas de famine, ils se

laisseront volontairement mourir de faim pour sauver les enfants et les adultes vigoureux. Quand la mort a accompli son œuvre, le corps est tiré sur terre à un endroit convenable et recouvert de cailloux pour le protéger des animaux carnassiers. On place près de son cadavre les outils essentiels à sa subsistance. Le corps est sorti de l'iglou par un trou pratiqué dans le mur et non par la porte. L'iglou est alors abandonné et un autre est construit par les survivants. Les païens croient à la survivance de l'âme, mais d'une manière vague. Après la mort d'un des leurs, la chasse et la pêche sont interdites quelques jours, les femmes ne sortent pas et font entendre des gémissements plaintifs et aigus. On ne secoue pas les lits et on ne doit pas couper de neige à faire fondre. Les hommes ne travaillent ni fer, ni bois, ni ivoire, ni pierre. Les effets ayant appartenu au mort ne sont pas portés par les survivants et ils sont abandonnés. Les femmes ne doivent ni sécher leurs souliers, ni se peigner, ni se laver. »

« Ce dernier précepte doit être assez facile à observer, car sous ce rapport vos congénères ne font pas d'abus, » reprit Théodore.

Nassau fut froissé de cette remarque. « Ne croyez pas que ce soit par plaisir ou insouciance que nous soyons malpropres, dit-il. N'oubliez pas que pendant huit mois tout est gelé. L'eau de la mer n'est pas propice aux ablutions. L'exiguïté de nos ustensiles de pierre ne contient que la quantité d'eau requise pour nous désaltérer et encore ne faut-il pas oublier d'y mettre sans cesse de la neige. Vu le peu de chaleur produite par nos lampes, celle-ci fond très lentement. Mais, à propos, l'automne dernier, vous avez été deux mois absent du bateau, combien de fois vous êtes-vous lavé ? »

« Pas une seule fois, dut-il répondre, car tel était bien le cas. Il avait oublié cet incident. Il ne s'était pas lavé, parce qu'il y avait impossibilité de ce faire. J'ai essayé quelquefois de me débarbouiller avec de la neige, mais elle était tellement rude que j'ai dû y renoncer. Il me semblait que je faisais usage d'une râpe. »

« De plus, répliqua Nassau, la longueur de temps que prend la décomposition de toute matière animale, fait de la propreté personnelle une question de sentiment. Dieu y a pourvu par la salubrité du climat.

Ce que vous m'avez raconté de votre réception à Agou, vous prouve, n'est-ce pas, que les Inuits sont très bons et très hospitaliers. Ils sont aussi très lents à la colère et je ne crois pas me tromper en vous disant que vous autres, les Blancs, paf ! vous perdez tout contrôle et vous vous emportez au moindre incident désagréable. Et, s'ils sont fiers et indépendants, ils ont de la reconnaissance pour les faveurs reçues. Mon peuple est un bon peuple ! »

« Causez moi donc, maintenant, de leurs croyances et superstitions, tenant lieu de religion ? » demanda le jeune ingénieur.

« Il est assez difficile à un non-initié de saisir toutes les nuances de leurs pensées à ce sujet, car l'idée de la vie future est assez vague pour les païens, n'ayant que des traditions orales pour se guider. Tous croient à une déesse suprême qu'ils appellent Sedna. Les Esquimaux, loin au sud, lui donnent un autre nom, Nuliacoque, je crois, mais toutes deux ont la même origine. Les vieilles gens nous racontent que Sedna était une jeune fille timide qui ne voulut épouser aucun des jeunes gens qui la demandèrent en mariage. Elle était courtisée par un goéland ayant pris

la forme humaine. Il lui disait habiter une île superbe, où la nourriture était abondante et où il avait construit un palais aux lianes d'un rocher. Elle se laissa conter fleurette, si bien que son cœur et ses sens s'émurent, et elle consentit à devenir sa femme, l'accompagnant sur son île. S'y étant rendue, elle constata avec désespoir qu'elle avait été cruellement trompée. La magnifique maison qu'il lui avait décrite était un nid grossier perché sur de hauts rochers, n'offrant aucun abri contre les intempéries. Quant aux repas gargantuesques dont il l'avait entretenue, ils se composaient de poisson pourri. Regrettant son escapade, elle pleurait et gémissait, en butte aux tracasseries des autres goélands qui la harcelaient sans cesse. Un jour, elle parvint à envoyer un mot à son père le priant de venir à son secours. Ce dernier, qui aimait et regrettait sa fille, se rendit à sa prière, et vint, l'enlever un jour que son mari était absent. Lorsque celui-ci découvrit l'enlèvement, il souleva une grande tempête. Les flots en furie menaçaient d'engloutir la frêle embarcation sur laquelle elle et son père s'étaient enfuis. Pour sauver sa vie, il jeta sa fille par-dessus bord. Comme elle se retenait au bordage de l'embarcation, il lui coupa les doigts un à un pour lui faire lâcher prise, ceux-ci se changeant en baleine, morse, phoque et autres animaux aquatiques. Son père lui creva ensuite un œil. Elle s'enfonça dans l'eau, entrant ainsi au ciel sous-marin dont elle devint la reine, vivant dans une maison de pierre, gardée par un chien, que quelques-uns disent être son mari. Son père se noya plus tard et s'en fut la trouver. Son emploi consiste à torturer les âmes des méchants. Les âmes des animaux aquatiques vont la rejoindre trois jours après leur mort, lorsque leur vigile auprès de leurs corps matériels est terminée. Voilà pourquoi nos gens ont tant de respect pour les corps de ces animaux et observent une foule de « tabous » à leur égard. Les Es-

quimaux ont aussi une déesse des animaux terrestres, appelée Pukamma, mais tous s'entendent à placer le ciel au fond des mers où le gibier est abondant, et où leurs âmes habiteront des palais de pierre dans une joie et des délices éternels. Il y a, d'après eux, trois degrés de ciel, correspondant plus ou moins à l'idée du purgatoire, de l'enfer, et du paradis. »

« Nassau, reprit Théodore après cette narration, en quoi consistent au juste les « tabous » ?

« Ils consistent surtout, lui répondit celui-ci, dans le mode employé pour tuer les animaux, et l'époque où la défense de manger telle ou telle viande est en vigueur. Il y a aussi des règles à observer pour le travail des différentes saisons. Quand les « tabous » ont été violés, le coupable doit en faire une confession publique en présence d'un sorcier. Ce dernier s'hypnotise, entre en transe et communique avec son esprit inspirateur, qui fait part de la confession à Sedna, ce qui absout le pêcheur de sa faute. »

« Le crime le plus hideux pour une femme est de cacher une fausse-couche. Enceinte, elle ne doit pas manger certaines viandes. Après l'accouchement, elle est considérée comme impure pour deux mois, et elle ne doit pas visiter les autres membres de la communauté. Il y a aussi des coutumes à observer à la mort des parents. Une description exacte de tous ces règlements conduirait très loin, car ils sont très minutieux dans les plus petits détails. »

« Quel est au juste l'état civil de « l'Anguécouk » dans les tribus esquimaudes ? lui demanda Théodore.

« L'« Anguécouk » reprit Nassau, possède des pouvoirs surnaturels. Il est le médium entre Sedna et ses adorateurs. Il guérit,

jette des sorts, et prédit l'avenir. Il opère avec l'aide d'un esprit familier, appelé « tonwak ». Cet esprit est toujours l'âme d'un animal, le plus souvent celle du morse ou de l'ours polaire. Le sorcier est craint, et quelquefois méprisé de la collectivité. Ses incantations produisent un certain malaise moral et physique. Tombant dans un état cataleptique, les yeux désorbités, la figure contrefaite, la voix absolument changée, il prédit l'avenir ou menace la tribu des foudres du ciel. À son réveil, couvert de sueurs, hébété, faible comme un enfant, il doit se coucher quelques heures avant de reprendre ses forces. »

« Y a-t-il une préparation quelconque pour qui veut étudier la sorcellerie ? »

« Certainement. Pour devenir sorcier, il faut être instruit et initié aux mystères secrets par un autre sorcier. La profession est même ouverte aux femmes, mais bien peu d'elles en font partie. Le novice se prépare à la venue de son « tonwak » par des incantations et un jeûne sévère. Toute séance est accompagnée d'un chant monotone, rythmé par le battement d'un tambour. Celle-ci peut durer d'une à trois heures. »

Pour terminer ce chapitre déjà long, il sera fait une courte mention des vêtements portés par les Esquimaux et des jeux auxquels ils participent.

Les vêtements d'été et d'hiver sont faits de peaux. Pour l'hiver, la peau de caribou est employée. Le costume des deux sexes se compose de deux capots, de culottes, de bas et de souliers. Ils portent deux costumes, celui de dessous, le poil en dedans, et celui de dessus, le poil en dehors. Le capot d'homme descend en bas des hanches. Il n'a pas d'ouverture, de sorte qu'il se passe par

dessus la tête. Y attaché se trouve le capuchon formant coiffure. Cet habit, il s'appelle le « coulétang » et les femmes y déploient leurs talents en y cousant des lisières de couleurs différentes, et une frange au bas. Les culottes sont larges, n'ont pas d'ouvertures, descendent au genou, et sont retenues à la ceinture par une corde en babiche. Les bottes, qui s'useraient très vite à la marche sont protégées par un mocassin de peau de phoque.

Le costume des femmes consiste en vêtements analogues à ceux des hommes, mais d'une coupe différente. Le « coulétang » est plus ample, le capuchon plus grand et plus profond, car la mère y porte son enfant jusqu'à l'âge de deux ans. Ces coulétangs portent en avant un tablier descendant jusqu'aux genoux et une queue plus longue en arrière. Les Esquimaux voyageant en hiver enlèvent vêtements extérieurs et sous-vêtements lorsqu'ils se couchent. Ceux-ci sont placés sur l'iglou afin que le froid y enlève toute humidité, vu qu'il n'y a aucun autre moyen de sécher les effets mouillés. S'habiller le matin, lorsque le thermomètre enregistre de 40 à 50 degrés sous zéro n'est pas un très agréable passe-temps.

En été, hommes et femmes ne portent qu'un seul complet, plus léger que ceux portés l'hiver, et fait de peau de phoque. Les bottes sont alors imperméables et semelées de peau de morse très épaisse pour protéger le pied en marchant sur les cailloux de la grève. Les deux sexes portent les cheveux longs, les hommes les laissent flotter sur le dos, les femmes les relèvent en tresses. Les hommes portent la barbe en tant que celle-ci veut bien croître. Ils ne s'épilent pas.

Les Esquimaux croient au proverbe : « Mens sana in corpore sano », car lorsque leur temps n'est pas pris par la chasse ou le

travail, ils ont quantité d'amusements pour s'égayer. Ils aiment à badiner, sont moqueurs et saisissent vite une pointe. Le football est l'amusement populaire, hommes, femmes et enfants y jouent. Le ballon est fait de poils de caribou. Parmi les amusements intérieurs il y a quantité de jeux d'adresse exécutés avec des ficelles. Une étude illustrée très intéressante par Monsieur Jenness a été publiée au cours de l'année par le ministère de la Marine à Ottawa. Ils ont un jeu d'osselet dont les jetons sont en ivoire sculpté, représentant des animaux et des oiseaux aquatiques, mais ils n'ont pas de jeux de hasard.

Les fillettes, comme celles des pays civilisés, s'amusent partout à jouer à la maman.

Les fêtes chantantes sont des concours entre virtuoses des différentes tribus. Pour l'ouverture de ce grand opéra, un vieillard se place au centre de l'espace laissé libre par les spectateurs. Il prélude par un entrechat tout à fait gracieux, sautillant légèrement. Sa femme entonne alors le chant, les autres femmes de la bande l'accompagnant, en chœur. L'air est limité à trois notes à peu près, en clef mineur. Le refrain invariable après chaque portée, répété deux fois est « Ai-Yia-Yaé-y-ai-y-ai-y-aé ». Le chant appartient à l'homme et est de sa composition, sur une mesure s'adaptant à l'air chanté. Les sentiments ainsi exprimés sont ceux de l'amour. Les chasses, les saisons et certains états d'âme intimes sont quelquefois rendus d'une manière très poétique et tout à fait originale.

Dès qu'un artiste est fatigué, il est remplacé par un autre et le tournoi se continue ainsi des heures durant.

Note de l'auteur. — Pour la rédaction de ces deux chapitres, outre ses nombreuses notes personnelles, l'auteur a aussi eu recours aux différents rapports des expéditions arctiques 1903-1904, 1908-1909 publiés par le Ministère de la Marine. Toutes ces observations ont été contrôlées par l'auteur qui vécut plusieurs mois, seul, avec les Esquimaux, se pliant à leurs coutumes, usages et mœurs.

L'Aurore

Glorifiez le Seigneur, et invoquez son nom ;
Faites connaître, ses œuvres parmi les peuples,
Chantez-le et jouez du psaltérion en son honneur,
Et racontez toutes ses merveilles.

I, Paralipomènes XVI, 8-10.

Le douze janvier au midi, les habitants du Neptune avaient aperçu au sud, quelques degrés au-dessus de l'horizon, une lueur crépusculaire. De jour en jour ses rayons augmentaient et teintaient de rose le fronton des glaciers. Il y avait alors quelques heures de demi-lumière tous les jours. D'après les calculs des officiers, le soleil devait apparaître le cinq février.

La longue nuit polaire avait engourdi ces hommes robustes. Tous soupiraient après la venue de l'astre-dieu. Du Neptune, au centre de la profonde cuvette formée par la baie Arctique dont les hautes montagnes fermaient l'horizon, il s'écoulerait encore une semaine, avant que le soleil y fût visible. Théodore se décida donc d'escalader les monts et de jouir en égoïste du superbe spectacle.

Il passa la soirée du quatre à l'iglou de Nassau et obtint de celui-ci son consentement à ce que Pacca l'accompagnât. Escorté de son amie, le cœur joyeux, l'âme en joie, ils partirent à neuf heures pour l'ascension des pics. À onze heures ils étaient installés sur le point le plus élevé surplombant le golfe Admiralty. Il faisait un froid vif, cinquante degrés sous zéro. Ils se blottirent l'un contre l'autre, se disant des riens comme seuls les amoureux savent en dire et même les comprendre. Un calme plat, glacial, les tenait dans son étreinte glacée. À l'horizon, l'aurore se mettait en frais. Des rayons multicolores s'élançaient de l'horizon comme les lames d'un glaive sanglant tordues par les flammes d'une fournaise invisible. L'illumination chassait peu à peu l'obscurité des antres, des vallées étroites et profondes comme des abîmes, jouait sur la façade perpendiculaire des glaciers, couronnait d'un feu de joie les pointes acérées des pics mordant le firmament, profilait des ombres démesurément accrues sur les glaces blafardes de la baie. Les jeux de lumière changeaient, variaient à l'infini. Le sud était illuminé, éclairé, auréolé. Le nord restait froid, noir, sombre et profond, antithèse céleste, combat du néant contre l'existant. La nuit cyclopéenne, régnant depuis trois mois, refusait, même à cette heure, de replier son manteau. Théodore et sa compagne s'étaient tus. Elle s'appuyait frileusement sur lui ; il avait sa main sur son épaule, tandis que de sa droite il tenait son chronomètre. À midi moins quelques minutes une véritable pyrotechnie sidérale éblouit leurs vues, l'intensité du déploiement lumineux se produisant au-dessus de la chaîne de montagnes qui bornait la côte sud du golfe Adams. L'orbe supérieure du soleil apparut alors à leurs yeux, vision fugitive qui ne dura que quelques secondes, détachant plus profondément le fond obscur des ravins noyés dans l'ombre. Le monde extérieur

était oublié, et n'existait plus pour ces deux êtres qu'un attrait commun avaient réunis pour ce spectacle. Ayant dégusté visuellement ce cinéma céleste, Théodore soupira longuement et jeta un regard sur sa compagne. Un cri s'échappe de sa poitrine.

« Qu'as-tu Pacca ? Serais-tu indisposée ? Ton teint est glabre ? Tes lèvres sont pâles, elles sont vertes même ! Mais qu'as-tu donc ? Tu me fais peur ! Parle ! parle vite ! »

« Ne craignez rien, je suis très bien portante. Croyez-vous avoir une complexion meilleure ? Notre hiver sans soleil donne à tous ce teint cadavérique. On ne constate cet effet de la longue nuit boréale qu'au retour du soleil. Dans deux semaines il n'en paraîtra rien, car peu à peu, à mesure qu'il montera à l'horizon, le sang vivifiera notre organisme, le teint se pigmentera et reprendra sa couleur normale. »

Ils restèrent encore quelque temps à contempler les lumières fugitives et changeantes du soleil disparu, aurore et crépuscule se confondant. L'horizon était d'un rouge vif, diminuant en intensité au fur et à mesure que la lumière s'en éloignait.

Pacca était songeuse. « Je ne puis comprendre, dit-elle doucement, que l'Esquimau ne soit pas un adorateur du soleil. Son apparition met fin à la famine, et à la vie oisive et sans charmes d'un long hiver sans lumière. Il redonne la santé et fait naître l'espérance au cœur de tous. Il est l'image du vrai Dieu, tandis que Sedna, que représente-t-elle au juste ? Elle habite les abîmes profonds de l'Océan, où il n'y a pas de soleil naturellement. Curieuse cette croyance, dit-elle, en se tournant vers Théodore.

Surpris de l'intensité de son regard, du calme de son être, de la finesse de ses traits encadrés par la blanche fourrure ourlant le

capuchon relevé sur sa tête, il sentit croître en son cœur un désir incontrôlable d'en faire sa femme.

« Pacca, reprit-il, tu ne saurais croire l'impression que j'ai ressentie lors de notre première entrevue sur North Devon. Mon cœur a été pris, je ne le possède plus. Jamais ma bouche n'a encore exprimé ces sentiments, mais, mon adorée, je t'aime, sois mienne ! »

D'un élan passionné il l'enlaça de ses bras vigoureux, la pressa sur sa poitrine, ses lèvres cherchèrent les siennes, s'unissant dans un baiser prolongé, gage sacré d'un amour longtemps contenu, réciproquement partagé.

Elle se dégagea lentement de son étreinte, frissonnante sous sa chaude caresse.

« Mon ami, lui dit-elle, moi aussi je vous aime et je ne suis plus la maîtresse de mon cœur. J'ai combattu loyalement l'attrait qui m'entraînait vers vous. Je ne vous ai pas refusé le témoignage de mon amour, mais à l'avenir il ne devra pas se répéter. Je ne puis vous enlever aux vôtres. Dans quelques mois vous regagnerez votre pays, et la petite Pacca sera vite oubliée. Il vous serait impossible de vous habituer à notre genre de vie si je devenais votre femme. Tout devrait vous éloigner de moi, votre religion, votre civilisation, votre race, vos habitudes, que sais-je encore ? »

« Non, Pacca, reprit Théodore. Notre union est scellée. Ce baiser, comment l'oublier ? Tu dis être une petite sauvagesse, une primitive. N'en rougis pas, chérie, car tu es de beaucoup supérieure à nos civilisées raffinées. C'est toi que je veux et je t'emmènerai dans mon pays ! »

« Mais, cela est impossible, répondit-elle. D'abord vous rougiriez de mes gaucheries. Je ne saurais comment marcher, m'asseoir autrement que par terre, manger, m'habiller. Même mes prières sont différentes des vôtres, quoique nous adorions le même Dieu. Ce ne serait probablement pas un obstacle sérieux, car d'après ce que vous m'avez raconté des cérémonies catholiques, je les préfère à la sécheresse de nos offices anglicans. Ce qui m'attirerait davantage à votre religion c'est bien la déférence, l'amour, la dévotion qu'elle a pour la mère de son Dieu. »

« Il y aurait moyen de tout concilier, ma Pacca. L'amour ne connait pas d'obstacles. »

« Quelquefois oui. Si je refuse le vôtre, c'est qu'un autre m'attache à cette terre. »

« Comment ? » reprit-il vivement, la jalousie le mordant au cœur, « vous en aimez un autre, votre cœur est promis et vous acceptez ce baiser que vous m'avez rendu après tout ? »

Sa voix se faisait rauque.

« Je ne vous ai pas donné de baisers, lui dit-elle. Vous avez profité d'un instant de rêverie, de sentimentalité chez moi pour me l'imposer. Vous avez tort de me juger comme vous le faites. Oui ! il y a un autre amour qui m'empêche de vous suivre au pays du soleil : celui de mon père et de ma grand'mère. Ils ont besoin de moi. Un jour viendra que je serai leur seul soutien et mon devoir doit l'emporter sur mon cœur. C'est dur quelquefois… » Deux grosses larmes coulèrent sur ses joues décolorées.

« Pardon ma Pacca ! Je t'aime tant, que je ne raisonne plus. »

Tendrement il l'attira vers lui, sécha ses pleurs et l'aida à se relever. Engourdis par le froid, ils durent faire une série de mouvements brusques et rapides pour activer la circulation, après quoi ils regagnèrent chacun leur domicile, ne se séparant qu'au pied de la montagne dont ils avaient dégringolé les lianes abrupts d'une course rapide et par maintes glissades involontaires. Leurs cris de joie réveillaient les échos et ils s'amusaient comme des écoliers en rupture de ban.

Au moment de se séparer, il voulut de nouveau embrasser son amie. Le contact de ses lèvres lui avait fouetté les sangs et il voulait de nouveau s'abreuver à cette source vivifiante.

Pacca lui posa gentiment sa mitaine poilue sur la bouche. « Il ne faut pas, dit-elle. Essayez d'oublier, nos cœurs meurtris se cicatriseront. Le temps est un grand guérisseur. Moi, ajouta-t-elle plus bas, je n'oublierai jamais, je t'aime trop. »

Faisant volte-face, elle disparut en arrière des gros rochers encombrant la pointe Oulouksigne.

Théodore regagna sa cabine à bord du Neptune. Ni le travail, ni la lecture ne l'intéressèrent. Il cherchait une sortie de l'impasse dans laquelle il s'était engagé. Renoncer à son amour, il n'y songeait pas.

La cloche annonçant le souper le tira de sa rêverie. Le vieux capitaine le laissa s'asseoir, eut un sourire énigmatique et lui demanda s'il avait aperçu le soleil. Sur sa réponse affirmative et comme il commençait une description du phénomène, le capitaine lui dit : « Vous auriez pu attendre au sept. À cette date son lever sera visible du bateau. Vous ne devriez pas faire seul l'ascension périlleuse de ces montagnes », et son sourire creusa deux

fossettes sur ses joues. Du regard Théodore remercia le capitaine de sa discrétion, ne tenant pas à ce que ses compagnons fussent au courant de sa promenade sentimentale.

Deux jours plus tard, le phénomène observé du haut des montagnes était visible au fond du havre. L'équipage, réuni sur la glace, attendait anxieusement l'apparition de l'astre-dieu. Dès qu'il se montra, Théodore scruta la physionomie de ses voisins. Tous avaient le teint terreux et verdâtre qui l'avait tant surpris deux jours auparavant, chez son amie. Il se rappela alors l'apparence qu'avaient les plantes conservées l'hiver dans les caves. L'absence du soleil avait le même effet sur elles que sur les humains. Encore une constatation physiologique à laquelle je n'aurais jamais songé, pensa-t-il.

Passé le treize février, les jours allongèrent et le soleil brillait quelques heures dans un ciel bleu, limpide et sans nuages. La nuit, quelques aurores boréales s'allumaient au firmament, le rayant de lances lumineuses. La position des explorateurs était tellement au nord du pôle magnétique que ces déploiements n'étaient pas aussi grandioses que ceux qui se développent dans la Baie d'Hudson.

Chaque jour, un incident nouveau et imprévu rompait la monotonie des longs jours d'hiver. Vers la fin du mois, Théodore s'en allait vers son observatoire. Près de la grève, dont il était encore assez éloigné, il voyait son chien gambader, sauter, fou de joie, ivre de mouvements. Une boule noire s'élevait de la glace et y retombait. S'étant approché, il constata avec surprise que le compagnon de Pyré était un corbeau arctique. Poussé par la faim, ce dernier essayait de voler un morceau de chair de phoque que l'animal avait eu pour son déjeuner. Ils se pourchassaient sur la

glace, la proie changeait de propriétaire et tous deux semblaient prendre plaisir à ce sport nouveau. Pyré eut enfin compassion de son compagnon empenné et le laissa s'envoler avec le morceau tant convoité.

Les derniers jours de février furent très froids, ce qui n'empêchait pas Théodore de se rendre à l'iglou de Nassau, de trois à quatre fois la semaine. La vue et la présence de Pacca étaient devenues un besoin. Plus que jamais il se sentait attiré vers elle et son amour croissait, l'enveloppait tout entier.

Le 28 février au soir, le mardi-gras fut fêté. Les Esquimaux et leurs familles furent invités. La mascarade les amusa beaucoup. Avec mars arrivèrent les préparatifs des expéditions lointaines. Théodore s'y préparait avec hâte. Sur son journal, le premier du mois, il inscrivait ces quelques lignes :

Dans trente jours je serai à quelques trois cents milles du bateau, seul avec mes Esquimaux et mes chiens, vivant dans des cabanes de neige, faisant des relevés de côtes inexplorées. J'ai hâte que ce temps arrive. Ce changement, cette activité me feront du bien. Mon horizon s'élargira, mes sens caressés par la froide bise se dilateront, le temps s'écoulera plus vite dans un changement de décors au sein des sauvages beautés des Régions arctiques.

Le 15 mars au matin, les préparatifs étant terminés, la caravane s'ébranla.

À L'Ombre d'un Glacier

C'est pourquoi il est dit : l'homme quittera son père, sa mère, et il s'attachera à sa femme.

S. Marc. Chap. x. v.

Le 15 mars au matin, Théodore fit ses adieux aux membres de l'équipage du Neptune, reprenant ses explorations de l'automne précédent. Il avait choisi pour l'accompagner dans cette expédition le sorcier du village, Koudnou, dont la réputation de chasseur n'était plus à faire, et Pioumictou. Leurs femmes les accompagnaient afin de s'éviter les ennuis du dernier voyage. Deux cométiques, attelés respectivement l'un de dix chiens, l'autre de huit, devaient tirer les effets requis et le personnel de l'expédition. Théodore changea son itinéraire. Au lieu de gagner le sud par le golfe Admiralty, il se décida à traverser les hauts plateaux de la péninsule Brodeur pour gagner le détroit du Prince Régent, d'où il ferait ses relevés côtiers et topographiques…

Passant par le petit village d'Oulouksigne, il fut enchanté d'apprendre que dix familles esquimaudes, s'en allant chasser l'ours blanc dans le nord de Prince Régent, s'étaient décidées à l'accompagner par voie de terre, au lieu de contourner le nord de la péninsule. Il fut au comble du bonheur, bonheur intime et égoïste lorsque Pacca vint lui dire qu'elle et son père, s'étaient joints à la caravane. Jamais départ ne se fit sous de meilleurs auspices. Les souhaits, les cris de joie, les au revoir s'échangeaient amicalement entre toutes ces bonnes gens que la perspective d'une chasse fructueuse rendait gaies. Un beau soleil froid éclairait cette scène dans un pays uniformément blanc.

Le trajet de la baie Arctic à la pointe Bowen sur le détroit Prince Régent prit douze jours. La caravane traversa d'abord le golfe Admiralty et se dirigea alors vers le sud à la recherche d'un ravin, permettant l'ascension des monts perpendiculaires, d'une élévation de deux mille pieds, formant la côte ouest du golfe. Après quelques jours de marche, l'on aperçut l'embouchure d'un glacier desséché dans lequel l'on s'aventura. La montée, quoique raide, était facilitée par une épaisse couche de neige durcie, sur laquelle hommes et attelages, s'entraidant mutuellement, avançaient sans trop de peine. L'on gagna ainsi les hauts plateaux de la péninsule Brodeur, région dénudée, balayée par les grands vents et dont la surface caillouteuse rendit la marche très pénible.

Chaque soir le problème des iglous à construire se présentait. Il fallait trouver un endroit où la neige s'était suffisamment amoncelée pour y tailler les blocs requis pour l'érection des huttes. Le nombre de celles-ci étaient forcément limité vu le manque de matière première et l'on s'entassait sept ou huit personnes dans une cabane de quelques pieds de diamètre. Les chiens s'exténuaient vite ; traînant leurs charges sur le roc dénudé et les cailloux. Il fallait même s'arrêter plusieurs fois le jour, et faire subir aux patins des cométiques ce lissage à la glace décrit plus haut. Au prix d'efforts inouïs, l'on ne parvenait qu'à couvrir une distance de sept ou huit milles par jour.

La température se maintenait très froide, de trente-cinq à quarante degrés sous zéro, et lorsque le vent balayait la surface unie de ce haut plateau, hommes et bêtes devaient endurer stoïquement ce déconfort.

Les femmes et les enfants faisant partie de la caravane montraient autant d'endurance et de courage que les hommes. Jamais une plainte, jamais un accès de colère, jamais un découragement. La gaieté, la bonne humeur, régnaient en maîtresse, faisant oublier les tiraillements d'un jeûne forcé. Il avait fallu se munir de provisions suffisantes pour la traversée de ce désert absolument vierge de tout gibier, mais, explorateurs et chasseurs s'étaient trompés dans leur calcul, pensant couvrir ce territoire en cinq jours. Dès les premiers jours, l'on convint de mettre hommes et bêtes à la ration. Lorsque le ventre criait famine, l'on serrait d'un cran la ceinture du pantalon.

Théodore profitait de tous les arrêts pour s'approcher de Pacca et causer avec elle. Le halage était si difficile qu'il était impossible de se faire tirer par les chiens. Tous deux cheminaient ensemble, le temps s'envolait, les jours succédaient aux nuits, qu'importaient à ces deux êtres ? Chaque matin les réunissait. Leur intimité, discrète d'abord, les enlaçait de mille fils invisibles dont ils ne prévoyaient pas la force le jour où il faudrait les briser. Jeunes, vigoureux, s'adorant mutuellement d'un cœur chaste, ils oubliaient le monde extérieur. La brise glaciale s'adoucissait à leur contact. Au crépuscule, le soleil s'encerclait d'une auréole lumineuse et disparaissait à l'horizon escorté de deux et quelquefois de trois faux-astres. Le soir somptueux descendait sur terre, la couvrant de son grand silence.

Le 25 au soir, la caravane atteignit la tête d'un étroit ravin, dévalant vers le nord. Quoiqu'il ne fût pas dans la direction voulue, l'on se décida à s'y aventurer. La pente assez prononcée qu'il décrivait, son lit étroit recouvert d'une épaisse couche de neige lisse, facilitèrent le travail des minuscules bêtes de somme. Les

cométiques glissant bien, tous les membres de la caravane en profitèrent pour s'y placer, abandonnant sans regret la marche exténuante à laquelle ils avaient été forcés de se soumettre.

La neige étant abondante, un village éphémère de dômes blancs s'érigea en deux heures, entre les flancs escarpés et noirs du ravin. L'imprévu arrive toujours, même en des endroits où il semble impossible. Que va penser le lecteur d'un incendie dans une hutte de neige ? C'est pourtant ce qui arriva ce soir. Il était onze heures. Un fort vent du nord soufflait, s'engouffrant entre les parois du canal rétréci où hommes et bêtes harassés, fatigués, dormaient d'un sommeil lourd et réparateur. Depuis le départ du bateau, Théodore avait eu bien des difficultés à faire fonctionner sa lampe à essence sur laquelle il préparait, soir et matin, son café. Un jour de halte, pensant que l'orifice par où s'échappait le gaz était obstrué, il en avait vidé le réservoir d'air comprimé, dévissé et nettoyé tous les tubes. À l'essai suivant, elle ne fonctionnait pas mieux. Ce ne fut que quelques mois plus tard qu'il constata que son mauvais fonctionnement avait été causé par un froid trop intense, le carburant et le métal ne pouvant s'échauffer à la température requise pour l'allumage du gaz.

Le village était endormi, avons-nous dit. Oui, si nous en exceptons Koudnou, le sorcier, engagé comme conducteur de chiens et guide par l'ingénieur Maltais. À la lumière blafarde de la lampe esquimaude, comme un alchimiste penché sur ses cornues, il était très occupé. Il avait pris cette lampe du civilisé, croyant remédier à son inutilité. Armé d'une clef, il en dévissait les parties. Malheureusement pour lui et les dormeurs de la hutte, il avait oublié d'en retirer l'air comprimé forçant l'expulsion du pétrole. Ce dernier jaillit tout à coup. Le jet passant au-

dessus de la flamme de la lampe indigène, s'enflamma. Koudnou, très énervé, n'osant jeter par terre sa torche se mit à la brandir dans toutes les directions, semant le liquide enflammé sur les dormeurs. Les couvertures prirent feu, un cri de surprise et d'effroi sortit des poitrines de Pioumictou et de Théodore, éveilla les deux femmes. La sortie par la porte basse était bloquée. D'un coup d'épaule, Pioumictou fit sauter un bloc de neige du mur arrière de l'iglou et s'y enfila. Il fut suivi de sa femme, de celle de Koudnou et enfin de Théodore, tous quatre nus comme des vers, grelottant sous un froid de quarante degrés sous zéro, intensifié par un vent du nord soufflant en ouragan, Koudnou fut stoïque : on n'est pas sorcier pour rien. Il enleva son « coulétang » et en quelques minutes éteignit la conflagration, en somme lilliputienne. Le bruit avait éveillé quelques membres de la caravane, dont quelques-uns mirent la tête à la porte de leurs huttes. Adam et Ève au paradis terrestre, après la chute, ne présentaient pas mine plus piteuse que quatre de leurs descendants à quelques millions d'années d'intervalle. Au lieu des feuilles de vigne la nuit les enrobait chastement. D'ailleurs, l'aiguillon qui mordait leurs membres fatigués n'était pas celui de la chair, car une heure après avoir réintégré leur demeure, ils grelottaient encore sous leurs couvertures de peau de caribous. Le mur de l'iglou avait été vite restauré, le désordre de leur sortie hâtive réparé, et Koudnou lui-même dormait comme un bienheureux.

Plus excruciant avait dû être le supplice d'Otomjua, la femme de Ouming, cette même journée. Sur l'heure de midi, sentant les douleurs de l'enfantement la travailler, elle en avait averti son mari. Il arrêta son attelage, de quelques blocs de neige lui fit un abri sommaire, continuant sa route comme si rien n'était. Seule, isolée au milieu d'une plaine labourée par les ouragans, appa-

remment abandonnée, elle donna le jour à un fils. Oh ! sublimité de l'amour maternel ! Que de sacrifices n'est pas capable le cœur d'une mère ? Quelle réserve d'abnégation ne renferme-t-il pas ? Ce frêle enfant qui venait de voir le jour était à elle, cette femme, et elle le prouverait. Que faire dans un pays où il n'y a pas d'eau ? La nature, marâtre parfois, a tout prévu. De sa langue humectée d'une salive chaude, comme la chatte fait à ses chatons, ainsi lava-t-elle son enfant. Le recouvrant ensuite de quelques fourrures légères et soyeuses, toute frissonnante d'amour, elle le déposa dans le vaste capuchon de son coulétang, où, sur sa chair, il trouverait chaleur et confort. Ce devoir rempli, courageusement elle suivit les traces des cométiques. À neuf heures, ce même soir, elle rejoignait le bivouac, heureuse d'annoncer à son mari, que le ciel lui avait envoyé un fils.

Deux jours plus tard, la caravane au complet débouchait dans une petite baie formée par la pointe Bowen. Gens et bêtes étaient aux abois car la famine se faisait sentir. La fatigue était générale. Un repos prolongé était nécessaire pour le ravitaillement et pour reprendre des forces. Les chiens affamés dévoraient tout ce qui leur tombait sous la dent, fouets, harnais, habits, etc. Du sommet d'une petite éminence, Théodore aperçut au loin une ligne bleue coupant l'immense champ de glaces. Il en fit part à ses gens. Cette nouvelle les remplit de joie. Une fissure s'était produite sur la mer congelée, et en eau libre, des milliers de loups-marins devaient prendre leurs ébats. Sedna leur était favorable ! Les huttes furent bâties avec plus de précautions ce soir-là, car l'on y devait faire une étape de trois jours. Tout ce qui restait de provisions fut dévoré. Même les chiens eurent leur part, car un des Esquimaux, s'étant éloigné du campement, y avait rencontré un ours blanc qu'il avait abattu.

Ces trois jours de repos furent employés à une chasse des plus fructueuses. Quantité de phoques furent tués : les peaux, la chair et le blanc requis pour les lampes, divisés impartialement entre tout le personnel de la bande. Les femmes et les enfants ne s'éloignèrent guère, se contentant de « trapper » le renard blanc aux alentours.

Théodore passa toutes ces journées auprès de Pacca. Le sport chéri de Nemrod ne lui disait rien. Il sentait trop l'immense vide qui serait son partage, lorsqu'il n'aurait plus sa petite compagne auprès de lui. Comment, sans manquer à son code moral de gentilhommerie, pouvait-il concilier son désir de ne pas s'en séparer et de ne pas déshonorer celle que dans son cœur il appelait déjà sa femme ? Le dilemme dans lequel il se débattait devenait intolérable. Comme la source desséchée du désert appelle le nuage aux seins chargés d'une pluie bienfaisante, ainsi son cœur assoiffé d'amour soupirait-il après le seul être auquel il se sentait attiré. Ce martyre ne pouvait durer. Le 29, il s'éloigna du campement. Il voulait être seul pour réfléchir. Retraçant ses pas à la brunante, il rejoignit ses nomades compagnons, qui, de retour de leur journée de chasse, devisaient joyeusement, ensemble.

Le lendemain, l'on devait se séparer pour longtemps. Les chasseurs, gagnant le nord, s'en allaient tuer l'ours blanc. Théodore, ses deux compagnons et leurs femmes s'en iraient au sud, relevant les côtes encore inexplorées de cette section de l'île Baffin. Le devoir lui apparaissait pénible, mais ne pouvait-il pas le concilier avec son amour ?

Apercevant Nassau qui distribuait la nourriture à ses chiens, il s'avança vers lui.

« Nassau, lui dit-il, j'ai à vous parler seul. Venez à mon iglou, ses hôtes sont tous chez Ouming. »

Àquatre pattes, ils entrèrent dans la hutte. La lampe d'Euké brûlait répandant un peu de chaleur. Théodore fit signe à Nassau de venir s'asseoir près de lui, sur l'espace surélevé de l'iglou, formant le lit, et recouvert de fourrures.

« Nassau, lui dit-il, demain nous nous séparerons. Vous avez sans doute remarqué le penchant que j'éprouve pour votre enfant. Je sens que ma vie sans elle sera triste. Voulez-vous me la donner pour femme ? Je lui serai fidèle, dévoué, et je l'aimerai bien. Je sens que je vous fais une injustice, car tout le temps de la chasse vous n'aurez personne pour s'occuper de votre iglou, veiller à l'entretien des fourrures et entretenir le feu sous votre toit de neige. Je la sens tellement mienne que la vie sans elle est sans attraits pour moi. »

« Votre demande m'honore, lui répondit Nassau. Avez-vous bien songé à toutes les conséquences qu'entraînera votre acte ? »

« J'ai pesé le pour et le contre. S'il y a des obstacles, je saurai bien les vaincre. »

« Ces obstacles seront peut-être insurmontables. Pacca est d'une race différente de la vôtre. Son genre de vie est tout autre. Malgré l'amour qu'elle vous porte, elle le sacrifiera plutôt que de laisser les siens. Elle serait dépaysée parmi les vôtres. Comme nos pauvres fleurs arctiques qui s'étiolent et périssent lorsqu'elles sont transplantées dans votre pays, ainsi en arriverait-il de mon enfant. »

« Ma décision est prise, lui dit Théodore. J'abandonnerai les miens et je demeurerai en ce pays. Son charme m'a conquis. Quoique je doive mener une vie différente de celle à laquelle j'ai été habituée, je ne regretterai pas mon acte. »

« Mais, demanda Nassau, que feriez-vous en cas où le capitaine du Neptune, refuserait de se rendre à votre désir ? »

« J'ai tout prévu. Si le capitaine refuse de me donner ma décharge, il me faudra bien retourner à Québec ; mais, dès le printemps prochain, j'irai en Écosse et je prendrai passage sur un baleinier en partance pour Ponds Inlet. Mon absence durerait au plus sept mois. »

« Vos intentions sont bonnes, je vous crois honnête. Des cas semblables au vôtre se sont produits. L'avenir de plusieurs jeunes filles de ma tribu a été brisé, car leurs soi-disant maris sont retournés dans leur pays et ne sont jamais revenus.»

« Cela est malheureusement trop vrai, répliqua Théodore, mais vous avez dû constater que ces êtres vils ne cherchaient que la satisfaction des sens. Ont-ils réellement aimé leurs victimes ? Je ne le crois pas. Qu'étaient-ils après tout ? Des gens sans aveu que l'on ramasse sur les quais avant le départ du bateau pour la chasse à la baleine. Vous avez été témoin de mes rapports avec Pacca. Laissez-la se prononcer je me soumettrai à sa décision. »

Nassau sortit de l'iglou ; quelques minutes après, il y ramenait son enfant. Il lui fit alors part de la demande de l'ingénieur, et de ses objections à cette union.

Ses joues se colorèrent délicatement. Baissant timidement les yeux d'une voix où perçait l'émotion, elle dit : « Père j'ai

confiance en cet homme. Sa parole est un gage de véracité. Il ne nous trompera pas. Je lui donnerai ma main en toute confiance, car auprès de lui je trouverai le bonheur. »

« Soit, ma fille, si tel est ton désir. Tu as été la joie de mes yeux, puisses-tu être le bonheur de celui que tu choisis librement pour mari. Demain alors tu le suivras. Je recevrai moi-même l'échange mutuel de vos promesses, avant notre séparation. »

La joie fut grande au campement, lorsque la nouvelle se répandit. Nos deux amoureux furent complimentés et fêtés. Les hommes se rassemblèrent et firent cercle autour de Théodore, chantant ses prouesses. Koudnou lui fit des passes sur le front, les bras et les jambes, après quoi il fut reconnu membre de la tribu, sous le nom de Nukaglium (jeune chef). Les femmes étant les mêmes au pôle nord qu'à l'Équateur, quel beau sujet de commérages. Les langues se délièrent : je le savais je m'en doutais, ne vous l'avais-je pas dit, ses visites répétées, etc., etc… Elles avaient entouré Pacca. Les avis, les conseils pleuvaient : ce qu'il fallait faire ou ne pas faire, les tabous à observer et patata et patati Une avalanche de paroles dont Pacca ne percevait qu'un bruit indistinct, tant son âme était remplie de joie.

Les formes indistinctes s'engouffrèrent par la porte basse des iglous. Les corps se frôlaient plus amoureusement. Les voix avaient de chaudes intonations. Les plus âgés avaient des réminiscences, des frissons agréables. Les yeux brillaient. Dans la nuit claire, bien des serments autrefois donnés se renouvelèrent.

Le lendemain matin eut lieu la cérémonie du mariage. À quelques milles du bivouac, Théodore avait découvert un glacier resserré entre deux cathédrales de pierre. Il voulait un décor

grandiose. Un beau soleil d'hiver brillait au-dessus de l'horizon. Ses rayons striaient de couleurs opalines la surface unie du glacier, témoin de cette scène unique. Les Esquimaux se rangèrent en demi-cercle autour de Théodore et de Pacca, adossés au glacier.

Nassau s'avança vers eux. Très ému, il leur posa la question sacramentelle : « Théodore Maltais, prenez-vous pour femme, Pacca Nassau, ici présente devant Dieu et devant les hommes ? » « Oui. » La demande fut alors posée à Pacca, et sa voix claire et cristalline se fit entendre. « Oui. »

Les mains s'enlacèrent.

Nassau, étendant les deux mains au-dessus de leurs têtes, récita en esquimau les versets 1 à 7 du chapitre XIX de l'Évangile selon Saint-Mathieu :

« Jésus, ayant achevé ces discours, partit de Galilée et vint aux confins de la Judée, au-delà du Jourdain, où de grandes troupes le suivirent ; et il guérit leurs malades au même lieu. »

« Les pharisiens vinrent aussi à lui pour le tenter et ils lui dirent : Est-il permis à un homme de renvoyer sa femme pour quelque cause que ce soit ? »

« Il leur répondit : N'avez-vous pas lu que celui qui créa l'homme dès le commencement les créa mâle et femelle, et qu'il est dit : Pour cette raison l'homme quittera son père et sa mère et il s'attachera à sa femme, et ils ne seront plus tous deux qu'une seule chair ? »

« Ainsi ils ne seront plus deux, mais une seule chair. Que l'homme donc ne sépare pas ce que Dieu a joint. »

Ces paroles furent écoutées avec un grand respect par les Esquimaux païens, dont la fidélité conjugale est considérée comme une anomalie.

Immédiatement après cette cérémonie, la caravane se divisa : Nassau et les siens se dirigeant vers le nord où la chasse à l'ours était très abondante, Théodore, Koudnou, Pioumictou et leurs compagnes prenant la direction du sud.

Voyage de Noce

Baisse la lampe, Il faut, les soirs de ferveur grave
Que nul geste, perçu distinctement, n'entrave
Le cours harmonieux du songe intérieur.
Viens là tout près de moi, blottis-toi sur mon cœur.

Les Alternances. Alph. Beauregard.

Le cœur un peu lourd de la séparation, la première partie du trajet fut silencieuse. Théodore avait ajouté quelques paquets à la charge de Pioumictou afin de permettre à Pacca de voyager avec lui sur le cométique de Koudnou. Avec mille précautions il l'y installa, l'enrobant de peaux pour la préserver du froid. Dans la traversée de la péninsule Brodeur, l'on avait couvert 125 milles et il en restait bien d'autres à parcourir. Le froid était vif, trente degrés sous zéro, mais les chiens n'en tiraient que mieux, quoique les glaces amoncelées et empilées les unes sur les autres rendissent la marche pénible. Pour éviter cet obstacle, il fallut gagner le large.

Toute la journée les traîneaux glissèrent sur la surface solide de la mer. Suivant en cela l'habitude des Esquimaux en voyage, l'on ne s'arrêta pas à l'heure du midi. L'on trompa la faim en mangeant quelques lanières de chair de phoque crue et gelée.

Le soir venu, il fut impossible de gagner la côte pour y construire les iglous. Théodore avait demandé à ses Esquimaux d'en bâtir deux, dont l'un plus petit serait pour lui et sa jeune épouse.

Cette promiscuité des trois ménages sous le même toit répugnait à son sens moral. C'est dans l'intimité la plus absolue qu'il voulait livrer toute son âme.

Seule la nuit entendrait l'échange des serments chuchotés, les soupirs, les mutuels consentements. Le soir, les deux huttes bâties, après un souper sommaire composé de viande crue, de café chaud et de biscuits matelot, l'on se retira pour la nuit.

Introduite dans sa hutte, Pacca y étendit les couvertures, disposa la lampe de pierre et l'alluma. Très naturelle, mais un peu timide, son ménage terminée, elle vint s'asseoir près de son homme.

De ses bras vigoureux il l'enlaça. Leurs lèvres s'unirent dans une adoration réciproque. Comme le gui s'attache au chêne, ainsi s'accrochait-elle à celui que son cœur avait choisi pour soutien, toute frémissante d'expectative.

« Ne regretteras-tu jamais de m'avoir fait ta femme ? murmura-t-elle à son oreille. M'aimeras-tu toujours ? Saurai-je te rendre heureux ? Je suis trop heureuse, j'ai peur de l'avenir. »

« Ne crains rien, ma toute chérie, lui dit-il. Ne suis-je pas à toi ? Mon cœur a été secoué de bien des émotions dans le passé, mais jamais il ne connut l'amour tel que je l'ai éprouvé le jour où je t'ai connue. Ma Pacca, mon adorée. »

Tard dans la soirée ils causèrent ainsi. De temps en temps d'un geste lent elle se dégageait de son étreinte et adroitement, de son ongle, mouchait la mèche de mousse de sa lampe.

Cette première nuit passée ensemble, imprima à leurs âmes un attachement plus subtil, une satisfaction toute divine. Le sommeil fut profond et réparateur.

Théodore, éveillé à bonne heure, contemplait le fin visage de sa compagne. Confiante, elle dormait comme un enfant, la tête sur son bras droit. Des songes fleuris peuplaient son sommeil, car elle souriait. Les yeux de Théodore buvaient ses traits. Son esprit l'enveloppait de chaudes caresses. Sa pensée s'enfuit au loin : Quelle différence entre cette union primitive, et celles de la civilisation, où tout est factice. Préparatifs harassants, cérémonies exténuantes, repas gargantuesques d'où la fiancée sort énervée, fatiguée, ahurie. Voyage prosaïque au bruit des sirènes et des ferrailles accompagnant tout démarrage d'un lourd convoi. Sensibilité émoussée, intimité pervertie par les regards de tous les spectateurs. Enfin, seuls dans le compartiment du wagon-lit, ce sentiment répulsif, lorsque le moricaud vient, préparer le lit nuptial.

Quel contraste, murmura-t-il ! Ici, tranquillité absolue. Le ciel pour témoin. Pour abri, un toit de neige. Au dehors, halène la brise polaire. Dans nos cœurs, l'amour vivifiant, fidèle et chaste.

L'aurore du lendemain rythmait le point du jour en un arpège lumineux, les notes silencieuses s'égrenant tout le long de la terre. Les chiens quittaient un à un leur couche froide, s'étiraient et se secouaient.

Pacca entrouvrit les yeux. Voyant son mari penché sur elle, elle eut un sourire attendri de doux remerciement. Son bras nu, gras et potelé se détacha de son corps. Le passant autour de son cou, elle l'attira doucement à elle, les lèvres roses et tendues. À cette coupe enchanteresse il but à longs traits.

Des murmures se faisaient entendre de l'autre iglou. Il fallait s'arracher à cette étreinte. De la douce chaleur du lit passer aux morsures sadiques du froid, mettre sur sa chair nue des habits gelés.

La routine quotidienne recommençait. Ce ne fut qu'après cinq jours de marche que l'on atteignit le cap Kater, dernière pointe de terre relevée par les explorateurs précédents. De cet endroit en allant vers le sud, l'on devait suivre des côtes inconnues que les Esquimaux eux-mêmes ne fréquentent pas.

Un arrêt forcé d'un jour retint la caravane en ce lieu. Théodore devait repérer sa position et établir une base de référence pour la mise en plan de son travail. Au moyen de son théodolite il établit sa latitude et sa longitude. Il s'assura du fonctionnement de son compas solaire, avec lequel toutes ses courses seraient établies et dont les degrés sur le vernier lui donneraient les différents angles requis pour fixer la configuration des côtes. À l'arrière d'un des traîneaux, il installa une roue, muni d'un podomètre, afin de contrôler les distances parcourues.

Le voyage vers l'inconnu fut repris avec en plus l'attrait scientifique de son travail. Chaque jour, à midi, avec son sextant et un horizon artificiel il contrôlait ses observations précédentes. Lorsque la nourriture se faisait rare l'on dételait un chien, qui s'en allait à la recherche d'un trou de phoque. De temps à autre, l'on tuait un ours polaire dont la chair forte et de très mauvais goût, était réservée aux chiens à leur unique repas du soir. Le douze avril, le parti atteignit, par latitude 71 degrés, 15 minutes nord, une pointe formant l'ouverture d'une baie profonde, dont rentrée mesurait une dizaine de milles. L'intention de Théodore était de la traverser et de n'en indiquer que l'ouverture sur ses plans. Par la configuration générale de la côte, il savait qu'une course au sud par est le conduirait à bon port. Lorsqu'il fit part de ce projet à ses compagnons, ils insistèrent pour que l'on ne s'éloignât pas de la côte. N'ayant jamais visité ces parages, ils ne pouvaient comprendre qu'un « Cablouna », (Blanc) à sa première visite en ces lieux, en sût plus qu'eux. Côtoyant le rivage, l'on s'enfonça dans les terres. Les côtes étaient basses et dénudées, le travail géologique de l'exhaussement du terrain se faisant encore lentement. L'empreinte des anciennes rives était encore visible, même à trois milles de la berge actuelle. Trois jours furent employés à explorer et à relever cette baie, que l'on baptisa du nom de Baie Bernier. Arrivés à la pointe sud de son embouchure, les Esquimaux furent tout estomaqués de constater la vérité des suppositions émises par le jeune ingénieur. L'estime et l'affection qu'ils avaient pour lui montèrent d'un cran. Cette dernière journée avait été harassante. Les glaces étaient empilées les unes sur les autres et il avait fallu faire à pied les derniers dix milles. L'on n'y avait pas vu un seul loup-marin, et la réserve de gras pour les

lampes était épuisée. À l'abri d'une petite élévation, au soleil couchant, avec une hâte fébrile, s'éleva une seule hutte de neige.

Théodore, assagi, les sens reposés, et aussi pour éviter un travail supplémentaire à ses hommes, consentait à habiter l'éphémère logis communal.

L'on eut quelques difficultés à trouver le banc de neige ayant la consistance voulue pour la construction de l'iglou. Il était déjà neuf heures du soir et l'on ne venait que de s'installer pour la nuit. Les chiens avaient reçu la dernière ration de viande des approvisionnements de route. Couchés autour de la hutte ils dormaient, insouciants, repus ; à l'intérieur de la cabane sans feu, l'on grelottait : les lampes esquimaudes, qui, à la longue attiédissent l'air ambiant, ne s'allumèrent pas faute de combustible. C'était la noire misère du septentrion. Une petite flamme vacillante, et l'imagination aidant, l'on se fut cru en un living original, coquet et tout blanc.

La chaleur problématique eut réchauffé les membres engourdis, et mis de la gaieté au cœur.

Théodore alluma sa lampe à essence et prépara un café au rhum chaud. L'opération dura une demi-heure, après quoi il fallut bien fermer la clef, la ration du précieux carburant étant très limitée. Dans le froid, dans l'obscurité, après un souper peu appétissant de la chair nauséabonde, crue et gelée de l'ours polaire l'on se coucha. Dès le lendemain l'on tuerait quelques phoques ; l'aisance et le confort renaîtraient. Se doutaient-ils, au moment où le pesant sommeil les enveloppait de ses plis moelleux, d'un séjour forcé en leur glacière ?

Théodore avait fort bien remarqué la baisse subite de son baromètre, et la hausse assez prononcée de son thermomètre. Sans plus y prêter attention, il en avait inscrit les lectures sur son cahier de notes. Que pouvait-il contre les éléments de la nature et les changements atmosphériques ? Obnubilé par la marche forcée de ce jour, le corps brisé par la fatigue, les sens endoloris, courbaturés par le froid, il ne songeait qu'à dormir, qu'à oublier, et ses compagnons de même.

Deux heures avant l'aube, Éole sortit d'un long sommeil. Ouvrant les portes de son antre, ses enfants en sortirent en tourbillon. Sur le ring formé par l'immense champ de glaces du golfe Boothia, et les basses terres qui le bordent ils eurent une arène digne d'eux. De la terre, au ciel ils envoyèrent des uppercut, des swings, dont la force créaient des vides atmosphériques, que les éléments en démence venaient combler. Une neige épaisse, poussée par un vent de cinquante milles à l'heure, s'avançait en andains, dansant une farandole déhanchée, se ruant sur l'iglou de nos dormeurs, s'y amoncelant en bancs serrés, pressés. Ce dôme peu élevé, il fallait le démolir, l'ensevelir, l'oblitérer. Quels étaient ces êtres assez orgueilleux pour s'opposer à la marche de cette horde envahissante ? Aussi, la fine poudrerie capricieuse, sèche, s'insinuait-elle traîtreusement à travers les interstices des blocs de neige, recouvrant sournoisement ses hôtes d'un linceul froid. Leur sommeil lourd et pesant d'hommes éreintés, fourbus, continuait, se prolongeant dans un vide obscur que nul songe n'illuminait de ses féeries. Douze heures tombèrent dans le sablier du temps ! Au dehors la tempête mugissait, grondait, augmentait accumulait de nouvelles forces pour se lancer à la conquête du nord. Au lieu de s'apaiser au lever du jour, elle se déchaîna plus furieuse. Échevelée, démente, elle ne connaissait plus de bornes,

ne se contenait plus. Du ciel et de la terre elle avait fait un abîme, un enchevêtrement tempétueux de rafales et de coups de vents ; performance digne des dieux. L'univers haletait, halénait. La terre se pâmait, étouffait sous l'étreinte du firmament dont le zénith se détachait et se rapprochait du nadir dans un chassé-croisé apocalyptique. À l'intérieur de l'iglou un léger bruit se fit entendre. Un changement de position suivi d'un grognement mi-humain, mi-animal lui succéda. Se retournant, Koudnou s'était en partie découvert. Une chute de neige sur son corps l'éveillait. S'étirant, geignant, il appela Nukaglium ! Pioumictou !

Ceux-ci, tirés de leur sommeil, se frottaient les yeux. Leur vue s'habituant à la demi-obscurité, ils virent avec stupeur qu'ils étaient en partie recouverts d'une couche de neige, de deux pieds d'épaisseur. Ainsi s'expliquait cette pesanteur que l'on éprouvait tout en dormant. En peu d'instants tout ce monde était éveillé prêtant une oreille attentive aux bruits du dehors.

Koudnou, dont la prévoyance était toujours en éveil, s'écria : les chiens. D'un bond il fut hors de son lit, s'habillant à la hâte. Heureusement que la veille, les vêtements n'avaient pas été laissés au-dehors comme c'était l'habitude. N'ayant point de feu dans la cabane, l'humidité dont ils étaient imprégnés s'évaporait aussi bien à l'intérieur qu'à l'extérieur, la température y étant la même.

Le lecteur se demandera pourquoi cette anxiété pour les chiens ? Ces derniers lorsqu'ils sont surpris par la tempête, se couchent à la mode-chien et ne bougent plus. La neige les recouvre tranquillement d'un monticule qui va s'épaississant. Ils dorment dans un bien-être relatif. La chaleur engourdit leurs membres. L'oxygène se fait rare et ils meurent suffoqués. Il ne

font aucun effort pour se dégager. Songez, ami lecteur, au triste sort de nos héros, s'ils eussent ainsi perdu leurs vingt chiens.

Koudnou habillé, faisait des efforts inouïs pour sortir de la hutte. La neige s'était tellement accumulée que la porte et les murs étaient recouverts d'une couche de cinq pieds. Il lui fallut alors enlever la clef de voûte du dôme. Pioumictou et Théodore le hissèrent sur leurs épaules et il sortit par cette ouverture. Le vent était tellement violent qu'il l'eût emporté comme un fétu. On lui passa une longue corde sous les bras dont on retint l'extrémité à l'intérieur. Les différents petits monticules l'aidèrent à retrouver la couche individuelle de chaque chien. Des pieds et des mains il les retira l'un après l'autre de leur position dangereuse. Ils se secouèrent, respirèrent bruyamment, et reprirent leur sommeil interrompu, mais cette fois en plein air.

Àtoutes les six heures, que dura cette tempête de quarante-huit heures, il fallut prendre cette précaution et répéter ce travail avec tout son déconfort.

Que firent nos prisonniers pendant ces deux jours et ces deux nuits qui leur parurent un siècle ?

Ils restèrent tout simplement couchés. N'ayant plus une seule bouchée de viande, ils jeûnèrent et ils bougèrent pas. L'on se contenta de grignoter quelques biscuits matelots, aussi durs que des cailloux, n'ayant pas même d'eau pour les amollir ou s'abreuver. Sans feu, il valait bien mieux rester au lit que de grelotter. La chaleur moite des corps enfouis sous les fourrures les tenaient gais. La nature même se faisait complaisante, s'adaptant aux conditions climatologiques de la région. Les hommes n'eurent à se lever que deux fois en ces deux jours pour les petits besoins

quotidiens. Cependant, quant aux femmes elles restèrent tout ce temps enfouies sous les couvertures. Avec la venue du froid, en ces pays septentrionaux, les intestins deviennent paresseux, ne fonctionnant plus que deux fois la semaine, sans inconvénients aucun. Au printemps ils reprennent peu à peu leur travail quotidien.

Bien des auteurs ont prétendu que les Esquimaux étaient immoraux. Dans un certain sens, oui, mais ils sont aussi prudes, et ont certaines notions des convenances à observer. Ainsi, dans cette promiscuité, jamais un geste déplacé ; des civilisés eussent probablement agi avec plus de sans-gêne. Un esquimau prend femme pour fonder un foyer.

Théodore s'amusait surtout dans cette réclusion forcée à raconter à ses amis les habitudes des hommes blancs, leurs inventions, leurs mœurs. Il leur parlait aussi de Dieu, l'être suprême qui conduit et dirige le monde, des beautés de la religion chrétienne et du déploiement liturgique des cérémonies religieuses. Tout était nouveau pour ces gens primitifs, mais intelligents. Les questions, les objections mêmes pleuvaient.

Enfin au matin de la troisième nuit le vent tombait : les dieux ayant dépensé leurs forces en une orgie de tempêtes, retournèrent au sein de Ménalippe, leur grand'mère.

Les derniers poussiers de neige flottant dans l'éther accélérèrent leur chute. Le désordre régnait à l'intérieur de la cahute. L'on se revêtait hâtivement secouant la literie enneigée et la pliant. Pour se remettre, l'on but une tasse de café chaud, la première depuis ce repos forcé. Les membres ankylosés se refusaient à certains mouvements que l'on domptait par une gymnastique

accélérée. Les hommes sortirent de leur habitation par l'ouverture du plafond en tirant après eux les femmes à tour de bras. Le spectacle qu'ils contemplèrent alors n'était guère encourageant : l'iglou ne formait plus qu'un monticule blanc. Les effets, les attelages, les cométiques que l'on avait laissé au dehors étaient recouverts d'une neige dure et compacte de six pieds d'épaisseur. Handicapé par le manque d'outils convenables, l'on taillait cette neige avec de grands couteaux, les femmes jetant au loin les blocs ainsi descellés. Ce travail fatigant dura jusqu'au midi. La faim les tenaillait. Stoïques ils n'en soufflaient mot.

Àun moment donné Koudnou s'écria : « kigmeng poilomit nanook tigligpouk » un ours avait volé un des chiens.

Attiré par la proéminence formée par l'iglou, l'ours s'en était approché sournoisement. Son odorat aidant, il avait gratté la neige recouvrant le pauvre animal, l'avait saisi et était allé s'en repaître. Le vol avait été si adroitement combiné qu'aucun autre chien n'en eut connaissance, la victime n'ayant pas même eu le temps de jeter un cri de détresse, ce qui eut éveillé les habitants de la cabane.

« Horresco referens » que leur fut-il arrivé, si au lieu de découvrir le chien, il se fut fait une ouverture dans le mur de l'iglou et fut tombé sur les dormeurs ?

Il fallait au plutôt s'approvisionner. Les chiens furent harnachés et les attelages conduits au large sur les glaces du golfe. L'expédition fut couronnée de succès, deux phoques furent pris. L'un fut distribué aux chiens et l'autre encore chaud de la chaleur animale procura aux humains un repas des plus substantiels. Hommes et femmes s'accroupirent sur la glace autour de l'animal

éventré comme à une table chargée des mets les plus rares. D'un coup de couteau adroit l'on coupait un morceau de cette chair sanglante encore toute chaude, l'on y ajoutait un peu de gras, le tout s'engouffrant dans les estomacs vides. Quel apéritif que la faim ! Elle ne chipote pas sur la nourriture !

Le soleil était à son déclin, le repas terminé. Inutile de regagner la terre ferme, distante de six à sept milles. Ayant trouvé un banc de neige de l'épaisseur requise, une nouvelle hutte fut construite. Pour se protéger du froid, les interstices entre les blocs de neige furent calfeutrées avec de la neige meuble, l'huile fut extraite du blanc des loups-marins tués et les lampes allumées, donnant lumière, chaleur et bien-être. Les chasseurs, fatigués, repus, s'endormirent. Dans le silence de la nuit boréale, Théodore retrouva sa femme, lui murmurant à l'oreille des paroles de griseries. À ses sens apaisés le sommeil fut réparateur.

On est heureux le cœur s'endort tout doucement
Sans regrets, sans frisson ; et l'âme sans pensée
On songe vaguement aux forces dépensées,
Et l'on flotte en un vague anéantissement.

A. Dreux,

Le songe qu'il lui procura fut son salut et celui de ses compagnons. Sur les petites heures du jour son moi-inconscient habitait maintenant un pays ensoleillé, dont les chaudes effluves le caressaient. Pacca près de lui, radieuse, jouissait d'un spectacle si nouveau pour elle. Le clapotis d'une mer invisible tintait délicieusement à ses oreilles. Même il en sentait les humides baisers.

Àce moment ils se firent froids. Instinctivement il voulut éviter ce contact. Ce faisant il s'éveilla. L'eau s'était introduite dans

l'iglou. Un cri de surprise éveilla ses compagnons. Horreur !

Une fissure s'était produite dans les glaces. La tempête des jours précédents avaient refoulé la banquise du centre du golfe vers le nord, laissant un immense lac. La marée venait d'en détacher un champ de plusieurs milles de superficie.

La brisure passait juste au centre de la hutte. À la hâte l'on ramassa effets et ustensiles et l'on se mit en sûreté. En quinze minutes la fissure atteignit dix pieds de largeur la moitié de l'iglou se trouvant sur la glace de grève, l'autre moitié s'éloignant avec la banquise en dérive. Dix minutes de plus sans s'éveiller et tous eussent été précipités dans les eaux glacées de la baie et probablement engloutis à tout jamais.

« Remercions Dieu, dit Pacca à son mari, de nous avoir préservés d'une aussi horrible mort. » Tous deux s'agenouillèrent dévotement sur la glace. De leurs âmes aimantes s'éleva vers le Dieu puisant un remerciement adorateur.

Koudnou, lui, prétendit que quelques personnes de la communauté avaient enfreint les tabous. Que Sedna, assoiffée de vengeances, le coupable n'ayant pas avoué sa faute, avait voulu les entraîner en son palais pour les y livrer à la fureur de son père. Pour contrecarrer ces noirs desseins et obtenir sa protection, il fit appel à l'esprit de son « tongwak ». Ses traits se marbrèrent, devinrent tendus. Sa volonté concentra sa pensée, comme le ferait un mathématicien aux prises avec un problème insoluble de calcul infinitésimal.

Il fallut alors assister à une séance de sorcellerie.

Assis à l'écart, Théodore et Pacca plaignait ce pauvre infortuné se démenant ainsi, luttant contre l'insaisissable. Quelles billevesées ! car après tout, il était réellement intelligent cet homme, très dévoué, et le véritable protecteur de tous les membres de la petite caravane.

Àquelque chose malheur est bon. Encore une fois le proverbe a dit vrai. Les incantations de « l'anguécouk » n'avaient pas arrêté la marche des glaces. La banquise qui s'était détachée était déjà à une centaine de pieds du rebord où se trouvaient nos gens, laissant l'eau libre. Aubaine inespérée pour les loups-marins, qui n'ayant plus à rechercher leurs trous d'air s'en vinrent par centaines respirer à la surface de l'élément liquide. La caravane en profita pour se ravitailler. Une dizaine furent tués à la carabine. Tirés sur la glace ils furent dépecés, les quartiers s'amoncelant sur les traîneaux. Le blanc fut mis à part pour le chauffage.

Insouciants du danger couru, Koudnou, et Pioumictou rebâtirent un autre iglou, à quelques pieds seulement des ruines du premier. Théodore en profita pour répérer ses points d'attache, établit à nouveau sa position et régla ses instruments. Le lendemain il reprenait la continuation de son travail, forcément interrompu, ces trois derniers jours.

Découvertes, Accidents, Retour

Avril tire à sa fin. Douze jours d'une marche très pénible ont conduit la petite caravane dans la baie Autridge.

Deux jours après leur départ des lieux qui leur avaient été presque fatals, ils rencontrèrent les bordillons, glaces pressées, bousculées et culbutées les unes sur les autres, à travers lesquelles ils durent se frayer un passage. Souventes fois ils eurent à lutter contre des sautes subites de la température. Leurs provisions de viandes et de gras de phoques s'épuisèrent. De nouveau ils eurent à souffrir du froid et de la faim. Vu le peu de profondeur du passage entre la terre ferme et l'île Hall, les eaux étaient inhabitées. À ces malaises s'en ajouta un autre : le mal de neige.

Malaise physique produisant des souffrances atroces. Les paupières tuméfiées, les yeux injectés, les pupilles dilatées, deux d'entre eux, Théodore et Pioumictou perdirent complètement la vue. Cette cécité dura trois jours. Ces maux d'yeux causés par la réfraction des rayons solaires sur les glaces, se répètent tous les printemps. Tous en sont affectés, les hommes plus encore que les femmes : les chasses auxquelles ils se livrent à cette saison les retenant sur la banquise des journées entières.

Pacca fut d'un dévouement sublime pour son mari, le suivant sans cesse, tâchant d'alléger ses maux. Pour combattre l'inflammation, elle faisait fondre la neige dans sa bouche. De cette eau attiédie elle lui baignait délicatement le visage. Sa main se faisait légère comme une caresse. La tête appuyée sur ses genoux il se laissait dorloter comme un enfant.

L'entrée de la baie Autridge fut saluée d'un cri de joie. Enfin l'on était en pays connu, giboyeux. Ce fut un équipage fourbu et hagard qui, ce trente avril au soir, bivouaqua près de la grève et y construisit une misérable hutte de neige. Hommes et chiens étaient hâves, affamés, éreintés, courbaturés.

L'axe de la terre avait dévié, le soleil ne disparaissant à l'horizon qu'une heure à cette date.

Koudnou, sitôt ses gens installés pour la nuit, fier de la responsabilité qui lui incombait, mit sa carabine en bandoulière, passa à sa ceinture son long couteau de chasse et fut à la recherche du gibier. À trois heures du matin, il revenait enchanté de son expédition, son joyeux Shaimo chaimo réveillant tout son monde. Jetant au milieu de l'iglou un quartier de caribou, sa bonne figure réjouie souriait de la surprise commune.

Traversant la baie, dans un vallon solitaire, il avait surpris un troupeau de six de ces ruminants. Usant de stratégie il les avait approchés et tous étaient tombés sous ses balles.

En un instant les dormeurs furent sur pied et habillés. La chair crue disparut en un clin d'œil. Le bruit des molaires, broyant l'aliment sauveur, rompait seul le silence de la nuit.

Le repas terminé, les trois hommes conseillèrent à leurs counés de se remettre au lit, le temps étant froid et la hutte sans feu. D'un tour de main les chiens furent attelés et l'on se dirigea sur le lieu du massacre. Les loups n'avaient pas eu le temps d'y venir dévorer les carcasses. Elles furent vidées, écorchées, débitées, mises sur les traîneaux et l'on reprit le chemin du home.

Infatigable, Koudnou repartit avec deux chiens s'aventurant sur la banquise à trois milles du rivage. Une heure plus tard, il revenait avec un énorme phoque. Grande fut la joie générale. Les femmes allumèrent leurs lampes babillant comme seules elles savent faire, et l'on se mit à l'ouvrage. Elles préparèrent les peaux, se mirent à raccommoder les habits déchirés dont quelques-uns étaient en lambeaux, firent sécher au soleil les ha-

bits et les couvertures mouillés. Les hommes donnèrent une carcasse entière de caribou à leurs chiens, et eux aussi se mirent au travail. Il fallut pratiquement refaire les cométiques que le trajet au milieu des glaces cahoteuses avait démantibulés. De la peau du phoque il fallut refaire trois attelages complets pour remplacer ceux que les chiens avaient dévorés pendant la disette. L'on se reposait tout en travaillant. Trois jours furent ainsi occupés.

Le trois mai, le soleil ne se coucha qu'à onze heures du soir. Le printemps commençait pour de bon.

Àcette date Théodore se rendit un après-midi sur une montagne isolée de la baie Agou et avec l'aide de ses deux Esquimaux construisit un cairn de pierres sèches, à la base duquel il déposa un record abrégé de ses observations.

Avant son départ d'Ottawa, le ministre de la Marine avait demandé à Théodore de contrôler la découverte de l'île New Island rapportée par l'explorateur américain Hall, en 1861.

Hommes et quadrupèdes ayant repris leurs forces après un repos de quatre jours, Théodore mit à exécution ce projet. Le cinq mai au matin, il fit Koudnou atteler douze des meilleurs chiens sur un cométique et l'on partit à l'Ouest par Nord. À deux heures et demie, de l'après-midi l'on foulait du pied l'île. Sur le point le plus élevé, une centaine de pieds au-dessus du niveau de la mer, Théodore installa son théodolite et en fit la triangulation. De ce point, il se dirigea vers le sud et il releva la baie Encampment, dont l'entrée est protégée par deux caps imposants d'un gris sombre. L'aspect était idyllique, leurs sommets étant alors couronnés de nuages pourpres.

Àhuit heurs ce même soir, l'on était de retour au logis. Les records arctiques d'un voyage en cométique trainé par les chiens étaient battus ; en douze heures, Théodore et son associé avaient couvert une distance de soixante-quatorze nœuds, soit quatre-vingt-cinq milles.

Après quelques explorations dans le détroit Fury et Hecla, le parti se dirigea vers le nord, traversant l'isthme séparant Agou du golfe Admiralty. À ce dernier endroit, notre explorateur rattacha ses observations de l'automne précédent à celles faites au cours de cette dernière randonnée.

Durant ce trajet par voie de terre, Théodore se délecta d'un mets esquimau nouveau pour lui et dont il ne connut la provenance que quelques jours plus tard. Les explorateurs étaient campés à la tête du lac Ivisarocto. À l'heure du souper, Koudnou apporta entre autres plats, quelques tranches d'un pâté gelé, d'une couleur verte tachetée de points noirs. Tous savourèrent ce régal, Théodore comme les autres. Cette entrée avait un goût de choucroute, d'épinards et de feuilles de navets fortement épicés, d'une sapidité flattant le palais. Quelle ne fut pas la surprise de notre héros, lorsque plus tard il se rendit compte que ce fricot provenait de la panse du caribou, où il avait été assaisonné par les sucs gastriques de l'animal, pour le bien-être des habitants du Nord.

Le caribou arctique est un ruminant dont l'estomac est divisé en trois parties comme le bœuf, le mouton, etc. Les aliments, mastiqués et avalés, s'emmagasinent dans la première panse où ils subissent une trituration chimique avant de revenir à la bouche de l'animal, qui les ruminent.

L'Esquimau, se nourrissant exclusivement de viande et de poissons, remplace la farine, les légumes et les fruits qui lui sont totalement inconnus, par le contenu non ruminé de la panse du renne. C'est un changement utile à sa diète journalière lui fournissant les vitamines requises pour le fonctionnement de la machine humaine et le renouvellement des tissus.

La Providence a voulu qu'aux régions improductives du Nord, l'homme chassât les légumineux et non qu'il les cultivât.

Pendant son séjour au fond du golfe Admiralty, Théodore put constater les illusions produites par la réfraction, qui est le changement de direction d'un rayon de lumière. Dans les régions arctiques la réfraction de la lumière est très prononcée et nuit beaucoup à l'exactitude des observations, déformant et grossissant les objets. Une correction variant de quelques minutes à plusieurs degrés doit être soustrait à l'angle solaire enregistré sur le vernier.

Le veille du jour dont il s'agit, la petite caravane s'était campée sur la banquise, par une soirée nuageuse. Dans le cours de la nuit le soleil prit le dessus, dissipant les brouillards. Théodore à son réveil, vit un cap dont il estima la hauteur à 1 500 pieds et la distance à trois milles de son campement. Ce ne fut qu'après une course de trois heures qu'il en atteignit la base. Il était à quinze milles de son point de départ et il n'avait que 500 pieds d'altitude. En souvenir de cette mésaventure, il le nomma Mont Illusion.

Le 12 mai, le soleil descendait à peine au-dessous de l'horizon. Il faisait jour vingt-quatre heures et la féerie des jeux de lumière décrite ailleurs recommençait. Les neiges s'amollissaient, se

chargeaient d'eau et d'humidité. Les habitations de neige devenaient incommodes et peu confortables. Théodore sortit alors d'un sac imperméable une petite tente de soie qu'il avait eu la bonne idée d'ajouter à son bagage. Avec Pacca, il y transporta ses pénates, et la douce vie de l'intimité s'abrita sous elle, le reste du voyage. Que ces nuits auprès de son aimée compagne le récompensaient de ses travaux, le reposaient de ses fatigues !

Du Mont Illusion à la baie Moffat l'on fit le trajet par voie de terre. La topographie de ces contrées tourmentées l'intéressait vivement, car le pays de surbaissé qu'il était au fond du Golfe Admiralty s'élevait graduellement à de hautes altitudes.

Dans quelques semaines au plus tard, le parti comptait rejoindre les hivernants de la baie Arctique, lorsqu'un affreux accident vint jeter l'émoi au sein de la petite caravane. Les membres de la troupe étaient installés chacun dans leur home sur les glaces de la Baie Moffet. Pacca avait préparé la tente, recouvert le plancher congelé de fourrures, allumé sa lampe. Théodore voulut se rendre compte de la quantité d'essence qu'il lui restait. Inconsciemment, il plaça le récipient entre ces deux genoux et en dévissa l'orifice. Les gaz, en s'échappant, prirent feu, et explosèrent, l'enveloppant d'un manteau de flamme. Un cri d'horreur s'échappa de la poitrine de Pacca, et un cri de douleur et de détresse de celle de Théodore. Se roulant sur la neige, il étouffa assez facilement les flammes, ses habits de fourrures le protégeant de toutes brûlures dangereuses. Eût-il été habillé à l'européenne, il ne s'en serait pas sauvé. Tout de même il eut la figure, les mains et un côté cruellement brûlés. Deux heures après, il ressemblait à un monstre, la figure bouffie, tuméfiée, enflée.

Pendant trois jours Pacca lui prodigua les soins les plus dévoués, les plus assidus. Dans le havre-sac elle avait trouvé une boîte de lait condensé ; à défaut d'onguent elle s'en servit pour panser ses plaies, allégeant ainsi le feu dévorant de ses brûlures. Se sentant quelque peu mieux, il demanda à ses fidèles compagnons de lui préparer un lit sur un des traîneaux, de laisser en ce lieu tous les effets et de le conduire en toute hâte au bateau. Son désir fut exaucé. Trois jours plus tard, hâve, malade, miné par la fièvre, ils le remettaient entre les mains du bon capitaine et du médecin, à bord du Neptune.

En arrivant au petit village d'Oulouksigne, il avait pressé amoureusement sur son cœur la fidèle compagne de ses travaux. Pacca retournerait au toupie de son père en attendant une décision finale, sur ses projets futurs. La séparation lui était dure mais inévitable, la consigne défendant aux femmes tout séjour sur le bateau.

Parti depuis trois mois, Théodore revenait à bord endolori, après avoir fourni une course de 939 milles dans les contrées inexplorées, mais le cœur plus que jamais attaché à celle qu'il avait choisi pour compagne. Sa Pacca ! Il l'adorait.

Séparation, Réunion

Nothing can be more touching than to behold a soft and tender female, who had been all dépendance… suddenly rising in mental force to be the comforter and supporter of her husband under misfortune…

The Sketch Book. Washington Irving.

La convalescence fut longue. Le froid et la misère endurés au cours de cette mémorable expédition, aggravés par l'accident bête ci-haut relaté, apportèrent à Théodore une fièvre tenace. Les soins du médecin et du bon capitaine, aidés de sa robustesse et de son entraînement physiques, eurent enfin le dessus. Éperdus, les microbes meurtriers battirent en retraite.

De son côté Pacca était au désespoir. La consolation suprême de revoir son dieu lui était refusée. Éperdue, elle se jetait sur le sein de sa grand'mère, sanglotant et pleurant. Tous les jours, à sa prière, Nassau se rendait au bateau pour s'enquérir de l'état de son mari.

Lorsque ce dernier put enfin se lever et faire quelques pas au-dehors, il se rendit à Oulouksigne. D'aussi loin que Pacca le vit venir, elle s'en fut à sa rencontre. Entrouvrant ses bras, il la reçut sur son sein, l'attirant à lui, l'enrobant de son amour. Leurs bouches s'unirent dans un long baiser. Leurs silhouettes auréolées de lumière se détachaient sur le fond opalescent d'un bloc de glace, comme d'un émail champ-levé.

L'après-midi s'écoula trop rapidement au gré de ces deux êtres faits pour s'aimer. Nassau et sa mère, mus par un sentiment de délicatesse fort naturelle, les avaient laissés seuls et étaient allés causer avec les voisins. Le cœur allégé, joyeux, il retourna au bateau pour y passer la nuit.

Au Neptune, une grande animation régnait depuis quelques jours. L'équipage enlevait l'abri temporaire de planches brutes qui avait été construit sur toute l'étendue du pont à l'automne. La voilure avait été remontée sur le pont pour y être réparée, celle

du grand et du petit foc étant à refaire. Les effets et les provisions débarqués étaient remis dans la cale. Les joints étaient examinés calfeutrés et goudronnés, là où les glaces les avaient abîmés. Le navire faisait sa toilette avant sa partance pour les hautes mers.

Lorsque le calme nocturne eut descendu sur les hommes et les choses, Théodore s'en fut frapper discrètement à l'huis de la cabine du Capitaine.

Très affable pour son jeune ami qu'il avait suivi au cours de sa maladie et vers lequel son cœur paternel se sentait attiré, il lui indiqua un siège tout près de lui. Plaçant affectueusement sa large main velue sur celle de son visiteur, il lui demanda :

« Que puis-je faire pour vous, mon ami ? »

« Beaucoup, mon capitaine, lui répondit Théodore. Dites-moi d'abord, au cours de mes divagations, ai-je fait allusion à quelqu'un auquel je semblais beaucoup tenir ? »

« Mais si. Dans vos moments de délire causé par cette malencontreuse fièvre, vous appeliez sans cesse, Pacca, Pacca. J'ai alors soupçonné une aventure amoureuse avec une des jolies Esquimaudes. »

« Capitaine, il ne s'agit pas d'une aventure, Pacca est ma femme. »

« Vous voulez dire votre maîtresse. Vous êtes jeune — je l'ai été, je comprends. »

« Ce que je vous dis capitaine est la vérité, et c'est pourquoi je suis venu vous demander conseil. Pacca est ma femme légitime ! »

Il lui raconta alors dans quelles circonstances il avait rencontré Pacca, sa décision de l'épouser et la cérémonie du mariage, telle que le lecteur l'a déjà apprise.

« Dites-moi, capitaine, mon mariage est-il légitime ? S'il ne l'est pas vous avez le droit légal d'après le code maritime de le légaliser. »

« Inutile, mon ami, votre union est régulière. Elle ne diffère pas de celle qui unissait nos ancêtres dans les premiers temps de la colonie là où il n'y avait point de missionnaires. Que comptez-vous faire ? »

« Tout simplement ne pas retourner à Québec. Mon devoir est de demeurer avec ma femme. »

« Je ne puis me rendre à votre désir.»

« Alors je resterai quand même. »

« Oui ? vous serez considéré comme déserteur et vous savez ce que cela comporte d'odieux. D'ailleurs je puis vous ramener de force. »

« Mais mon capitaine, vous n'êtes pas sérieux. J'aime ma femme. Que m'importe les aléas d'une vie nomade et primitive ? Où est mon devoir, grand Dieu ? »

« Il est tout tracé : Revenir avec nous. Remettre au ministère vos observations, vos études, vos plans. Le Neptune reviendra probablement en ces parages l'année prochaine. Vous vous y embarquerez comme passager, ramenant avec vous quantité d'articles dont vous ne sauriez vous passer. »

« Est-ce un ultimatum, capitaine ? »

« C'en est un. Puisque vous tenez tant à cette femme, raisonnez-la. Faites lui comprendre qu'il vous est impossible de ne pas retourner à votre port d'attache. Pour ma part, je ne sanctionnerai aucune désertion à bord. Si réellement elle vous aime comme vous le prétendez, elle vous conseillera de suivre mon avis. »

« Je comprends, répondit Théodore un sanglot dans la voix. »

« Ne vous en faites pas, mon jeune ami. Tout s'arrangera pour le mieux. »

« Puisque vous me refusez cette suprême consolation, permettez-moi alors de dresser ma tente à Oulouksigne et d'y passer ce dernier mois aux côtés de ma femme. Je reviendrai ici le jour pour mon travail et mes repas. »

« Je puis difficilement vous refuser cette demande, lui répondit le capitaine. Tout de même, vous me mettez dans une impasse. D'autres vont vouloir vous imiter. Comment réagir ? »

« Très facilement. Exigez de ceux qui seraient tentés de me singer qu'ils suivent mon exemple ! Qu'il marient celles dont ils veulent abuser ! Vous appliquerez ainsi le frein à leurs désirs. »

Après bien des tergiversations le capitaine Bertrand consentit à cet arrangement.

Dès les premiers jours de juillet l'action combinée du soleil, des vents et des marées avaient détaché les banquises de la terre ferme, laissant un chenal libre entre elles et la côte. Le 24 juillet, le capitaine, pensant les glaces suffisamment désagrégées, donna ordre de lever l'ancre.

Le matin même, Théodore avait fait ses adieux à sa femme. Longtemps il l'avait tenue sur son cœur, lui murmurant des paroles d'espoir et de consolation. Ses baisers couvraient sa bouche, ses yeux, et son cou. Elle frissonnait sous ces chaudes caresses, souriant à travers ses larmes l'enlaçant de ses bras, joug auquel l'homme peut difficilement se soustraire. En ce moment il constata avec surprise — surprise mêlée de joie et d'anxiété — les symptômes de la maternité chez celle qu'il allait laisser dans la solitude ! Sous l'ardeur de son regard elle baissa la vue, émue, souriante, heureuse de son orgueil.

« Pacca, ma femme, serait-ce possible ? »

« Oui, mon aimé. Hier j'ai senti pour la première fois le mouvement du petit être que je porte en mon sein. C'est toi que me procures ce bonheur, cette félicité d'être un jour mère. Ce lien qui nous unit te ramènera à mes côtés. »

« Pourquoi ne me le disais-tu pas plus tôt ? »

« J'attendais le moment suprême de la séparation, afin que tu t'en ailles le cœur content et que la pensée de notre enfant te ramène en mon pays. »

« Pacca j'ai été un monstre de vouloir t'abandonner même temporairement. Je vais de ce pas avertir le capitaine que je reprends la parole donnée. »

« Ne fais pas cela chéri. Suis le chemin du devoir, quelque pénible soit-il. Je vais souffrir de ton absence mais je serai courageuse. Il m'a fallu me raisonner bien des fois avant de me résigner à ce sacrifice. Ne me tente pas, je suis trop faible ! Je suis femme ! Je t'aime de toute mon âme ! Je sais maintenant que tu

me reviendras. L'appel de ta chair, de ton sang, de notre fils ne sera pas stérile. Adieu, mon mari ! Au revoir ! Embrasse-moi encore une fois et pars. Pars ! je me sens défaillir. »

Dès qu'il fut sorti de la tente, qu'il eut mis son canot à l'eau et se fut éloigné de la rive, un long sanglot, longtemps retenu, se fit entendre. Le corps souple de Pacca s'affaissa sur sa couche. Un cri rauque s'échappa de sa gorge. Elle perdit connaissance, l'âme déchirée par l'intensité de sa souffrance tant physique que morale.

L'Amour versus le Devoir

Comme des avions après leur ciel conquis
Reviennent sur la terre où leur force naquit,
Nous ne pouvons longtemps vivre d'apothéoses.

Alphonse Beauregard.

Le quartier-maître sonnait la diane au moment même où Théodore se hissait sur le pont. Le son glissait sur les eaux, les monts répétaient l'appel du gong, la lumière vibrait et saccadait sur le bleu de la mer.

Sur le pont, d'une parole brève, le capitaine commanda : « Machine avant. »

De la proue à la poupe, le Neptune eut un long frémissement, une plainte quasi-humaine. Cédant à la force impulsive de la puissante machinerie qu'était son cerveau, il se détacha de la masse liquide qui l'enserrait, s'y labourant un profond sillon, prit

son essor, pointant son avant sur l'étroite embouchure de la baie, où il contournerait la pointe Oulouksigne, abritant le hameau esquimau.

Théodore, l'âme torturée de désirs contraires, la pensée confuse, se tenait immobile, sur le tillac, vivante statue de la douleur. De grosses larmes coulaient silencieusement sur ses joues. Son fidèle compagnon, compatissant à sa souffrance, étaient étendu à ses pieds, l'épiant, l'observant. De temps en temps il portait sa jumelle à ses yeux. Il distinguait entre les autres le toupie où habitait sa femme, où il avait trouvé sa joie et son bonheur. Un moment, il vit une forme indistincte, mais qu'il reconnut bien, faisant des signes d'adieu. Il n'eut pas le courage d'agiter son mouchoir. Il s'enfuit sur le pont, descendit à sa cabine où il s'enferma, ruminant des projets tous plus insensés les uns que les autres.

Lentement le bateau se frayait un passage à travers les glaces. Il lui fallut deux jours pour se rendre au détroit Lancaster. Comme il y arrivait un fort vent du nord se mit à souffler, refoulant d'immenses champs de glace vers le golfe Admiralty. Le Neptune, malgré ses coups répétés ne put briser cette barrière qui le repoussa jusqu'à l'entrée d'Adams Sound, où il rencontra la banquise solide. Les glaces flottantes, poussées par le vent et la marée, s'amoncelèrent sur la banquise, se brisèrent en un désordre convulsif, se broyèrent, formant une colline de monceaux de glace se déployant d'une rive à l'autre du golfe. Le bateau était dans une situation très précaire ; ainsi pressé, il craquait dans toute sa membrure, menaçant à chaque instant d'être écrasé et englouti entre les deux murs de glace.

Le capitaine ordonna de débarquer toutes les chaloupes de sauvetage, des provisions, des effets, etc. l'équipage abandonnant le bateau jusqu'à ce que tout danger fût disparu. Ce travail même était très dangereux, car, en quittant le Neptune, il fallait s'embarquer sur des glaces mouvantes, se disloquant et se morcelant.

Théodore suivit l'exemple des autres. Dans son canot il plaça ses instruments et sa carabine. Ayant réussi à le traîner hors de l'atteinte des glaces en démence, il le mit en sûreté auprès d'un iceberg échoué en cet endroit. Il voulait être seul, ressasser en lui-même ses souffrances, et boire jusqu'à la lie cette coupe d'amertume. Il se coucha donc dans son canot, l'esprit vague, souffrant moralement et physiquement. Sans qu'il s'en rendît compte, il s'endormit au bruit des glaces se heurtant à l'assaut les unes des autres. Lorsqu'il s'éveilla tout était calme. Le vent était tombé, le soleil de minuit l'inondait de ses rayons. Surpris de ce silence, il se leva, se dirigeant vers le bateau.

Ô ! surprise ! qu'était-il arrivé ? De grandes étendues d'eau s'étendaient vers le nord. Loin, très loin, au septentrion, il crut distinguer une fumée blanche. Mais oui, c'est bien le navire qui file là-bas.

La pression des glaces s'était arrêtée sur les six heures du soir, dégageant le bateau. Immédiatement, le capitaine avait donné ordre à l'équipage d'y retourner. Dans le brouhaha habituel des manœuvres, personne n'avait remarqué l'absence de Théodore. Au souper le capitaine avait pu croire qu'il s'était mis à table avec les officiers non de quart, ceux-ci de leur côté pensant qu'il mangerait à la tablée du capitaine. Ce qui dissipa leurs soupçons, fut la présence de son chien sur le pont. L'on ignorait qu'il se fût trouvé prisonnier sur le bateau lorsqu'on l'abandonna.

Ce ne fut que le lendemain, tard, que l'on s'aperçut de son absence. Le capitaine commanda de virer de bord, refaisant sa course afin de s'assurer du sort de l'ingénieur. Ce dernier n'avait pas hésité. Dieu a arrangé toutes choses pour le mieux ! Il m'a tracé le chemin à suivre ! Il me montre où le devoir m'appelle !

Après bien des efforts il parvint à traîner son canot et son contenu à la grève. Il le portagea par dessus les crans, en arrière desquels il avait relevé un lac d'eau douce, où il l'y lança. Il y plaça ce qu'il avait sauvé en cas de naufrage, effaça toutes les empreintes qui eussent pu le trahir, saisit ses rames et nagea vigoureusement vers la rive opposée distante d'un mille.

Ayant mis son embarcation en sûreté, il se cacha parmi les éboulis. Quelques harfangs qu'il avait dérangés et qui eussent pu le trahir par leurs vols agités et leurs cris effrayés étaient partis à la recherche d'un terrain de nidification plus calme. Le lendemain, à travers les intersections des pierres d'où il se dissimulait, il aperçut le bateau cinglant vers la baie Adams et en suivre toute la côte, tandis que deux autres partis faisaient des recherches sur la banquise.

Quoiqu'il ne fût qu'à cinq milles d'Oulouksigne, il n'avait pas voulu s'y rendre, craignant que le zèle de quelques Esquimaux n'y fît connaître sa présence au capitaine. En ceci il avait encore pensé juste, car il vit des barques se diriger vers la pointe du rivage abritant le hameau.

On en vint probablement à la conclusion qu'il avait été entraîné dans le tourbillon des glaces s'entrechoquant, car, dès le lendemain, le Neptune cinglait vers le nord, pour n'y plus revenir.

Théodore attendit encore deux jours avant de sortir de sa retraite et de retourner à Oulouksigne.

Son arrivée fut saluée par les cris de joie des naturels. Vu sa connaissance de leur langue, son adaptabilité à se plier à leurs coutumes, ils l'avaient en grand estime.

Comment peindre la joie de Pacca ? Lors du retour du bateau, elle s'était dit : « Il n'est pas mort ! Il reviendra ! » Elle vécut dans l'attente tout le premier jour. Ne le voyant pas arriver le deuxième jour, elle perdait de cette belle confiance, et le désespoir naissait en elle. Au moment où elle entendit les habitants du village, crier de toute la force de leurs poumons : « Chaimo Nukaglium », elle sentit le sol se dérober sous elle.

Comme il mettait pied à terre, elle se jeta dans ses bras pleurant de joie. À ce moment un bruant de Laponie, l'unique chantre ailé du Nord, décrivait de savantes spires dans l'azur. Planant au-dessus du groupe entrelacé, il fit entendre un sublime chant d'amour, ses notes s'éparpillant en un mélodieux trille.

« Mon aimé, lui dit Pacca, entends-tu ce chant ? C'est l'oiseau du bonheur, le messager des amoureux nous annonçant joie et félicité. »

Épreuves

Mon rêve a ployé l'aile. En l'ombre qui s'étend,
Il est comme un oiseau que le lacet captive.
.....
Je dis l'adieu suprême à tout ce qui m'entend.

Deux ans se sont écoulés. Les peuples heureux n'ont pas d'histoire, les hommes heureux non plus.

Nukaglium et Pacca sont de ce nombre. Leur union a été bénie : un fils sain et vigoureux les unit d'un amour toujours tendre.

Théodore n'a pas oublié ses vieux parents, si loin, en ce hameau perdu de la Gaspésie. Son cœur saigne quelquefois à la pensée qu'ils ont, que leur fils, leur joie et leur orgueil, soit mort. Maintenant que la paternité a affiné ses sentiments, auréolé son front, il comprend toute la profondeur que renferme les cœurs des parents pour ceux auxquels ils ont donné le jour.

Il s'étonne avec raison que le gouvernement canadien n'ait pas envoyé une autre expédition dans ces territoires. Il ignorait, qu'il y eût eu des élections en octobre 1911 et que le gouvernement Laurier avait subi une défaite. La faction qui avait pris le pouvoir, changeant son fusil d'épaule, avait envoyé aussi un parti d'explorateurs dans les régions boréales, mais au nord de l'Alaska.

Au printemps de 1913, il dit à Pacca :

« Ne penses-tu pas que je devrais envoyer de nos nouvelles à mes parents ? Ils seraient si heureux d'apprendre que je suis encore vivant, bien portant, possesseur de la plus gentille des petites femmes, et papa d'un joli garçon ? »

« Vont-ils m'aimer tes parents ? lui demanda-t-elle. »

« N'en doute pas. Je vais leur écrire tout un volume sur toi. »

« Comment le leur feras-tu parvenir ? »

« Cela est assez facile. Tous les étés, deux ou trois baleiniers écossais font escale à Ponds Inlet en août. Nous allons nous y rendre et je remettrai ma lettre au capitaine d'un de ces bateaux. De retour à Glasgow, il l'expédiera par la poste. »

« Qu'est-ce que la poste ? » demanda-t-elle.

Pour satisfaire sa soif d'apprendre, il dut lui donner une explication du service postal en pays civilisés.

« J'ai saisi tout le rouage de ce transport des matières postales. Mais comment vas-tu en payer les frais ? »

« Ne crains rien sous ce rapport. Pour dédommager le capitaine qui se chargera de ma correspondance, je lui donnerai une peau de renard blanc. Il sera récompensé au centuple. Nous allons maintenant entretenir ton père de ce projet. Je lui emprunterai deux chiens, qui, ajoutés aux quatre nôtres, nous permettront de voyager très confortablement. Nous sommes en mai. Nous ne souffrirons pas du froid. Pour éviter les flaques d'eau qui se montrent dans les dépressions de la banquise, nous voyagerons de nuit, à petites étapes. Nous serons à Ponds Inlet vers la fin de juin. Cela te va-t-il, ma femme ? »

Le « j'en suis heureuse pour toi » qu'elle lui répondit, manquait d'enthousiasme. Il s'en aperçut et lui dit :

« Ce voyage ne te sourit-il pas ? Tes yeux se voilent de larmes. »

« Je ne puis retenir une certaine douleur. Est-ce un pressentiment ? Je devrais être heureuse et gaie d'entreprendre cette course avec toi et notre fils. J'ai tort d'avoir prêté l'oreille aux divagations de Koudnou. »

« Que veux-tu dire ? Tu te moques bien des incantations de ce sorcier, et tu es la première à rire de ses rites et de sa jonglerie primitive. »

« Écoute-moi bien, reprit-elle. Il y a un mois, lorsque tu étais à la chasse, j'étais à l'iglou de Pioumictou. Koudnou y est venu, et tous les Esquimaux du village. Sachant que tu tournes ses cérémonies en ridicule, il profitait de ton absence pour donner une séance. J'aurais dû me retirer, je n'ai pas osé, craignant de froisser mes gens… »

« Continue, qu'a-t-il pu te raconter ? »

« Lorsqu'il fut dans cet état cataleptique que tu connais bien, il se mit à prophétiser, annonçant un dégel très tardif, une pêche et une chasse abondantes. Il ajouta : l'oiseau de la mort plane au-dessus de nous. Sedna est irritée de ce que tous ne lui paient pas respect et manquent aux tabous. L'Esquimaude blanche court à sa mort. La coupe du bonheur est drainée. Sedna la reprend. Qu'elle ne s'éloigne pas d'Oulouksigne ! »

« Pourquoi ne m'as-tu pas dit cela plus tôt ? J'aurais fait la leçon à Koudnou. Tu es trop intelligente pour croire à ces billevesées. Si un malheur te menace, ne suis-je pas là pour te protéger ? »

L'attirant doucement à lui, il l'embrassa, tandis que l'enfant, du capuchon de sa mère où elle le portait, de ses petits bras potelés les entourait dans un élan d'affection filiale. Pacca se dégageant de cette étreinte, eut un sourire confiant. Ses noirs pressentiments s'évanouirent. « Allons immédiatement prévenir papa et grand'mère de notre projet. Ils en seront enchantés. Peut-être consentiront-ils à nous accompagner. »

Trois jours plus tard, Théodore et sa petite famille quittaient Oulouksigne où ils reviendraient à l'automne. Vu l'âge avancé de sa mère, Nassau ne put les accompagner.

Le voyage se fit gaiement, sans avatars. Ayant contourné le nord de la presqu'île fermée par les golfes Admiralty et Milne, l'on suivit le détroit Navy Board. De là on passa dans celui de l'Éclipse, d'où ils se rendirent au village Tunoungmiout dans le détroit Ponds. Là, ils apprirent d'un vieil Esquimau que tout le village s'était transporté à la pointe Button, sise à l'extrémité sud-est de l'île Bylot, pour y attendre la venue des baleiniers.

Après quelques jours de repos, eux aussi s'y rendirent, y arrivant le 15 juillet. La débâcle avait beaucoup tardé. La banquise s'étendait encore au loin, mais de ce point élevé l'on pouvait voir que la baie de Baffin était libre de glaces.

Théodore et les siens s'installèrent donc avec les autres naturels. Tous les jours, il scrutait l'horizon pour y découvrir une voile. Les derniers jours du mois, revenant de la chasse, il aperçut, ancré à la banquise, le bateau tant attendu. Quoiqu'il fût une heure du matin, il ne put remettre à plus tard le désir de s'y rendre. Qui sait, peut-être aurait-il des nouvelles des siens ? Il lierait contact avec la civilisation. Il serait mis au courant des grands, faits universels.

Éveillant Pacca, il siffla ses chiens, les attela à son cométique. Il avait une course de six milles à fournir avant d'atteindre le steamer. Le soleil brillait au firmament et l'on partit traîné par les chiens. Le traîneau disparut bientôt aux regards des quelques Esquimaux que ce remue-ménage avaient éveillés.

Àune heure d'intervalle ils n'étaient plus qu'à un mille du baleinier. Le voyage devenait pénible, presque impraticable. Le vent et la marée avaient refoulé les glaces, les amoncelant les unes sur les autres. À tout moment, il fallait retirer les chiens d'un mauvais pas, remettre sur ses patins le cométique retourné. Une mer solide tourmentée, leur barrait le chemin. On trébuchait, on se relevait, on s'attaquait de nouveau à l'ennemi.

De guerre lasse, il s'assit sur son cométique. « Si, au moins, nous trouvions un passage plus uni à travers ce bouleversement chaotique ? »

« Il y a peut-être moyen d'éviter les pires endroits », reprit Pacca.

« Je vais marcher en avant de l'attelage, et je choisirai les passages les moins cahoteux. Lorsque je serai à une centaine de pieds de toi, suis-moi avec les chiens. »

La marche interrompue fut reprise, Pacca dirigeant de loin leur course.

Il n'était plus qu'à un quart de mille du bateau. Il distinguait même le capitaine se promenant sur le pont.

Àce moment, quelque chose d'insolite, d'inexplicable, de monstrueux se produisait, avec un bruit sourd qui le glaça d'épouvante. Toutes ces glaces empilées les unes sur les autres se désagrégeaient et se mettaient en mouvement, s'enfonçaient, se culbutaient. Le froid n'avait pas été assez vif pour les cimenter.

Fou de douleur, il s'élança…

Àdeux cents pieds en avant de lui, il vit disparaître Pacca et son enfant, engloutis dans ce maëlstrom glacial et y disparaître. Fou de douleur, il s'élança à leur secours, un cri rauque, un sanglot perçant dominant le bruit des glaces s'entrechoquant. Culbuté, contusionné, lancé à l'eau et repêché par un glaçon revenant à la surface, dément, il avançait sur ce pont chancelant, dont la masse croulante se dérobait sous lui.

Sa voix désespérée appelait Pacca. Il maudissait le ciel, le sommait de la lui remettre. L'instant d'après, il priait Dieu d'un cœur suppliant, les ferventes prières de son bas âge se pressant à ses lèvres.

Seul contre ces forces indomptées de la nature, il livrait un combat homérique. Meurtri, ivre de désespoir, il sentit l'inutilité de ses efforts. « Que je meure avec elle ! » cria-t-il.

Rassemblant toute son énergie, au moment même où il émergeait au-dessus des glaces environnantes, porté sur le faite d'un énorme glaçon venant de sourdre des profondeurs abyssales, il leva vers le ciel deux bras suppliants. D'une voix tonnante, il fit entendre cet appel désespéré : " O Lord my God ! Is there nobody to help a poor widow's son ! "

Une commotion électrique secoua le capitaine MacGregor lorsque ce cri de détresse frappa son oreille. L'angoisse de cet appel désespéré, lancé dans sa langue, au prix de sa vie, il devait tenter l'impossible pour rescaper ce malheureux.

Une vision fugitive… la légende d'Hiram Abif… son devoir… Ô ! ce cri ! À cette exclamation un frisson avait parcouru son épiderme, le sang affluait à son cœur, il ne tenait plus en place. Avec courage, avec abnégation il ferait son devoir….

En deux temps et trois mesures, des ordres brefs avaient été donnés. Un canot monté sur patins était mis à l'eau. La débâcle avait détaché le bateau de la banquise et il dérivait lentement au large.

Deux matelots le suivirent dans l'embarcation. Nageant vigoureusement, ils firent monter la chaloupe sur le premier morceau de glace flottante avec lequel elle vint en contact. La tirant sur ce plancher en partie submergé, ils la remirent à l'eau dès que l'obstacle fut franchi, le même manège se répétant à chaque nouvel obstacle. Manège périlleux car à tout moment les glaces, éclaboussant et mouillant aux os les hardis marins que rien ne rebutait, rendaient leur travail des plus pénibles. Quoique la distance à couvrir ne fût qu'à peine mille pieds, il fallut trente minutes d'efforts héroïques à ces sur-hommes pour se rendre à l'endroit où l'on avait vu disparaître Théodore.

Celui-ci, après ce dernier effort s'était écroulé sur son glaçon, anéanti, abîmé. Un dernier appel à son Sauveur, un gémissement de douleur, une plainte, la nuit noire, Pacca. « Ô ! ma Pacca ! reviens ! »

Il avait perdu connaissance. Un morceau de glace, culbuté, par-dessus celui sur lequel il était tombé, l'avait fait prisonnier, lui étant retombé sur les jambes. Ce fait providentiel le sauva d'une mort horrible, en le retenant sur sa banquise.

Le capitaine MacGregor fut très surpris de constater que l'Esquimau qu'il dégageait de sa position dangereuse n'en était pas un. Avec mille précautions, il le plaça au fond de sa chaloupe, retournant à bord du baleinier, le « Scotch Adventurer ».

Théodore avait tout perdu : sa femme, son enfant, ses chiens même, malgré leur agilité, avaient été engloutis dans ce désastre.

Il fut de longues semaines entre la vie et la mort. Sur l'Adventurer on s'efforça de le ranimer, de le ramener à la vie. Peu à peu les forces lui revinrent et son intelligence put sonder la profondeur de sa douleur. Au bout de son existence, il voyait un trou noir, béant. Pourquoi Dieu ne l'avait-il pas repris ? Pourquoi fallait-il que tinte à son oreille le cri désespéré de Pecca, son dernier adieu ! Quel mal avait pu commettre ce frêle enfant, la joie de ses yeux, pour finir si prématurément, si tragiquement ! Était-ce là la justice de Dieu ? Il n'avait pas trente ans, et sa vie ne serait qu'un long calvaire.

Obnubilé, insouciant, incapable de prendre une décision, il ne se rendit pas même compte que dès les premiers jours de septembre, l'Adventurer était en vue des îles Orkney, au nord de l'Écosse.

Désemparé, hagard, à peine remis de toutes ces émotions successives qui avaient ébranlé sa forte constitution, le 15 septembre il foulait du pied le pavé de Glasgow.

Il était sans le sou. Il constata vite que les conditions économiques en pays civilisés sont bien différentes de celles des pays arctiques. Ne voulant pas être à charge de son bienfaiteur, il le pria de lui aider à s'amasser un petit pécule pour retourner vers les siens.

Le capitaine MacGregor s'entendit avec quelques sociétés savantes de la ville. Théodore fut invité à faire le récit de ses expériences au pays des Esquimaux se procurant ainsi les fonds nécessaires pour retourner en Canada.

La veille de Noël, il débarquait à Halifax. Deux jours plus tard, il était au milieu des siens, qui eurent peine à le reconnaître.

Pyré, que le capitaine Bertrand avait expédié à ses parents dès son retour à Québec, était fou de joie. Jappant, gambadant, lui sautant à la figure, il était jaloux des épanchements de son maître pour les siens, et le voulait tout à lui. Le bonheur de le revoir lui fit oublier toute rancune de l'abandon ingrat qu'il lui avait fait.

Prenant entre ses mains la tête intelligente de la bonne bête, il lui chuchota à l'oreille : « J'ai dû te sacrifier à mon amour, Pyré. Entre elle et toi, il n'y avait pas à hésiter ! Pauvre elle, tu ne la verras pas, elle n'est plus ! » Un long sanglot lui coupa la parole.

Tarragone

Sous les arceaux bénis, l'âme des encensoirs
Déroulait sa guipure aux rythmes des cantiques »
Tandis que récitant les oraisons du soir,
Nous nous vêtions de paix et de douceur mystiques.

« Le Mauvais Passant ». Albert Dreux.

Tarragone, ce 1 mai 1922.

Au Capitaine Louis Bertrand,

Mon cher capitaine,

Je recevais hier de mon frère Raoul une liasse de journaux de Québec. Sur l'un d'eux j'ai lu l'annonce de votre prochain départ pour l'Archipel arctique. Quelles joies, mais aussi quelles dou-

leurs ont ravivé en moi ce court entrefilet. J'ai revécu en un instant fugitif toute la tragédie de ma vie polaire. Mon pauvre cœur a saigné douloureusement. Il y a des liens qui, même rompus n'en retiennent que plus fortement leurs victimes ; ainsi le veut l'incoercible passé.

Huit ans aujourd'hui que je suis en ce pays ensoleillé, ignoré de tous mes amis, en cette province de l'Espagne septentrionale, en Catalogne, confinant à la Méditerranée. Son sol montagneux ne me rappelle en rien nos hauts sommets dénudés et arides des terres polaires, où mon cœur vit toujours. Ici, les flancs des montagnes sont recouverts d'un sol fertile, produisant en abondance l'olivier, l'oranger et la vigne.

Tarragone, le chef-lieu de cette province, ville de 35 000 âmes, est sise à l'embouchure du Francoli, rivière cascadante dont l'eau rutile au chaud soleil du midi. La colline sur laquelle s'élève la ville tombe en pente rapide sur la mer, pour redescendre doucement vers le Francoli. Elle me rappelle un peu la petite ville de Dalhousie, au Nouveau-Brunswick, qu'enfant je contemplai si souvent du haut des caps de Miguasha, baignant leurs assises rouges dans le bleu de la baie des Chaleurs. Tarragone est très ancienne car elle fut fondée par les Phéniciens. Les Scipions s'en rendirent maîtres pendant les guerres puniques et en firent une importante place d'armes. Auguste, puis Adrien l'agrandirent et l'embellirent. Au iii siècle elle fut la capitale de la Tarraconaise. Dévastée par les Visigoths en 487, conquise par les Maures en 714, elle ne retrouva pas son antique prospérité en faisant retour à l'Aragon en 1220. Prise par Philippe iv en 1640, en partie brûlée par les Anglais en 1705, elle eut aussi beaucoup à souffrir pen-

dant les guerres du premier Empire, où les Français, commandés par le maréchal Suchet en 1811, la prirent d'assaut.

Tarragone est surtout remarquable au point de vue archéologique. On y peut encore voir les traces des anciens murs d'enceinte, particulièrement des substructions cyclopéennes formées d'énormes assises de roches sur lesquelles les Romains bâtirent à leur tour leur citadelle. Un grand nombre de maisons de la ville haute sont construites avec des débris de temples et de palais Romains.

Parmi les édifices les plus modernes, la cathédrale, d'un gothique un peu lourd, mérite une visite. Elle contient d'admirables vitraux et un remarquable tombeau du cardinal Juan d'Aragon. Un beau cloître est attenant à l'église. En été, lorsque le soleil brûle et dessèche la campagne, qu'hommes et bêtes suffoquent sous ses rayons brûlants, il fait bon venir y prier, s'étendre sur les dalles noires et froides pour y respirer le calme et jouir d'un peu de fraîcheur. La nef y est libre, ni bancs, ni chaises, les gens de la classe aisée apportent avec eux un tabouret pliant lorsqu'ils assistent aux offices. La grande masse s'assoit tout simplement sur le parquet.

Notre bonne ville dort nonchalamment sous le chaud soleil du Midi. La lumière rutile et l'air vibre du bruit strident et monotone de la cigale. L'auteur des « Églogues » eut dit : « Sole sub ardente résonant arbuste cicadis ». Le cri rauque des sirènes serait une anomalie en ces lieux, un blasphème au « farniente » de nos bons Espagnols. Notre cité n'a pas le ventre fécond des villes champignons du Nouveau-Monde.

Tarragone, ville déchue, fabrique encore des chapeaux, des mousselines, des tissus de fil et de coton.

La pêche y est très abondante et très active. Il s'y fait en gros l'exportation de fruits secs, des oranges, des huiles, mais surtout des vins.

Depuis. 1903, à deux pas de la ville proprement dite, existe une succession de petites maisons entourées d'un jardinet, toutes reliées par un cloître ouvert conduisant à l'église chapitrale. Aux petites heures, à complies, à vêpres, à matines enfin, l'on y peut voir un défilé de moines tout blancs, se rendant aux offices canoniques. Ce sont les fils de Saint-Bruno, les anciens habitants de la Grande Chartreuse, qui, en 1903, la mort dans l'âme, dirent un adieu suprême à la mère-patrie qui les récusait pour ses fils.

C'est en ce lieu trois fois béni, mon très aimé capitaine, qu'au printemps de 1914, je venais demander l'oubli et le pardon. J'y ai trouvé le calme, mais non l'oubli. Dans ma cellule, souvent m'apparaît la souriante figure de Pacca, ma femme. Son cri de désespoir retentit quelquefois à mon oreille. Alors une tentation folle de retourner au milieu du grand sépulcre blanc qui me l'a dévorée s'empare de moi. J'oublie un instant mes promesses et mes vœux, que Dieu me pardonne, et mon esprit libéré presse sur lui sa femme et son fils. Vous connaissez ce vers de Virgile : Suave mari magno…

Oui, il est doux à l'âme lorsque la mer est agitée d'avoir un port d'escale. Ce port je l'ai trouvé et j'y ai ancré ma barque vagabonde. Mon bon vieil ami, vous retournez au cher pays du Nord. De ma part dites à Nassau, à Pioumictou, au sorcier Koudnou,

que la prière de Nukagluim s'élève tous les jours vers son Dieu pour qu'ils deviennent ses enfants.

Une dernière prière : Sur la pointe Button, face au gouffre, je vous prierais de faire élever une croix. Sur le bras droit, faites-y graver le nom de Pacca. Sur le bras gauche, Nukaglium. Au centre, leur fils. A. D. 1912.

Bon voyage, et que Dieu vous conduise à bon port. Comme ami, je vous embrasse, comme prêtre, je vous bénis.

FIN.

Note de l'auteur. — Ceux de nos lecteurs qui ont lu « Aux Glaces Polaires », du Révérend Père Duchaussois, s'étonneront peut-être que l'auteur vante l'honnêteté des Esquimaux de la terre de Baffin. Le fait est qu'ils sont réellement très honnêtes et très fiables. Des articles d'utilité primordiale pour ces aborigènes traînaient constamment sur et autour du bateau. Jamais un objet n'y fut dérobé quoiqu'ils y vinssent tous les jours, s'insinuant partout. Ceux du Groënland et du Labrador ont la même renommée. Le Père Duchaussois ne fait mention que des Esquimaux habitant la terre ferme le long de l'Océan Arctique, à l'ouest de la Baie d'Hudson, sans cesse pourchassés par les Peaux-rouges vivant au sud d'eux.

Sources et licence

Texte : https://fr.wikisource.org/wiki/Le_grand_s%C3%A9pulcre_blanc. Domaine public ; transcription Wikisource CC BY-SA 4.0. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.